
3 1761 03573 3682

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

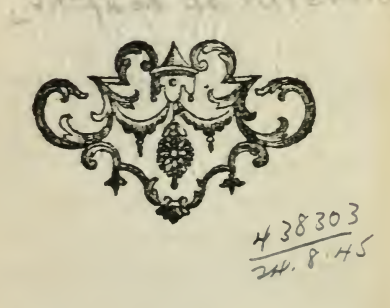
http://www.archive.org/details/mmoiresduchev03vare

LF
V2952m
79/68

MEMOIRES
DU CHEVALIER
DE RAVANNE.

Page de Son Alteſſe LE DUC REGENT, & Mouſquetaire.

TOME TROISIE'ME.



438303
24.8.45

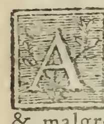
A LONDRES.

M. DCC. LI.



MÉMOIRES DU CHEVALIER DE RAVANNE,

Page de Son Altesse LE DUC REGENT, *& Mousquetaire.*



A Mon arrivée, je fus faire la révérence à mon Prince au milieu de toute sa Cour. Il m'apperçut, & malgré les Audiences qu'il donnoit, il trouva le moment de me dire, en propres termes : *Je te vois bien, je t'attens ce soir pour apprendre des nouvelles.* Je n'en demandai pas d'avantage, & ayant volé à notre appartement, je réjouis nos Dames & mon beaufrère, en leur consacrant tout le reste de la journée. Nous la mîmes à profit, &

nous nous promenâmes tout le jour dans Paris, nous réservant, mon ami & moi, à leur faire voir les dehors le lendemain sans plus tarder. Il falloit satisfaire au plus vîte leur curiosité, pour qu'elles ne s'occupassent plus que de l'amour.

Je me rendis au Palais Royal au tems marqué ; j'entrai chez le Prince, comme l'Abbé du Bois en sortoit. Heureusement qu'il avoit un air content, sans quoi j'aurois passé tout près de lui sans dire mot. Je m'arrêtai brusquement quand je fus sous ses yeux. S'arrêtant lui-même, hà, hà, te voilà donc, me dit-il, en jurant à son ordinaire ! tu es ma foi plus gras qu'un chapon nourri à la patée ! je crois que les filles les plus dodues de ton village se sont liquefiées pour t'engraisser. J'en aurois grand besoin, ajouta-t'il ; mais où en trouver dans Paris d'un sang pur & d'une bonne graisse ? ces carognes ne m'ont pas laissé une once de chair sur les os. Là, là, M. l'Abbé, lui dis-je, ne murmurez pas tant de votre sort. Quelque desséché que vous soyez, vous serez toujours d'un grand mérite dans la Fa-

culté. Elle vous regarde d'avance comme le meilleur ſujet ſur lequel elle ait jamais exercé ſes démonſtrations Anatomiques. Va, va, ſi elle me deſtine à être un monument d'Oſtéologie après ma mort, elle s'attend à travailler ſur toi pendant ta vie, pour pratiquer la Myologie ſur ton cadavre demi-pourri. Hazard, lui repartis-je, j'aurai du moins la conſolation de me voir perfectionner, par la ſéparation qu'on fera *du pur d'avec l'impur* dans mon corps vivant. Au reſte, repris-je, comment ménage-t-on ici les plaiſirs ? Belle demande ! toujours à l'ordinaire mon ami, toujours à l'ordinaire. La diverſité des mêts, & l'inconſtance du goût en font tout l'aſſaiſonnement. Adieu, je ſuis preſſé : on vint hier au ſoir m'avertir de l'arrivée d'une Beauté provinciale par le Caroſſe de Rheims ; il faut que je me dépêche pour la racrocher, de peur que quelqu'autre ne s'en empare.

Ces dernières paroles m'ayant frappé au cœur, me donnerent un preſſentiment que ma chere Ferdinande étoit la beauté qu'il couchoit en joue. Elles étoient les ſeules

Dames, ma Sœur & elle, qu'il y eut dans le Caroſſe de Rheims. Il n'en falloit pas tant pour m'allarmer, auſſi parus-je en préſence du Prince d'un air inquiet & embaraſſé. J'eus beau faire des efforts pour le lui cacher, ma foi rien ne lui échapoit. Qu'as-tu donc, me dit-il en l'abordant ? tu ne me parois pas dans ton état naturel. La fatigue du voyage fut toute ma reſſource.

Il n'inſiſta pas d'avantage ſur cet article: mais me ramenant auſſi-tôt à la Cour de Lorraine, il me demanda compte des plaiſirs qu'on y goûtoit. La Princeſſe, ajoûta-t-il, ne m'a-t-elle pas oublié ? Je lui répondis qu'elle n'avoit pas de ſatisfaction égale à celle que je lui procurois, quand je lui parlois de ſon frère. On voit Monſeigneur, repris-je, que le ſeul nom de Votre Alteſſe Royale lui inſpire un contentement qu'elle ne ſçauroit cacher, tous ſes ſens & les facultés de ſon ame ſont dans une agréable émotion. Ce n'eſt qu'aux entretiens que j'avois ſouvent avec Son Alteſſe, que je ſuis redevable de la protection qu'elle m'a accordée : j'en ai reçu des politeſſes au deſſus

de toute expreſſion. Je n'en doute pas, repliqua-t-il : elle aime tout ce qui lui vient de ma part.

Il paſſa enſuite à l'affaire que j'avois eue en Champagne, il m'en demanda le récit, & après le lui avoir fait avec beaucoup de naïveté, il m'exhorta à éviter les occaſions parce qu'il pourroit s'en préſenter où il ne lui ſeroit pas auſſi aiſé d'obtenir ma grace. A propos, reprit-il, ſans attendre ma réponſe, as-tu vu l'Abbé ? Oui, Monſeigneur, lui dis-je : le hazard me l'a fait rencontrer ſur le degré du Palais, où il m'a fait un plaiſant compliment : & je lui répétai mot à mot tout ce qu'il m'avoit dit. Tu l'as donc trouvé, répartit-il, auſſi ſcélérat à ton retour, qu'avant ton départ ? Je crois Monſeigneur, repliquai-je, que c'eſt le ſeul caractere dans lequel il eſt conſtant.

Que veux-tu devenir deſormais, me dit le Prince ? il ne te convient plus d'être au nombre de mes Pages : quel parti prendras-tu ? Je lui repondis que je ſouhaiterois en prendre un qui ne m'éloignât pas de ſon Alteſſe Royale, & que je ſçavois bien ce

qui me conviendroit dans ce goût, si la fortune secondoit mes desirs. Quoi, repliqua-t-il ? C'est d'entrer dans les Mousquetaires. Oui-da, me répondit-il. Ce parti est fort de mon goût. Va-t-en trouver Canillac de ma part, il te recevra & ne t'embarrasse de rien : j'ordonnerai que tu y sois soutenu avec honneur. Je remerciai le Prince en lui baisant la main, & lui ayant fait la révérence, j'allai me présenter tout de suite au Marquis de Canillac, qui commandoit alors une des Compagnies de Mousquetaires du Roi.

Ce Seigneur me reçut très-bien, & m'admit dans sa Compagnie. Je suis mortifié, me dit il, qu'il n'y ait point à présent d'appartement vuide dans l'Hôtel ; mais vous pouvez compter que le premier qui le sera vous est destiné. Je me retirai comblé de ses bontés, & je m'en fus rejoindre ma compagnie. Honneur au Mousquetaire du Roi, dis-je en entrant. Ferdinande, qui avoit ouï faire quelques histoires des Mousquetaires, se recria beaucoup de ce que j'avois pris ce parti. Quoi, dit-elle, vous êtes

donc incorporé avec ces mauvais garnemens ? fi, je ne veux plus vous aimer. Comment, ajoûta-t'elle ! qu'on dise dans la Province que j'aime un Mousquetaire, à combien de traits malins ne serai-je pas en bute ? Erreur, lui dis-je, ma chere cousine ; je n'apprendrai dans cette école qu'à vous aimer avec plus de constance. Le Chevalier s'étant mis à rire la railla sur son préjugé, ma sœur la badina un peu ; elle vit bien qu'elle étoit mal prévenue.

Cependant le discours que m'avoit tenu l'Abbé, me tenoit au cœur. Je m'ouvris à mon fidèle ami, qui étoit d'un très-bon conseil. Il m'en donna un que je saisis sans peine. De peur, me dit-il, qu'on ne nous ait suivis pour apprendre où nous logeons, il n'y a qu'à déloger, & aller prendre un appartement dans le Marais, où il y a le moins d'étrangers. Ce qui fut exécuté le lendemain.

Mais nous n'y restâmes pas long-temps cachés. L'Abbé dont les espions étoient de vrais furets, auroit deterré un diable dans Paris. Ferdinande y fut découverte, & no-

tre Hôteſſe fit le Mercure ou l'Iris dont il ſe ſervit pour la ſéduire. Je revenois de remercier le Prince, très-ſatisfait de ſa générosité, qui avoit rempli ma bourſe, avec promeſſe de la remplir quand elle ſeroit vuide. J'avois l'air content en entrant au logis, mais la nouvelle que m'apprit Ferdinande, troub'a cet agréable calme. Elle me reprocha d'abord l'imprudence qu'elle m'imputoit d'avoir parlé d'elle au Prince. Connoiſſant, dit-elle, ſon caractere, vous auriez dû vous taire, quand même il vous auroit preſſé de parler. Il faut que vous ne m'aimiez-guères, ajoûta-t-elle, puiſque vous avez la témérité de vous expoſer à perdre mon cœur & ma perſonne.

Je la retirai de ſon erreur, en lui proteſtant que je n'avois jamais parlé d'elle au Prince; mais lui ayant avoué que l'Abbé, à ma premiere entrée au Palais Royal, m'avoit parlé d'une Beauté nouvellement débarquée par le Caroſſe de Rheims, & que j'avois eu d'abord un preſſentiment que c'étoit d'elle-même qu'il me parloit, j'ai voulu vous le cacher, lui dis-je, pour ne pas

vous allarmer. J'en ai averti le Chevalier, & c'eſt pour prévenir ce qui en arrive que nous avons changé de quartier. Mais tranquiliſez-vous ma Reine, ajoutai-je; nous ferons enſorte que nous vous déroberons aux yeux de cet argus. Comment ſçavez-vous tout cela, repris-je?

Elle me répondit que notre Hôteſſe l'avoit félicitée de ſa beauté, & de la conquète qu'elle lui avoit fait faire du plus grand & du plus généreux Prince de France. Elle m'a propoſé, dit-elle, de me faire parler à l'Abbé du Bois pour qu'il me produiſit au Prince: & après pluſieurs autres traits ſéduiſans, elle m'a demandé ma protection. Voilà qui eſt preſſant, lui dis-je: mais nous allons tout à l'heure y mettre bon ordre. Il s'agit d'en informer ma ſœur & le Chevalier, afin que de concert, nous prenions des meſures pour votre ſureté, ou plutôt pour la mienne. Ciel! m'écriai-je, aurai-je ſans ceſſe des rivaux de ma félicité. Charmante Ferdinande n'avez-vous donc tant d'attraits, que pour m'expoſer au dernier des malheurs. Non, non, tendre cou-

ſin, me dit-elle, en laiſſant couler quelques larmes, mon cœur & ma perſonne ſont à vous. Quelque violence qu'on puiſſe me faire, je ne ſerai jamais à d'autres.

Ayant appellé ma ſœur & ſon mari, je leur fis repeter ce que Ferdinande venoit de me dire. Ils en furent émus : mais s'étant raſſis, nous conſultâmes enſemble ſur les expédiens qui nous reſtoient pour éclipſer la ſouveraine de mon cœur. Ma chere ſœur qui auroit été au deſeſpoir d'être privée de la compagnie de Ferdinande, trouva le plus sûr moyen de ſe la conſerver. Je ſuis d'avis, dit-elle, que ma chere couſine déguiſe ſon ſexe juſqu'à ce qu'on puiſſe l'avoir oubliée : & pour que tout réponde à cet expédient, il nous faut prendre deux appartemens en deux différentes maiſons : j'en occuperai un avec elle, & mon frere & mon mari occuperont l'autre. Il n'y a qu'à chercher ces appartemens dans deux maiſons contigues, ſi cela ſe peut, & nous ſerons tous tranquiles.

Cet expédient nous plût, il n'y en avoit pas de meilleur dans la conjoncture. Fer-

dinande qni m'aimoit véritablement, le trouva fort de son goût ; l'amour qu'elle avoit pour moi imposoit silence à la vanité qui lui auroit pu donner l'envie de plaire à d'autres. Ne tardons pas, dit-elle, d'un air satisfait, à assurer mon cœur à mon cher cousin.

Les fers furent aussi-tôt mis au feu. Ferdinande fut revétue d'un habit du Chevalier, qui étoit exactement de la même taille, & nous allâmes lui & moi faire emplette d'un habit & de tout l'assortiment chez un gros Fripier des Hales. Cet équipage fut porté cacheté dans une enveloppe chez un de mes amis, à qui je confiai le paquet comme un dépôt précieux. Du même pas nous allames louer des appartemens. Nous en trouvâmes deux tels que nous les souhaitions, vis-à-vis l'un de l'autre dans la rue Quinquempois, assez étroites pour que nous puissions nous entendre de nos fénêtres, & même voir tout ce qui se passoit dans nos chambres.

La promptitude est ordinairement le nœud de ces sortes d'affaires. Nous dinâ-

mes fort vîte, & à l'iſſue de table nous ſortimes à pié pour aller prendre un fiacre, qui nous mena d'abord chez mon ami, où j'avois dépoſé l'équipage de Ferdinande. Nous nous étions pourvus de linge, de bas, de ſouliers, d'une perruque & d'un chapeau : & continuant notre route, nous nous fimes mener aux Porcherons, & nous renvoyâmes le fiacre, pour en prendre un autre. Toutes ces précautions nous parurent néceſſaires.

Dès qu'on nous eut ſervi la colation, nous fûmes libres. Ferdinande fut traveſtie. Jamais Cavalier ne fut ſi beau. Elle fut charmée d'elle-même en ſe regardant au miroir. N'ayant pu aiſément porter une épée pour elle, nous lui en deſtinâmes une ſeconde, que mon ami avoit dans ſon coffre. Elle n'en avoit pas beſoin ce jour-là, parce que nous étions réſolus de ne pas paroître dans Paris de toute la journée.

Nous quittâmes les Porcherons, dès que le fiacre que nous avions fait appeller fut arrivé. Ferdinande & ma ſœur prirent poſſeſſion de leur appartement, & nous du nô-

tre. Il ne s'agiſſoit plus que d'aller payer ceux que nous quittions, & en retirer nos coffres. Nous renvoyâmes pour cet effet notre fiacre, & nous allâmes en prendre un autre dans la Rue St. Denis. Il nous mena dans le Marais, où nous fîmes charger nos hardes; & de peur que quelqu'un du logis n'eut fait le bec au cocher, nous conduiſîmes nos coffres chez un ami dans la rue Aumère, & nous renvoyâmes encore ce fiacre, pour mieux dépaïſer les eſpions & interdire tous les échos. Demi-heure après qu'il fut parti nous en envoyâmes chercher un autre, qui chargea nos affaires, & nous mena à nos nouveaux appartemens. Après tant de précautions, qui diable auroit pu découvrir Ferdinande ſous l'habit & le nom de *Chevalier du Conſeil* ?

Nous paſſâmes le reſte de la journée & toute la ſoirée à exercer le nouveau Cavalier dans les allures & les attitudes qu'il devoit prendre. Il étoit ſi charmé de ſa métamorphoſe, qu'il apprit dès le même jour à en ſoutenir le perſonnage. Nous ne laiſſâmes pourtant pas de le perfectionner, en

lui donnant leçon tous les jours pendant plus d'un mois. L'habit de Hazard lui séyoit si bien, que nous lui en fîmes faire un second sur celui-là, que nous envoyâmes au Tailleur pour lui servir de modele, sous prétexte qu'il étoit pour un Gentilhomme de province. On voit bien par ces précautions que nous ne voulions rien risquer.

Me voilà donc tranquille. Possedant ma chère Ferdinande, je n'avois plus lieu de craindre les entreprises de quelque rival, ni les perquisitions de l'Abbé, tout subtil qu'il étoit en ce genre. Ferdinande de son côté en avoit plus de liberté. Je la menois avec moi avec si peu de façon, que si elle eut été réellement ce qu'elle n'étoit qu'en apparence. J'eus même la malice de lui faire parler à l'Abbé, un jour que je la conduisois dans la Galerie neuve du Palais Royal.

Je ne pensois donc plus qu'à faire ma cour au Prince, & à tâcher de mériter ses attentions pour mon avancement. Quoique je ne fusse plus auprès de sa personne, je m'en approchois le plus souvent qu'il m'étoit

poſſible, pour entretenir par mon aſſiduité la bonne volonté qu'il avoit pour moi. Il me prouva dans une occaſion qu'il m'honoroit encore de ſa confiance. Un jour que je me promenois dans le parterre, qui n'eſt ſéparé du Jardin que par une grille, il m'apperçut d'une fenêtre de l'appartement neuf, d'où il lorgnoit une Dame qui ſe promenoit le long de la grille avec une de ſes amies. Il m'appella, Dieu ſçait ſi j'eus des aîles. Oui aſſurément; car en trois ou quatre enjambées je fus au haut du degré, où je le trouvai venant au devant de moi. As-tu remarqué, me dit-il, cette jeune perſonne habillée de ſatin bleu qui ſe promene dans le jardin? Je lui répondis que je lui avois déjà jetté deux ou trois coups d'œil, que je l'avois même vue pluſieurs fois à l'Opéra, mais que je ne la connoiſſois point du tout. Il me chargea de la ſuivre, pour apprendre qui elle étoit, & lui en rendre compte. Je me mis aux champs pour exécuter ſes ordres. Je fis comme elle cent tours de jardin. Mais comme elle n'y étoit avec ſa compagne qu'en attendant l'heure

du Spectacle, elle y entra & s'en alla dans une loge dont elle avoit pris toutes les places, que je vis remplies un moment après par deux Officiers que je ne reconnus point. Je me rendis au parterre du côté opposé à sa loge, pour examiner sa contenance, & ne pas la perdre de vue. Je croquai le marmot envain jusqu'à la fin de l'Opéra, je la perdis dans la foule.

Je fus si mortifié d'avoir manqué mon coup, que j'osai à peine rendre compte au Prince d'une si malheureuse issue. Mais le hazard me procura le lendemain l'occasion de relever mon défaut. Je rencontrai cette Dame au moment que j'y pensois le moins. Elle sortoit de l'Eglise des Petits Pères de la Place des Victoires. Je me proposai bien de ne la pas perdre à ce coup, & je me tins parole. Je la suivis jusques chez Mr. le Chancelier, où elle entra. J'attendis plus d'une heure en me promenant dans la Place de Vendôme ou de Louis le Grand, vis-à-vis de l'Hôtel de ce Premier Magistrat; & voyant qu'elle ne sortoit pas, & que l'heure du dîné étoit passée, j'attendis le

moment qu'il paroîtroit quelque domestique. Je n'attendis pas long tems à en voir un qui marchoit à grands pas pour rentrer dans l'Hôtel, & l'ayant joint, je le priai de vouloir bien satisfaire ma curiosité, & de me dire qui étoit la Demoiselle que j'avois vu entrer, dont je lui fis le portrait tout au plus naturel. Vous avez peut-être cru, me dit-il, Monsieur, que c'étoit quelque chose, mais ce n'est rien qu'une des femmes de chambre de Madame la Chancelière. A la beauté près, c'est une bête. Je ne demandai pas mon reste, & l'ayant remercié je m'en allai au plus vîte en faire le rapport au Prince.

Il étoit dans sa Galerie quand j'arrivai. De l'empressement dont il me vit, il crut que j'avois quelque agréable nouvelle à lui donner. Mais dès que j'eus parlé de l'Hôtel du Chancelier, en voilà bien assez, dit-il en me coupant ; je sçai ce que c'est, l'Abbé m'en a parlé il y a plus de six mois, mais je n'ai pas de penchant au péché de Bestialité. Ma foi, Monseigneur, lui repliquai-je, c'est pourtant une jolie bête :

ſi elle n'eſt pas propre pour les eſprits, il eſt peu de corps qui ne s'en accommodaſſent bien. J'en aurois dit davantage ſur le même ton, ſi l'arrivée de deux ou trois Seigneurs ne m'euſſent coupé le ſiflet. Je me retirai après avoir demandé au Prince s'il n'avoit point d'ordre à me donner. Il me fit ſigne de la tête qu'il n'avoit rien à me dire.

Je ne manquai pas à mon arrivée chez ma ſœur, où nous mangions, de régaler ma compagnie du récit des peines que j'avois priſes pour rien. Ferdinande en rit aux larmes. Hà ! que je ſuis ravie, dit-elle, que ce ſot métier vous rapporte ſi peu ! peut-être que vous vous en rebuterez ſi vous n'y êtes pas plus heureux. Hò parbieu, dis-je, Hazard ! mais je ſçais bien que le Prince m'en tiendra bon compte.

Nous avions à peine dîné, que nous entendîmes un grand murmure dans notre rue, quoiqu'elle fut une des moins fréquentée de Paris. Nous nous mîmes tous aux fenêtres pour apprendre de quoi il s'agiſſoit. Un Mouſquetaire qui venoit du jeu de pau-

me de Saurin m'ayant reconnu, me demanda si je ne sçavois pas la nouvelle qui se debitoit. Lui ayant répondu que je ne sçavois rien du tout, il me dit que le bruit couroit que le Roi étoit mort. Je m'en vais de ce pas, dit-il, en nous saluant, où je sçaurai positivement la vérité.

Ne pouvant résister à l'envie que nous avions de satisfaire notre curiosité, nous sortîmes au plus vîte le Chevalier & moi. Il entra dans le Café de la Place du Palais Royal, & je courus droit au Palais du Prince. Je vis bien du premier coup d'œil que la nouvelle étoit vraie. Je trouvai un monde infini dans les appartemens. L'Abbé du Bois que je rencontrai, passoit à mon côté sans me dire mot; mais l'arrêtant par le bras, parlez donc, lui dis-je, Mr. l'Abbé; le Roi est-il mort? Oui, oui, il est mort, me répondit-il d'un ton fort consolé; & ayant voulu lui faire quelque autre question: Ah! sacre d... répliqua-t-il, j'ai bien autre chose à faire qu'à te répondre. Adieu donc, lui répondis-je Dom *Brutus*, & je montai dans l'appartement du

Prince, où je fus étonné de voir des gens qui quatre jours auparavant ne le regardoient seulement pas.

En une heure de temps que je demeurai dans cette chambre, je suis sûr que le Prince sortit & rentra plus de cent fois dans son cabinet, où j'apperçus Mrs. le Chevalier de Conflans & d'Argenson qui n'en branloient pas, & qui étoient occupés à écrire chacun de leur côté. On pensera peut-être bien que ce n'étoit pas pour avoir audience que je demeurai-là si longtemps. La curiosité m'y avoit conduit, & l'admiration m'y retenoit. N'est-il pas merveilleux en effet de voir tant de gens d'Eglise, d'Epée & de Robe changer aussi subitement de visage & de manieres, que de nouveaux Prothées. On a beau dire, quelque brillant que soit le Soleil lorsqu'il se couche, tout le monde se tourne du côté du Soleil levant. J'eus lieu de faire là des réflexions qui m'ont servi dans la suite. C'est à leur faveur que dans quelque abîme de misere que j'aye été plongé, je n'ai jamais regretté la Cour. J'ai fait plus, j'en ai mê-

me déteſté les maximes, & j'ai regretté amerement tous les momens que j'y ai paſſés.

Je ſortis du Palais Royal ſi plein & ſi accablé de ces réflexions, que tous ceux que je rencontrai dans mon chemin croyoient bonnement que j'étois vivement touché de la mort du Roi. Je ne m'amuſerai point ici à décrire les différentes impreſſions que cette mort fit dans Paris. Je me contente de dire que les honnêtes gens la regardoient comme une perte eſſentielle pour le Royaume, & que la canaille s'en réjouïſſoit. Pour moi j'y fus aſſez indifférent dans le moment même. Il n'en fut pas ainſi le lendemain, que j'appris que malgré le Teſtament du Roi, qui étoit reçu & dépoſé depuis ſix mois au Parlement, le Prince ſe diſpoſoit à prendre les rênes du Royaume, & s'en faire reconnoître Régent. J'eſpercis qu'étant alors dépoſitaire de tous les emplois de l'Etat, il pourroit bien me gratifier de quelqu'un. La promeſſe qu'il m'avoit faite d'avoir ſoin de ma fortune, ſembloit autoriſer mes eſpérances; mais j'é-

prouvai que qui compte ſur les Grands, eſt bien éloigné de ſon compte. Plus ils ſont puiſſans, plus ce ſont de foibles roſeaux ſur leſquels on ne ſçauroit s'appuyer.

La perſpective que je me formois, ſervit du moins à m'égayer & à me dilater le cœur. Je parlai de ma fortune à Ferdinande, comme d'un bien qui étoit déjà entre mes mains, & je lui en fis hommage. Il eſt ſûr que mon amour étoit la meſure de mon ambition, & que ſi j'euſſe été ſans Ferdinande, ou ſans quelqu'autre qui l'eut remplacée, je ne me ſerois jamais repu des vains projets que je formois. Elle y ajoutoit foi tout comme moi, & nos mutuelles eſpérances donnoient une nouvelle force à notre amour. Jamais je n'éprouvai tant de tendreſſe, jamais je n'en ai tant épanché. Ce qu'il y avoit de plaiſant, c'eſt que mon ami me regardoit comme le plus puiſſant de ſes Patrons. Il étoit fondé ſur les marques d'amitié que le Prince m'avoit données en pluſieurs occaſions. Mais il ne penſoit pas, non plus que moi, que quoiqu'il aimat ceux qui ſervoient lâchement ſes paſſions, il

avoit trop de discernement pour les estimer. L'Abbé qui étoit un de ses plus zèlés Ministres, n'auroit pas eu un meilleur sort que le mien, si le Prince ne l'eût trouvé d'ailleurs propre à l'exécution des grands desseins qui ont étonné & même allarmé toute l'Europe.

De si judicieuses réflexions ne se présentèrent pas alors à mon esprit, il étoit trop préoccupé des avantages flateurs dont je me repaissois, pour saisir de si heureuses idées, qui auroient pu prévenir l'aveuglement avec lequel je me suis livré aux fatales occasions qui m'ont precipité dans un abîme de misère, d'où selon les apparences la mort peut seule me retirer. Je continuai donc à m'appuyer sur la faveur du Prince, & à l'approcher avec la même confiance qu'auparavant. Hé ! qui dans une jeunesse inconsiderée n'auroit pas imité ma conduite.

Quelque puissans & nombreux que fussent les ennemis du Duc d'Orléans, quelque idée qu'on eut à la Cour & à la Ville des motifs qui l'avoient fait agir en Espagne, lorsqu'il y étoit à la tête des Armées, il s'en embar-

raſſa fort peu ; & ne conſultant que le droit de ſa naiſſanee, ſoutenu de ſon ambition, il oſa aſpirer à la Régence du Royaume, ſe promettant une heureuſe iſſue de ſon courage & de ſa fermeté. Un petit nombre d'anciens ſerviteurs de la Maiſon d'Orléans, auſquels ſe joignit d'Argenſon, ne manquèrent pas de le confirmer dans ſon deſſein ; & l'Abbé du Bois, ſans être ſur les rangs, ne laiſſoit pas de l'y fortifier par ſes conſeils vifs & entreprenans.

L'execution ſuivit de près. L'excluſion qu'il avoit pour la Régence dans le Teſtament du Roi, ne fut pas capable de le rebuter. Il eſt vrai que le Codicile la lui déſignoit ; mais elle n'auroit été que l'ombre vaine d'un grand nom, s'il l'eût acceptée ſur le pié de cette derniere diſpoſition, qui établiſſoit le Duc du Maine Lieutenant Général du Royaume. Envain dans cette diviſion il auroit donné ſes ordres, il n'auroit pas eu les forces pour ſe faire obéïr, il eût fallu les emprunter du Maitre des Troupes, avec qui il n'étoit pas bien. L'Etat dans le fond n'auroit pu que ſouffrir de la deſunion

des

des deux pouvoirs essentiels.

Il sut bien faire valoir ces raisons dans le Parlement qu'il fit assembler au plutôt, pour ne pas donner le tems aux esprits de se rasseoir. La mort du Roi les avoit remplis de différentes idées qui s'entrechoquoient. Il sut profiter du tems. Il donna des ordres si absolus à la Maison du Roi à pié & à cheval, d'investir le Palais & de se saisir des avenues, que cela fut exécuté un matin au point du jour. Comme il pensoit alors comme le Sénat sur la Constitution *Unigenitus*, aucun des Sénateurs n'eut garde de manquer à cette séance. Le Prince s'y rendit en grand cortège, qui, semblable à une boule de neige grossissoit en chemin, par le grand nombre de Courtisans que cette fermeté décisive lui attira. Il y avoit long-temps qu'on n'avoit vu d'assemblée si auguste dans le Palais. Le Prince y prit sa place, & harangua le Parlement avec une si plausible éloquence, qu'il fut d'abord prévenu en sa faveur. Il demanda en premier lieu, que la Régence du Royaume lui fut donnée, & qu'elle fut enregistrée

en vertu du droit de sa naissance. Les Gens du Roi ayant voulu proposer d'ouvrir le testament du feu Roi, le Prince s'y opposa, & persista dans sa demande pure & simple. Cet article accordé, le Régent représenta que son autorité seroit vaine, s'il n'avoit le commandement des troupes pour se faire obéir. Ceci fut un peu agité, mais enfin on déclara que l'un devoit être inséparable de l'autre.

Tout étant ainsi reglé, le Prince harangua encore le Sénat, & après l'avoir loué de sa docilité & de son zèle pour le bien de l'Etat, il protesta qu'il n'avoit d'autre vue que de le rétablir dans une situation florissante, & qu'il croyoit ne pouvoir mieux commencer, que de former ses Conseils des meilleures Têtes qui composoient le Parlement. Il promit d'en faire incessamment le choix, & il tint parole. Mais ces dispositions ne furent pas de longue durée. Il commença bientôt à gouverner seul, & à gouverner très-glorieusement ; quoi qu'en ayent prétendu dire gens qui n'ont pas la vue plus longue que le nez, & qui sont

plus frapés de la ruine des Particuliers, que de la richesse du Public & de l'Etat.

On sent bien que je veux parler du Sistême qui a fait tant de malheureux. Mais combien d'avantages n'en est-il pas revenu à l'Etat ? En a-t-il souffert quelque altération ? Point du tout, ou il a été altéré en mieux. *Paul*, qui avoit dix mille livres de rente dont l'Etat retiroit un Dixième par exemple, ne payoit plus rien après avoir perdu son bien ; mais *Jacques* qui en avoit fait l'acquisition, remplaçoit le même produit. Les Finances étoient toujours sur le même pié.

Mais quelle cruauté, dira-t-on, de forcer les Particuliers à porter leur argent au Trésor public, à peine de confiscation ? On se trompe. Cette disposition est juste & très-sage. Si le Régent en eut été cru, il auroit publié cet Edit sur peine de la vie. Sa raison étoit plausible, la voici. Il y a de la justice à punir de mort un homme qui en a étranglé un autre. Il ne l'a tué que parce qu'il lui a arrêté la circulation du sang. Pourquoi ceux qui ayant de l'argent

le cachent & en arrêtent la circulation dans l'Etat, ne feront-ils pas criminels, & beaucoup plus en suffoquant l'Etat, qu'en étouffant un particulier ? car il est sûr que ceux qui resserrent les especes dans leurs coffres, sont les ennemis mortels du Public & de l'Etat, & qu'on ne sçauroit décerner contre eux des peines assez sévères.

Telle étoit la juste idée du Régent, quand il rendit cette Déclaration. Il avoit plus de soin des interêts des Sujets que les Sujets n'en avoient eux-mêmes. Leur argent caché ne leur produisoit rien, il leur en procuroit par-là le revenu. Qu'avoient-ils à repliquer, puisqu'ils y gagnoient, & qu'ils procuroient à la fois un gain considérable à l'Etat ? Au reste, ce qui a paru étonnant à plusieurs, m'a paru infiniment beau, quoique je sache bien que les ames de boue ne m'applaudiront pas. N'est-il pas beau en effet de voir le riche devenir pauvre, & le pauvre s'enrichir ; le Marquis tomber dans la Roture par sa pauvreté, & le Roturier s'élever au Marquisat par ses richesses ? Je ne trouve en cela qu'une jus-

tice très-raisonnable. Il devroit être du monde Civil, ainsi que du Naturel. Les terres qui dans une saison sont privées des influences du Soleil, en sont favorisées dans un autre. Tel est le cours de la Nature, & même de la Providence, qui gouverne le monde avec une sagesse exempte de reproche malgré le murmure insensé des malheureux.

Mon assiduité auprès du Régent augmenta avec son pouvoir. Il lui étoit fort aisé d'y faire une attention efficace, si elle eut répondu à mon zèle. Cependant je ne pouvois lui parler aussi souvent, qu'avant sa nouvelle Dignité. Il étoit si obsédé toute la journée, que je ne pouvois l'approcher que la nuit à l'heure de ses plaisirs. Je fis tant néanmoins que j'en obtins une pension de deux cent louis, qu'Ariague, son Trésorier, me payoit exactement par quartier. Cette générosité du Prince me paroissoit une disposition plus essentielle. Je visois à la Majorité d'une Place de ma Province, où je me proposois de passer mes jours avec ma chere Ferdinande. Nous n'attendions elle

& moi que ce période pour nous donner la main, & nous renouveller solemnellement notre fidélité. Mais l'Officier qui remplissoit ce poste, ne voulut pas me faire le plaisir de me le céder, quelque offre que je lui fisse pour l'y engager. Les Parques mêmes affecterent de filer lentement ses jours, pour me faire crever de dépit.

Je me bornai donc à cultiver Ferdinande, & à me ménager son cœur, laissant au Prince le soin de ma fortune. Je ne manquois pas un jour à lui faire ma cour; outre que le Palais Royal étoit pour moi un théatre où se passoient mille scènes qui m'amusoient infiniment. J'y fus spectateur de quelques-unes des plus cossues, où le Prince & l'Abbé étoient Acteurs. Celle dont l'intrigue procura à cet Ecclésiastique de nouvelle édition l'Archevêché de Cambrai, est une des plus étonnantes. Il le demanda au Prince dans un de ces momens qu'il s'épuisoit en tendresse, il en eut des preuves, & il l'obtint. Il ne lui en couta pour cela que quelques coups de poings, qu'il reçut dans le nez, & un rabat que lui déchira un Gar-

çon de la Chambre, qui malgré sa resistance ne put l'empêcher d'entrer. Ses ordres étoient de ne laisser entrer personne, parce que le Prince faisoit alors ses dévotions à la Divinité de Cithere.

Mercure porta bien vîte de Café en Café la Soutane violette que le Régent venoit de donner à l'Abbé. Chacun en déchira un morceau, mais Du Bois s'en mocqua, & quelque éguenillée qu'elle parut à tout le monde, il la porta jusqu'à ce qu'elle fut remplacée par une rouge. Il n'est point de B... dans Paris où cette nouvelle ne fit plaisir, on en célébra la fète avec les cérémonies les plus extraordinaires dont on fait usage dans ces Académies de plaisir. Je ne puis passer sous silence un trait de la Directrice la plus fameuse; c'est de la Filhon que je parle. S'étant mise un matin aussi modestement que la plus affecté Bigotte, elle s'en alla à l'audience du Prince, qu'elle trouva avec un bon nombre de ses favoris. La scène eut été parfaite, si l'Abbé Du Bois eut été de ce nombre. Le Régent qui la reconnut de loin, s'attendit certaine-

ment à quelque trait comique. Hà, hà, Meſſieurs, dit-il aux Spectateurs, voici du fruit nouveau, la Filhon en habit de pénitente. Hélas! oui Monſeigneur, répondit cette Diableſſe, qui n'étoit ni muette ni ſourde, il y a un temps pour toutes choſes. Le Prince qui ſaiſiſſoit avec avidité toutes les occaſions de ſe réjouir, lui demanda quelle affaire la conduiſoit à ſon audience. Par quel endroit, lui dit-il, puis-je te fortifier dans le changement que ta modeſtie m'annonce? Il vous eſt aiſé Monſeigneur, repartit cette éfrontée. Quoique je connoiſſe les pièges dont le monde eſt rempli, & que j'en aye même inventé pour ſurprendre l'innocence, je ne laiſſe pas de les craindre pour moi-même. J'ai donc pourvu à ma ſureté, en formant le deſſein de me retirer dans un Couvent. Vous êtes ſi pitoyable, continua-t-elle, envers les gens de mon caractere, que vous leur procurez des aſiles ſacrés, que j'oſe eſperer que vous m'en aſſignerez un pour le reſte de mes jours. Je viens donc, ajouta-t-elle, exercer votre bonté, en ſuppliant très-

humblement votre Alteſſe Royale de me donner une Abbaye. Perſonne ne ſçait mieux que moi conduire les Demoiſelles. J'eſpere que conſultant leur avantage & le mien, vous ne me refuſerez pas. Tout le monde & le Prince lui-même éclaterent de rire. Pour moi je ris encore, en me retraçant cette ſcene. C'eſt aſſurément une des plus impudentes ſaillies qui ayent jamais été pouſſées. Son Alteſſe riant toujours graſſement, par ma foi, lui dit-il, il faudroit épuiſer l'Etat pour fournir à l'entretien des Filles qui ſe rangeroient ſous tes loix, ſi je te donnois une Abbaye! Mais au reſte y penſes-tu bien d'aſpirer à une Abbaye? Pourquoi non, reprit-elle? je ſuis fâchée de n'être pas du bois dont on fait les Abbés, car j'oſerois bien prétendre à un Archevèché. Le Prince qui étoit bon, & qui aimoit les tours d'imagination, la renvoya en lui diſant qu'elle n'avoit qu'à perſiſter au moins un an dans une vraie pénitence, & qu'alors il lui procureroit un Hermitage où elle ſeroit ſervie par les deux plus vieilles & plus laides Duegnes qui ſe

trouveroient en Italie. Elle se retira d'un air éffronté & bien different de celui qu'elle avoit eu en entrant, disant assez haut qu'elle alloit reprendre la possession de son ancien Couvent.

Cette avanture vola dans un moment par la porte & par les fenêtres du Palais jusqu'aux extrémités de Paris. Je l'allai racontrer à ma chambrée, où elle fut le sujet de l'agréable entretien que nous eûmes pendant le dîné. Nous admirâmes & l'effronterie de cette Créature, & la bonté du Prince, qui n'avoit pas fait punir son impudence. Je n'expose ce fait aux yeux du Lecteur, que pour lui donner à connoître combien il étoit aisé d'approcher du Prince. Il étoit d'un si facile accès, qu'il auroit écouté la plus méprisable de toutes les Créatures. Sa bonté étoit si excessive, que personne ne s'est jamais plaint d'en avoir été rebuté. Il n'avoit pas la force de refuser les graces qu'on lui demandoit. Aussi est-il arrivé plusieurs fois, qu'il accordoit le même emploi à huit ou dix personnes différentes. Pour être sûr d'avoir ce qu'il

promettoit, il falloit lui en demander ſur le champ l'Ordonnance ſignée de ſa main. C'eſt ce que j'éprouvai à la fin de l'année 1720. Je lui demandai le fond de ſa caſſette. Il me l'accorda de bonne grace, me ſouhaitant qu'il fût conſidérable. Après l'avoir remercié, je tirai de ma poche une Ordonnance dreſſée dans les formes ; & la lui ayant préſentée à ſigner, il ne balança pas un inſtant. Je fus fort heureux, car il avoit fait le même préſent à cinq ou ſix de ſes Officiers. Moi qui étoit au fait de ce manège, je ne perdis point de temps ; & m'en étant allé préſenter mon Ordonnance à Mr. Ariague, il vuida la caſſette du Prince dans mes mains, où je trouvai deux cent cinquante louis.

La fortune me montroit ſon viſage gracieux. Ses faveurs préſentes ſembloient me garentir toutes celles que j'en eſperois. J'avois l'oreille & la protection du Prince, qui avoit toute l'Autorité Royale. Je poſſedois ma maîtreſſe ſans partage & ſans craindre de rival, elle me donnoit chaque jour de nouvelles preuves de tendreſſe.

L'esprit content, le cœur tranquille, mon ambition satisfaite, du moins en espérance, je vivois heureux. Eh ! manquoit-il quelque chose à ma félicité ?

Cette situation ne fut pas de longue durée. Ferdinande sans cesser de m'aimer, donna une furieuse atteinte à mon amour & à ma tranquillité. Elle me fit un jour confidence qu'elle s'ennuyoit à Paris, & me demanda en grace de la renvoyer en Province, si mes affaires ne me permettoient pas de l'y ramener moi-même. Je me sens saisie d'une langueur, me dit-elle, que je prévois qui ne finira pas si je ne quitte le séjour qui me la cause. Ne vous allarmez pas de mon éloignement, ajouta-t-elle, mon amour n'en souffrira aucune altération. Pour devenir plus vif & plus sincere, il ne sçauroit l'être davantage. Vous serez l'unique objet qui m'occupera dans notre campagne, & je vous y attendrai pleine d'ardeur à recevoir votre main, lorsque vos interêts, que je regarde comme les miens propres, vous mettront en état de me la présenter.

Juste Ciel ! m'écriai-je, n'ai-je donc joui

d'une félicité paſſagère, que pour être accablé d'une diſgrace qui me paroît devoir être durable ! Je vous conjure, lui dis-je, ma Souveraine, de m'avouer ingénument ſi vos plaintes ſont fondées, & ſi vos peines ſont réelles. O Dieux ! repartit-elle ſans biaiſer, me croyez-vous capable de vous en impoſer ? Non, non, mon cher cœur, ce n'eſt qu'à regret qu'il faut que je vous quitte, à moins que vous ne m'expoſiez à la cruelle mort qui nous ſéparera pour toujours. Je ſouffre depuis quelque temps ſans oſer vous le dire, & ſuis dans une contrainte continuelle dans mon air & dans mes manieres, de peur que vous ne vous en apperceviez. Finiſſez mes peines, je vous prie. Je n'y aurois jamais réſiſté ſi mon amour n'en eut contrebalancé les rigueurs.

Je la connoiſſois trop naturelle, pour douter de la ſincérité de ſes plaintes. Mon amour qui n'étoit pas moins ſincere, me fit condeſcendre à ſes deſirs. Mais j'y mis des bornes, & l'ayant priée de m'accorder encore un mois ſa préſence, elle y conſentit de tout ſon cœur. A l'eſpérance que

vous me donnez de me remettre dans ma patrie, je ſens que je puis vous ſatisfaire. Je vous accorde un mois, mais comptez que Ferdinande ſera la proie de la mort ſi vous lui manquez de parole. Conſolez-vous donc, lui repartis-je; vous ne mourrez jamais, s'il faut que je ſois parjure pour que vous ceſſiez de vivre.

Il eſt bien vrai que l'eſpérance a quelque choſe de plus conſolant que la poſſeſſion même. Celle que je donnai à mon incomparable Reine, fit un ſi prompt effet dans toutes les facultés de ſon ame & ſur ſes ſens, qu'elle en devint mille fois plus gaie & plus tendre qu'elle n'avoit jamais paru. Elle nous aiguillonnoit ſans ceſſe pour fournir la carrière des plaiſirs que nous nous étions ouverte; elle les aſſaiſonnoit des ſaillies du monde les plus agréables; ce n'étoit plus Ferdinande; on eût cru voir le Cavalier du monde le plus amuſant, & le plus propre à ranimer les plaiſirs languiſſans.

Quelque plaiſir que j'euſſe d'aller faire ma cour au Prince, je ne la quittois qu'avec peine, & je la rejoignois avec un empreſ-

ſement des plus marqués. Nous diverſifiyons tous les jours les plaiſirs, & Ferdinande en inventoit ſouvent de nouveaux. Le ſpectacle, la promenade, les parties de campagne & de chaſſe, & cent autres recréations, étoient placées fort à propos : c'étoit au goût de Ferdinande que nous en étions redevables.

Elle eut un jour le plaiſir d'une ſcene qui la divertit infiniment. Nous allions nous promener au Bois de Boulogne, à deſſein de ſouper à Paſſi. Quand nous fûmes au-delà de l'étoile de l'allée qui conduit au Bois, nous apperçûmes deux Caroſſes, de chacun deſquels nous vîmes ſortir une Dame. S'étant éloignées de cent pas du grand chemin, elles s'arrêterent à dix pas l'une de l'autre, ayant toutes deux un piſtolet à chaque main. Ne les connoiſſant pas, & ayant même lieu de croire que c'étoient deux Cavaliers qui vouloient maſquer ce duel, nous fûmes à elles le Chevalier & moi, pour tâcher d'empêcher le combat. Mais nous n'eûmes pas fait dix pas, que mon ami ſe ſervant de ſa lorgnette, les re-

connut. Bon, bon, me dit-il, il faut les laiſſer faire pour la rareté du fait. C'eſt la Marquiſe de Neſle & Madame de Polignac. Ayons, ajouta-t-il, le plaiſir de les voir tirer. Je ne crois pas qu'elles ſoient aſſez adroites pour ſe toucher. Tu as parbieu raiſon, lui dis-je, mais je ſerois curieux de ſçavoir leur querelle. Je ne la ſçai pas me dit-il en allant joindre nos Dames, mais je m'en doute. Je gage, reprit-il, qu'elles entrent en lice pour ſe diſputer quelque cœur ou quelque bourſe. Hô! je t'avoue, repartis-je, que je ne doute point que tu n'ayes deviné. Ce n'eſt pas là le nœud de l'affaire, je voudrois ſçavoir quel eſt le ſujet qui les intereſſe ſi fort. Comme nous parlions encore nous entendîmes deux coups de piſtolet, qu'elles ſe tirerent à brulepourpoint, & ayant redoublé fort vite, nous vîmes tomber la Marquiſe de Neſle. Oh! pour lors nous courûmes à elle, Ferdinande & ma ſœur nous ſuivirent, & les cochers nous voyant à leur ſecours demeurerent tranquilles ſur leurs ſiéges. La Polignac fiére de ſa victoire, va, dit-elle à

ſon

ſon adverſaire en allant rejoindre ſon Caroſſe, je t'apprendrai à vivre & à vouloir aller ſur les briſées d'une femme comme moi. Si je tenois le perfide, ajouta-t-elle, je lui mangerois le cœur après lui avoir brûlé la cervelle. Vous êtes vengée Madame, lui dit Ferdinande, il ne vous convient pas d'inſulter au malheur de votre ennemie, ſa valeur doit vous la faire eſtimer. Taiſez-vous jeune étourdi, lui répondit-elle, il vous convient encore moins de me faire des leçons.

Cependant nous occupames ma ſœur à dépouiller la bleſſée. Cette maligne peſte à qui Ferdinande ſe joignit, baiſſoit tant qu'elle pouvoit le tour de ſa chemiſe pour nous faire voir ſa gorge. Voyant un de ſes tetons couvert de ſang, je crus qu'elle y avoit reçu le coup; mais ayant eſſuyé & examiné de près, je vis que le ſang y couloit du haut de l'épaule, qui n'avoit été que légerement effleurée. Courage, lui dis-je, Madame, votre bleſſure n'eſt qu'une égratignure. A ces mots, j'en rends graces au Ciel, dit-elle, je triompherai donc encore de ma rivale.

Ces paroles nous firent comprendre qu'il s'agiſſoit d'un Cavalier. Ma ſœur plus hardie que nous, lui demanda ſi ſon Amant en valoit du moins la peine. Oui, oui, Madame, lui répondit-elle, il eſt digne qu'on répande pour lui un plus beau ſang que le mien ; & ayant jetté les yeux ſur Ferdinande, vous en avez-là un, lui dit-elle, qui me retrace très-fort le mien. Après que le Chevalier eut étanché ſon ſang avec des orties qu'il froiſſa entre deux pierres, & lui avoir bandé la bleſſure avec des lambeaux de ſon mouchoir, je la pris ſous un bras, tandis que le Chevalier lui ſoutenoit l'autre, & nous la conduiſimes à ſon Caroſſe, qui ne pouvoit abſolument entrer dans la place qui avoit ſervi de champ de bataille. En chemin faiſant, parbieu Madame, lui dis-je, j'ai une grande idée de l'heureux mortel pour qui vous prodiguez ainſi votre ſang. Vous penſez juſte, me repartit-elle, c'eſt aſſurément le plus aimable Seigneur de la Cour. Je ſuis prête, ajouta-t-elle, à verſer pour lui mon ſang juſqu'à la derniere goute. Toutes les Da-

mes lui tendent des piéges, reprit-elle; mais j'eſpere que la preuve que je viens de lui donner de mon amour, me l'acquerrer ſans partage. Je vous ai trop d'obligation Meſſieurs, dit-elle en finiſſant pour vous cacher ſon nom. C'eſt le Duc de Rich. . . oui, le Duc de Rich. . . lui-même, le fils aîné de Mars & de Venus.

Nous n'attendîmes pas pour éclater de rire que le caroſſe allât. Je croyois que Ferdinande ne pourroit ſe calmer. Pour ma ſœur, elle tomba à la renverſe, en faiſant des éclats qu'on pouvoit entendre de bien loin. Après que les ris ſe furent modérés, Ferdinande & ma ſœur qu'elle mit en train, nous dirent au ſujet de cette ſcene tragi-comique, mille jolies choſes qui nous entretinrent pendant toute notre promenade. Elle ſe termina à Paſſi, où nous ſoupâmes avec le même enjouement. Nos Dames avouerent que rien au monde, non pas même l'amour, ne leur avoit jamais fait paſſer de ſi charmante journée. Il eſt vrai que nous la paſſames fort agréablement.

Croyant que nous étions les ſeuls témoins

d'un combat ſi particulier, je me faiſois fête d'en porter la premiere nouvelle au Régent. Je me rendis le lendemain à ſon Palais, pour lui en faire le récit à ſon petit lever; mais je vis bien en entrant, qu'on m'avoit prévénu. Son Alteſſe étoit avec l'Archevêque de Cambrai, les Comtes de St. Pierre & de Nocé, qui en badinoient fort agréablement. Dès que le parquet me fut ouvert, je dis au Prince que perſonne ne pouvoit mieux ſçavoir que moi toutes les circonſtances de ce combat. Il m'ordonna de lui en faire le détail, & j'obéis. Je crus qu'il ſe pâmeroit de rire lorſque je lui dis que je l'avois viſitée, & que j'avois bandé ſa bleſſure: mais quand je répétai les paroles fieres de la Polignac, & la ſatisfaction de la Neſle d'avoir verſé ſon ſang pour le Duc de R. . . que je dis avoir été nommé: Hò pour le coup, me dit-il, tu veux briller Mouton de Champagne! Je l'aſſurai pourtant avec tout le ſerieux dont j'étois capable, que je n'ajoutois pas une ſillabe. Il me crut; & l'Archevêque Du Bois, comme s'il eut été jaloux de ma

bonne avanture, s'écria en m'adressant la parole; par la sacre d. . . de B. . . . la se trouve dans toutes les bonnes fêtes! Jamais bon chien, ajouta-t-il, n'a rencontré un bon os. Cette saillie de l'Archevêque ne fut pas le moins risible épisode de la Comédie que je donnai à Son Altesse Royale, qui y fit des gloses qui mériteroient d'avoir place ici. Mais outre qu'il ne me conviendroit pas de les répéter, c'est qu'il me seroit impossible d'en rappeller la mémoire. L'Archevêque & les Comtes n'en dirent guéres moins que le Prince, avec cette différence, que Son Altesse se servit d'expressions qui ne pouvoient sortir d'un autre génie que le sien.

De retour au logis, je trouvai ma sœur & Ferdinande qui avoient encore les yeux mouillés des larmes qu'elles avoient versées. Mon arrivée les ayant surprises, elles n'avoient pas eu le temps de les sécher, ce qui me fit comprendre qu'elles avoient été insultées. J'eus de la peine à leur en arracher l'aveu; mais enfin elles me le firent après bien des instances, me priant fort de n'en dire mot à mon beaufrere.

En ſortant de l'Egliſe de St. Sauveur, me dit Ferdinande, un Petit-Maître eſt venu à nous d'un air éfronté, comme s'il eût pris ma couſine pour une fille de joie, & il l'a traitée conformément à cette idée. J'ai voulu lui répondre ſans fiel, qu'il ſe méprenoit, & que la Dame que je conduiſois étoit la femme d'un Gentilhomme d'honneur, qui pourroit bien l'en faire repentir. Il m'a reparti, que puiſque je prenois ſes interêts, je n'avois qu'à prendre ſa place; & que ſi je n'acceptois le parti, j'étois un lâche & un Jean. . . en termes de crocheteur.

Je vous avoue que ſi ma couſine ne m'eût retenue, j'aurois dégainé contre lui. Je fus ſi fâchée d'avoir déguiſé mon ſexe pour cette ſeule occaſion, que ſi je l'avois prévue, je n'en aurois rien fait, j'euſſe mieux aimé quitter Paris ſur le champ. Reconnoîtriez-vous bien l'inſolent, leur dis-je, ſi vous veniez à le rencontrer? Aſſurément, reprit ma ſœur, il eſt de médiocre taille, il a d'aſſez beaux yeux, un teint frais & vermeil; en un mot elle m'en fit le por-

trait, dont je ne connoiſſois nullement l'original. Je les conſolai enfin, en leur faiſant voir que ces ſortes d'avantures étoient ſans conſéquence à Paris, & je conſeillai à Ferdinande de ne ſortir qu'avec moi pendant le peu de temps qu'elle devoit ſéjourner dans cette ville.

Au bout du compte je fus charmé de ne pas connoître le brutal qui les avoit inſultées, je ſentois que la moindre affaire étoit capable de nuire à ma fortune ſans reſſource. Je ne penſai donc pas à faire des recherches pour venger nos Dames. Uniquement occupé de l'établiſſement auquel j'aſpirois, j'étois continuellement à l'afut au Palais Royal, pour ſaiſir la premiere occaſion où je pourrois demander un emploi qui me convint dans ma Province, ou dans le voiſinage. Le goût de ma chere Ferdinande m'aſſignoit ces bornes. Cependant l'Abbé Du Bois avoit le vent en poupe. Il fut fait Cardinal, & peu de temps après Premier Miniſtre. Il en étoit ſi fier, qu'on ne pouvoit l'approcher. Il abandonna ſes anciens amis & amies, & ſes vieilles con-

noiſſances, pour ſe faire un monde nouveau.

Le premier uſage qu'il fit de ſon autorité, eut le Comte de Nocé pour objet. Sans s'embarraſſer qu'il fut le favori du Régent, il l'exila par une Lettre de Cachet, pour un mot laché à la table du Prince. Tant il eſt vrai que les murs ont des langues & des oreilles. Voici le fait.

Le Comte de Nocé étant un ſoir à ſouper chez le Régent en compagnie de gens affidés à Son Alteſſe Royale, le Prince lui-même mit le Cardinal Du Bois ſur le tapis. Qu'eſt-ce qu'on dit dans Paris de Du Bois, démanda-t-il indifféremment aux convives? La plupart connoiſſant l'humeur de ce Miniſtre, n'en parlerent qu'avec beaucoup de prudence Mais encore, reprit Son Alteſſe, ne trouve-t-on pas étrange que je l'aye fait Cardinal & Miniſtre preſque en même temps? Perſonne ne dit mot : on aima mieux ſe taire, que de produire des ſentimens dont le Cardinal auroit pu être informé.

Le Comte de Nocé, moins politique que les autres, & qu'on peut dire avoir été véritablement

ritablement le favori du Prince, dit ſans biaiſer, qu'on n'étoit point ſurpris à Paris de l'élévation de Mr. Du Bois. Tant s'en faut, dit-il, Monſeigneur, que Paris ſoit ſurpris que vous l'ayez fait Cardinal & Miniſtre à la fois; on ne doute même pas que vous ne le fiſſiez Pape ſi vous l'entrepreniez, mais malgré tout votre crédit, toute la France vous défie d'en faire un honnête homme. Ces paroles ne ſe perdirent point en l'air. Le Cardinal en fut informé le lendemain à ſon lever, & la premiere expédition qu'il fit, ce fut une lettre de cachet qui exiloit le Comte dans ſa Terre de St. Martin-de-beau-rang, à ſept lieues de Paris.

Cette Lettre fut ſignifiée au Comte à midi. Il s'en fut au Palais Royal; & ayant abordé le Prince, il prit congé de Son Alteſſe Royale comme pour faire un voyage. Le Prince ſurpris, où vas-tu donc, lui dit-il? Où le Roi m'envoie, repondit le Comte; voilà l'ordre de Sa Majeſté, ajouta-t-il en lui préſentant ſa Lettre de cachet. Le Régent la lut avec quelque émotion. Il n'eut pas achevé de la lire, que Madame

la Comtesse du Tort, sœur du Comte, parut. Elle étoit d'une grande familiarité avec le Prince. En vérité Monseigneur, lui dit-elle, Du Bois est un maroufle bien insolent, d'oser exiler mon frere, qui sçait avoir part à vos bonnes graces. Est-ce ainsi qu'il use de l'autorité que vous lui avez mise en main ? Ne la lui avez-vous donnée, que pour maltraiter ceux qui sont les plus attachés à vos interêts & à votre personne ?

Que diable veux-tu que j'y fasse, lui répondit le Régent ? Quoi, repliqua Madame du Tort, vous aimez mon frere, & vous souffrirez qu'il parte & qu'on l'éloigne ? Que dira tout Paris, si vous ne l'arrêtez ? on ne manquera pas de publier que vous n'avez pas eu assez de crédit pour mettre vos amis, vos Officiers à l'abri des entreprises d'un faquin. Je ne sçai que te dire, reprit le Prince : mais comme c'est le premier acte qu'il fait de son autorité, il ne me convient pas de lui rompre en visiere, j'ai besoin de son ministere dans un projet que j'ai conçu. Hà, hà, repartit

la Comtesse avec un sourire malin, voilà qui est beau pour un aussi grand Prince d'exposer ainsi son crédit ! Eh ? ne craignez-vous pas que vos partisans ne vous abandonnent pour s'attacher au Cardinal ?

Le Prince après avoir rêvé un instant, obéis toujours, dit-il au Comte, je te donne ma parole que ce ne sera pas pour longtemps. Je vais obéir Monseigneur, lui dit le Comte; mais outre le regret que j'ai de me voir éloigner de Votre Altesse, j'ai un pressentiment que voyant son ambition satisfaite, par la facilité qu'il a de faire signer au Roi tout ce qui lui plaît, il ne surprenne son seing contre vous, & qu'il ne soit assez téméraire que de vous exiler vous-même; s'il a encore six mois de vie, vous verrez jusqu'à quel excès d'impudence il poussera l'insolence. Le Comte & la Comtesse voyant que cette replique donnoit à penser au Prince, se retirerent, & Nocé partit aussi-tôt pour le lieu de son exil.

Le Prince n'étoit plus Régent en ce temps-là, il avoit fait déclarer le Roi Majeur, & l'avoit fait couronner avec la der-

niere magnificence. Cette conduite du Prince avoit coupé le ſiflet à la canaille de Paris, qui penſoit que Son Alteſſe aſpiroit au Trône, où l'on diſoit hautement qu'il s'éleveroit par un crime. Hélas ! s'il eut eu cette ambition criminelle, il auroit trouvé aſſez de gens qui en auroient été les Miniſtres. Quels fondemens avoit-on pour penſer ſi ſiniſtrement de ce Prince ? les voici, & il n'y en eut jamais d'autres. Son Alteſſe qui s'occupoit aux Opérations Chimiques, ayant travaillé ſouvent ſur l'Antimoine & ſur les Arſenics, avoit pouſſé les ſouffres vénéneux de ces mineraux juſqu'au dernier degré de ſubtilité ; il en parloit avec plaiſir au Sr. Homberg, qui travailloit avec lui, & il s'embarraſſoit peu de diſcourir publiquement, pour ainſi dire, de ces ſortes de matieres. Tout Paris en étoit imbu. De-là l'idée que ſe forma le peuple, que le Prince ne travailloit aux poiſons que pour en faire uſage. Fut-il jamais de ſoupçon ſi téméraire & plus injuſte contre le meilleur des Princes du monde, qui étoit incapable de faire du mal à une mouche ?

Le peuple avoit encore un autre fondement : c'eſt qu'ayant vu enlever le Duc du Maine & Mr. de Villeroi, qu'on prétendoit être le conſervateur de Sa Majeſté, il s'imagina que le Prince prenoit ſes meſures de loin, en éloignant tous ceux qui étoient attachés à ſa perſonne ſacrée. Le plus grand homme que la France ait jamais eu, & qui rend aujourd'hui ſon Roi ſi puiſſant & ſes Etats ſi floriſſans, en fut lui-même ébranlé. Mais il ſe raſſura bien vîte quand il eut réfléchi ſur la droiture & ſur la probité du Régent, qui aimoit véritablement le Roi, & qui ne travailloit qu'à l'affermir ſur ſon Trône, & à le mettre à même de regner glorieuſement.

Quant à l'exil du Comte de Nocé, il eſt certain que le Prince ne jugea pas à propos d'en faire revoquer l'ordre : non qu'il n'y eût pas réuſſi s'il l'eût entrepris ; mais il avoit raiſon, ayant beſoin du Cardinal de ne pas s'oppoſer au premier acte qu'il faiſoit de ſon autorité. Ce n'étoit pas une défaite qu'il donna au Comte, qui ſentit bien les raiſons légitimes de l'inaction de Son Alteſſe.

Il eſt vrai que le Prince donna lieu de raiſonner à gauche ſix mois après. Le Cardinal mourut à ſix heures du ſoir. Il n'eut pas les yeux fermés, que Son Alteſſe dépêcha un courier au Comte, avec une Lettre conçue en ces termes ,, *Morte la Bête, morte le venin. Je t'attens ce ſoir à ſouper au Palais Royal.* C'en fut bien aſſez pour que les mal intentionnés concluſſent que le Prince n'avoit ni pu, ni oſé empêcher le Comte d'aller dans ſon exil, puiſqu'auſſi-tôt après la mort du Cardinal il l'avoit rappellé auprès de ſa perſonne. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il reprit le Miniſtere, pour n'être plus expoſé à de pareils evenemens, & à d'autres traits dont il avoit lieu de ſe plaindre.

Le mois que Ferdinande m'avoit accordé expira ſi vite, qu'il me parut moins qu'un jour. Elle attendit la fin de ce terme, ſans marquer aucune impatience. J'eſpérois qu'elle n'y penſeroit plus, mais elle fut auſſi exacte à me ſommer de ma parole, qu'elle avoit été complaiſante à me donner la ſienne. Je ne lui fis point d'inſtances pour obli-

ger de reculer ſon départ. Elles auroient non-ſeulement été fort inutiles, mais j'aurois pu la chagriner, en lui faiſant cette eſpece de violence. Je l'aimois trop pour m'oppoſer à ſes deſirs, ſur tout dans cette conjonćture. Je ne me le ſerois jamais pardonné, ſi je l'avois expoſée à quelque ſiniſtre évenement.

Mon beaufrere lui offrit ſa compagnie, qu'elle accepta. Elle reprit les habits de ſon ſexe, & emporta néanmoins tout ſon équipage de Cavalier. Il me ſervira quelquefois, dit-elle, à la chaſſe & à d'autres parties de plaiſir. Quelque peine que j'euſſe toujours eue à m'en voir éloigné, je n'en reſſentis jamais de ſi vive qu'à cette derniere ſéparation. Il ſembloit que j'euſſe un preſſentiment que je ne la reverrois de ma vie. Mon cœur palpita avec tant de violence, que le ſang m'en coula par les narines. Je n'en tirai pas un bon augure, quoique je n'euſſe pas la foibleſſe de déférer à ces ſortes de ſignes. La Triſteſſe de ma ſœur fut partagée entre ſon mari & ſa couſine. Elle les aimoit l'un & l'autre très-tendre-

ment. Je l'amenai à la promenade tout l'après midi du départ de notre chere compagnie, pour tâcher de dissiper ses ennuis. Mais au lieu d'y réussir, mes discours & les siens, nos regrets & nos plaintes, ne firent que nous plonger dans une noire mélancolie. Je lui fis compagnie les trois premiers jours, & nous commençâmes dès-lors à nous accoutumer à l'absence de Ferdinande.

Cependant pour ne pas négliger mes interêts, je repris le train du Palais Royal. Je priai la Maîtresse du logis de permettre que sa fille fit compagnie à ma sœur le plus assidument qu'il seroit possible. Elles avoient lié ensemble une amitié fort étroite, & cette Demoiselle lui en donna des preuves, en ne la quittant pas même la nuit. Elle couchoit avec elle, & mangeoit avec nous; ce qui me mit l'esprit assez en repos.

A mon entrée dans la Sale du Prince, j'y trouvai un plus grand nombre de Courtisans que j'y eusse jamais remarqué. Son Altesse n'y étoit point, & j'appris qu'il étoit allé au Conseil pour nommer aux Bénéfi-

ces Royaux. Il y en avoit beaucoup à remplir. Aucune nomination n'avoit été faite depuis la mort du Roi. Le Prince avoit toujours différé de la faire, par un principe de la plus fine politique. Tout le monde sçait qu'il avoit d'abord panché pour le parti de ceux qui avoient appellé de la Constitution du Pape Clément XI. Les intérêts de sa Maison l'ayant fait en quelque façon changer de sistême, il favorisa les Constitutionnaires. De-là le Mariage d'une des Princesses ses filles avec l'Infant d'Espagne Dom Louis, en faveur duquel Philippe V. son pere abdiqua sa Couronne. La seconde Princesse fut destinée au second Infant, & envoyée à cet effet en Espagne. Et la troisiéme fut accordée au Duc de Modène. Tels furent les fruits du zèle du Pape, & de la docilité du Duc d'Orléans.

Il revint du Conseil à une heure après midi, paroissant même fort échaufé & d'un air très-enjoué. Il s'arrêta au milieu de sa Cour, qui l'attendoit ; & sans donner le temps de souhaiter d'apprendre d'où il venoit : Je sors dit-il, du Conseil, où j'ai

enfin nommé aux Bénéfices. On dit que les Appellans me regardent comme leur adversaire, ils se trompent. Je viens, ajouta-t-il, leur donner des preuves que je suis de leur parti. Ils n'ont certainement pas raison de se plaindre de moi, car dans la distribution que je viens de faire des Bénéfices Royaux, *j'ai tout donné à la grace, & rien au mérite.* A peine eut-il dit cela, qu'il entra dans son appartement.

La Sale retentit de mille éclats de rire. Les uns applaudissoient à une saillie si délicate & si fine, d'autres en enrageoient, chacun en un mot en pensoit selon qu'il étoit affecté ; car il n'y avoit ni petit ni grand à la Cour & à la Ville qui n'eut pris parti dans cette affaire : je n'en exclus pas même les servantes, qui se rencontrant aux Hâles & aux Boucheries, se demandoient, *qui vive de Molina ou de Quesnel* ; & se décoëffoient, se gourmoient à coups de poings, & se pochoient souvent les yeux. La postérité aura de la peine à croire toutes les scenes comiques & tragiques qui se sont passées à ce sujet. Nos descendans en ju-

geront ſans doute, comme nous penſons du ſchiſme que fit naître parmi les Cordeliers de France la queſtion ſur leur Capuchon, ſçavoir s'il devoit être rong ou long. Perſonne n'en ignore les funeſtes ſuites.

Comme j'avois vu le Prince de belle humeur, je voulus tâcher d'en profiter, pour procurer à mon beaufrere un poſte qui lui convenoit fort. Je ne penſois pas à demander pour moi, la poire que je lorgnois n'étoit pas encore mûre. J'attendis le moment qu'on devoit lui ſervir ſon chocolat qui lui tenoit ordinairement lieu de dîné. Il étoit déjà tard, il ne me falut pas attendre long-temps, les gens de l'Office paſſerent, précédés d'un Page, mon ancien camarade, que je priai de m'annoncer. Il le fit, & je fus introduit dans l'appartement, où je fus ſpectateur du dîné frugal du Prince.

Il me demanda ſi je n'avois point de parent dans l'Egliſe. Je lui répondis que je n'en connoiſſois point, que je doutois même qu'il y en eut jamais eu, & que je me flatois d'être le plus dévot de ma race. Il

rit de bon cœur, & me dit qu'il ne croyoit pas que mon nom grossît le Calendrier Ecclésiastique. Lui ayant répondu que j'aimerois mieux qu'il grossît la liste des emplois dans les Places, il me dit obligeamment qu'il ne m'oublieroit pas quand il seroit temps.

N'étant interrompu de personne, je lui représentai que mon beaufrere, qui étoit bon Gentilhomme, & qui avoit servi avec honneur dans la derniere guerre d'Espagne, n'étoit pas fort bien partagé du côté la fortune : & l'ayant prié d'allonger son pain pour que ma sœur n'en manquat point, il me demanda si elle étoit jolie. Elle l'a été lui répondis-je Monseigneur, mais ne l'étant plus, le pain pourroit bien lui manquer. Va, reprit-il tu es un grotesque corps. Sçais-tu, reprit-il quelque place vacante ? Je lui repartis que je connoissois trois postes à remplir, deux de Maréchal de France, & la Majorité d'Arras. Je suis modeste Monseigneur, repris-je, je ne demande que le dernier, qui mettroit mon beaufrere dans un état passable. Pardieu, dit-il, je

te jure qu'il l'aura. Je remerciai Son Altesse Royale, & lui baisant la main il sentit que je la mouillois de mes larmes. Tu pleures donc de joie, me dit-il ? Non, lui répondis-je Monseigneur, mais mes yeux sont si noirs que j'en ai lâché le robinet, croyant qu'il en sortiroit de l'ancre pour écrire le Brevet. Je t'entens, repliqua-t-il. Va-t-en de ma part au Bureau de la Guerre, fais écrire le Brevet, porte-le-moi sur le champ & je le signerai. Pardon, Monseigneur, lui dis je en prenant congé, ma foi il est bien dur de voir le liévre entre les mains d'un autre, quand on l'a soi-même déniché du buisson. Il se mit à rire, & je ne fis qu'un saut du Palais Royal au Bureau.

Je le trouvai encore ouvert, mais les Commis se disposoient à s'en aller dîner. J'en priai un de si bonne grace de me dépêcher, qu'il se mit en train d'écrire. De quoi s'agit-il, me demanda-t-il ? De la Majorité d'Arras, lui dis-je. D'Arras, réprit-il en revant. Oui, oui, d'Arras, répétai-je. Il ne repliqua point, mais ayant feuilleté son regiltre, il me dit que je me trompois,

parce que ce poſte étoit promis, & qu'il en devoit expédier le Brévet dès le ſoir même. Voyant bien qu'il falloit quelque choſe de plus éloquent que ma langue, je tirai dix louis de ma poche, que je lui mis dans la main. Il les lorgna, & ſe mit à écrire. Je pris le Brevet ſans me donner le temps de le remercier, je crois qu'il s'en ſoucioit très-peu ; & je courus d'une haleine à l'appartement du Prince, que je trouvai encore ſeul. Il lut le Brevet avec plus de tranquilité que je n'en avois à le lui voir lire, de peur qu'il ne ſe ſouvint d'avoir promis le poſte. Heureuſement il n'y penſa pas. Il ſigna, & ma tendre impatience me fit voler auprès de ma ſœur, à qui je donnai le Brevet pour en faire préſent à ſon mari à ſon arrivée.

Il revint deux jours après, chargé de toute part de mille embraſſades pour ma ſœur & pour moi. La lettre qu'il m'apporta de Ferdinande, me fit pour le moins autant de plaiſir, que le Brevet de Major lui cauſa de joie. Sa Femme le lui donna en l'embraſſant. Voilà, lui dit-elle, l'effet de mes

desirs, & le fruit des soins de mon frere; Dieu nous fasse la grace d'en jouir longtemps en joie & en santé. Il le lut, & se jettant ensuite à mon cou, je vous serai donc sans cesse rédévable, me dit-il, mon cher & tendre frere? Heureux mille fois! si je trouvois l'occasion de m'acquitter. Je répondis à ce sentiment de reconnoissance d'une maniere à finir les complimens, & je le priai de me donner des nouvelles de Ferdinande. Comment se porte-t-elle, lui dis-je? Est-elle contente? A-t-elle repris sa belle humeur en respirant l'air natal? Je lui fis à la fois vingt questions de cette nature. Il me répondit qu'elle étoit dans son élément, & qu'il ne falloit que la voir pour en juger. Le jour que nous devions arriver au logis, elle voulut à toute force se mettre en Cavalier, pour surprendre toute la famille. Elle y réussit, & pendant plus d'une heure elle fut inconnue à tout le monde. Personne ne la connut, même à la voix. Je ne sçai si elle se contrefaisoit, ou si la voix lui avoit insensiblement changé à Paris, sans que nous l'eussions remarqué.

Vous ſentez bien qu'elle ne put ſe déguiſer plus long-temps, elle voulut éprouver la tendreſſe de ceux dont elle avoit reçu mille politeſſes, en qualité de Cavalier étranger que j'amenois avec moi. On la trouva parfaitement bien. Je n'en fus point ſurpris, puiſqu'elle s'étoit exercée avec nous pendant quelques années. Il ne manquoit que vous pour rendre la joie complette, & pour rendre parfaite la ſatisfaction de toute la famille.

Le Chevalier ne paſſa que deux jours à Paris. Il en partit le troiſiéme pour Arras, après avoir remercié le Prince & pris ſes ordres. Il s'en fut prendre poſſeſſion de ſon poſte, pour revenir dans la quinzaine prendre ma ſœur, & ſe fournir en même-temps de bien des choſes néceſſaires au ménage, qu'on trouve plus aiſément à Paris qu'en Province.

Je me trouvai ſeul à Paris après leur départ. Je quittai les deux appartemens que nous avions occupés, & je fus prendre poſſeſſion de celui que Mr. de Canillac m'avoit deſtiné à l'Hôtel. J'eus beaucoup de peine à m'ac-

m'accoutumer à la privation de l'aimable compagnie que j'avois perdue, rien au monde ne me parut plus étrange, c'étoit la premiere fois de ma vie que je me trouvois seul. La Tulipe me divertissoit néanmoins de temps en temps par sa naïveté. Je puis dire que c'étoit un valet sans prix. Je ne m'en serois jamais défait si j'eusse pu avancer sa fortune; mais ne la regardant que dans un lointain, je préférai son avantage à mes propres interêts. Le Lieutenant Colonel au Régiment de Piémont m'ayant dit qu'il cherchoit un valet de chambre qui put le servir à toute main, je lui offris la Tulipe, & sur le caractere que je lui en fis, il s'empressa de l'avoir, & je le lui accordai.

Je ne sçai par quel pressentiment j'avois une envie demesurée de quitter Paris, il m'étoit devenu insupportable. Eh! plût au Ciel que j'eusse suivi les mouvemens de la nature! Si je m'étois retiré comme je faillis à le faire, je ne regretterois pas la prétendue fortune que j'attendois du Prince; la possession de Ferdinande étoit capable de m'indemniser de tout ce que je pouvois at-

tendre de mieux, au lieu que je perdis & mon adorable Maîtreſſe, & la faveur du Prince avec toutes mes eſpérances. Ciel ! que ne m'inſpirois-tu avec plus de clarté ! Mais j'ai dans l'idée que tu n'as pas manqué dans cette occaſion,& que j'ai manqué moi-même d'intelligence ou de docilité.

Quelques mois après le départ de ma ſœur & de mon beaufrere, dont la triſte ſéparation acheva de me plonger dans la mélancolie où l'éloignement de Ferdinande m'avoit jetté, je me trouvai dans un cercle au Café de Procope avec deux aimables Cavaliers, qui voyant entrer le Comte de Bre... Mouſquetaire dans la premiere Compagnie, me dirent que ce jeune Seigneur ſoutenoit bien mal ſon nom & ſa naiſſance. Je ne le connoiſſois pas même de vue, car je ne me rappellois pas ſa figure. Continuant à parler de lui, ils me dirent qu'ils avoient été témoins de la vive inſulte qu'il avoit faite dans la Rue St. Sauveur à une jeune Dame très-modeſte, à qui un fort joli Cavalier, qui avoit l'air d'être nouvellement arrivé de Province, donnoit très-poliment le bras.

A ce récit le ſang me bouilloit dans les veines. Je le regardai & le reconnus au portrait que m'en avoit fait ma chere Ferdinande. Comme je me diſpoſois à lui aller parler, je le perdis de vue. J'eus beau chercher des yeux dans tous les coins du Café, je ne le vis plus. Mais ma vengeance pour être différée n'en étoit pas moins vive, & je pris dès ce moment la réſolution de la ſatisfaire. Je revins plus de dix jours de ſuite au même Café ſans pouvoir le rencontrer. Comme le temps paſſe l'éponge ſur toutes choſes, je ne penſois plus à lui.

Mais un matin que je ſortois d'un gros Pharaon qui s'étoit fait toute la nuit chez la Maréchale d'Etrées, & où j'avois perdu tout mon argent à dix louis près, je rencontrai mon homme. Autant piqué de ma perte que de l'inſulte faite à ma ſœur, je lui dis à l'oreille que j'avois quelque choſe de conſéquence à lui dire dans le Parvis de l'Egliſe des Grands Auguſtins. Après lui avoir demandé s'il n'étoit pas le Comte de Bre. . . il me dit que c'étoit lui-même. Hé

bien, lui dis-je, il y a long-temps que je te cherche pour tirer raiſon de la brutalité avec laquelle tu traitas, il y a déjà quelque temps, ma ſœur & un de mes proches qui lui donnoit le bras. Tu es Mouſquetaire, je le ſuis auſſi, allons nous-en de ce pas derriere l'enclos des Chartreux, où je prétens, ſi je puis, laver cette inſulte dans ton ſang; je doute fort que celui de tes illuſtres ancêtres coule dans tes veines.

Se ſentant piqué au vif, comme il eſt aiſé de le penſer, il me répondit qu'il ne feroit voir qu'il ne dégénéroit pas de la valeur de ſes ayeux. Bien te vaudra, lui repliquai-je, & il s'en alla au rendez-vous par la Porte St. Jacques, & je m'y rendis par celle de St. Michel, Y arrivant preſque en même temps, nous convîmes de prendre haleine pendant quelques momens. C'eſt aſſez, me dit-il de ſon ton brutal; pourquoi différer à ſatisfaire ta vengeance? Tu as raiſon, lui dis-je, car je ſuis impatient d'en goûter le plaiſir.

Nous mîmes dans l'inſtant juſtaucorps bas, & nous étant mis en poſture, nous nous

tatâmes assez long-temps. Ne nous connoissant ni l'un ni l'autre, il étoit naturel que nous examinassions un peu nos attitudes. Cet examen fut cause de sa perte. Je remarquai en lui faisant une feinte que je ne fournis point, qu'il m'avoit donné jour, & qu'il s'étoit découvert le côté qu'il me présentoit. Je ne jouai pas d'abord tout mon jeu, je m'amusai à lui parer sa ferraillerie, & ayant mis brusquement mon coup en œuvre, je le renversai sur la poussiere. Je m'approchai pour voir s'il avoit quelque signe de vie, mais il étoit roide mort.

Je pris aussi-tôt mon parti, car j'avois à faire aux plus puissans de la Cour. J'aurois eu tort de me flater de n'être pas découvert ; deux Soldats aux Gardes avoient été spectateurs de notre combat. Mes premiers pas me conduisirent au Palais Royal. J'y trouvai heureusement Ariague que je cherchois. Je le priai de si bonne grace de m'avancer le quartier de ma pension, qu'il ne fit pas difficulté de me compter mon argent, quoiqu'il ne me fut pas dû plus d'un mois. Sortant de chez lui j'allai à l'Hôtel, je mis

une partie de mes hardes dans un porte-manteau, & ayant pris un fiacre, je me fis mener jusqu'à Nanteuil, où j'attendis le Carosse de Sedan qui devoit y être le lendemain à la dînée. Je pris cette route pour en imposer aux espions, qui pouvoient croire que j'irois chez mon pere, où il n'étoit pas sûr pour moi de paroître. Les parens du Gentilhomme qui méditoient sans cesse contre moi des desseins de vengeance, auroien été charmés de cette occasion pour la satisfaire. Je n'avois résolu de me servir du Carosse public que jusqu'à Soissons, où je proposai de prendre des chevaux de louage jusqu'à la Meuse, que je fus joindre à Dinant, Pays de Liege, d'où je m'en allai pour Namur par la Barque qui en part tous les jours à midi.

N'ayant pas trouvé de sureté pour moi à prendre la route d'Arras, à cause du grand nombre de places où il faut dire son nom, & où l'on est conduit aux Commandans, je fus privé du plaisir d'embrasser ma sœur & mon beaufrere. Cette difficulté me priva encore des secours que j'en aurois pu tirer.

Je continuai ma route de Namur à Bruxelles par le Caroſſe ordinaire. Mon deſſein étoit d'y faire quelque ſéjour, & même de m'y fixer, ſi je trouvois les moyens de me tirer d'intrigue. J'étois-là plus à portée de ma Province, de Paris & d'Arras, les ſeuls endroits qui m'intereſſoient.

Dès mon arrivée à Bruxelles je me renfermai dans une chambre garnie qui me fut d'abord procurée, où je me livrai à des réflexions accablantes. J'en avois tout le temps. Ne connoiſſant perſonne dans cette ville, rien ne pouvoit m'en diſtraire. Je me couchai ſans ſouper. Soit qu'ayant l'eſtomac vuide il ne s'élevât point des vapeurs aſſoupiſſantes, ou que mes triſtes réflexions m'euſſent mis les eſprits en mouvement, il ne me fut pas poſſible de dormir. L'aurore même qui aſſoupit les plus malheureux, me refuſa cette faveur. Elle parut, & je la vis naître avec plaiſir, dans l'eſpérance que le Soleil calmeroit le trouble de mon eſprit & de mon cœur, meſure qu'il diſſiperoit l'obſcurité de la nuit. Il ſe leva & parut dans toute ſa beauté. Le Ciel étoit clair &

pur, mais tout cela ne ramena point la sérénité dans mon ame.

Je sortis de ma chambre pour aller prendre du Chocolat au Café de la Canteſtienne, où eſt le rendez-vous de tout ce qu'il y a de Grand dans Bruxelles. Je ſuis ſurpris, quand je me rappelle le déſordre où étoient toutes les facultés de mon ame, que j'aimaſſe encore la vie, & que je penſaſſe aux moyens de me la conſerver. Tant il eſt vrai qu'à moins que d'avoir l'eſprit perdu ou entierement dérangé, on ne ſçauroit renoncer à un ſentiment ſi naturel! Admire donc qui voudra la Philoſophie enragée de ceux qui, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, regardent le ſouverain mal comme la ſource du véritable bien. Un ſyſtême ſi dépourvu de bon ſens, ne peut être adopté que par des eſprits atrabilaires, pour qui le préſent, quelque agréable qu'il ſoit, n'a point d'attraits; comme ſi l'avenir qui leur eſt inconnu, pouvoit ſolidement fonder leurs eſpérances. La Nature eſt trop ſage pour autoriſer un principe ſi ruineux, & qui la combat ſi fort.

A chaque pas que je faisois dans les rues, le nom de ma chere Ferdinande m'échappoit accompagné d'un soupir. Je me serois consolé de son éloignement, si j'eusse vu la moindre lueur d'espérance de la rejoindre quelque jour. Mais de m'en flatter, c'eût été embrasser la chimère. Le parti du desespoir auroit encore été plus raisonnable. De tous ceux que je vis au Café, le Baron de Broc ... me parut du plus facile accès. Je l'accostai en lui faisant le compliment que peut faire un étranger en pareille occasion. Il me parla fort gracieusement, & me mit en peu de tems au fait du train de Bruxelles. Nous sortîmes ensemble, il prit son parti, & je m'en fus dans ma chambre, pour m'entretenir de ma chere Ferdinande, qui étoit le seul objet que je regrettois comme l'unique de ma félicité.

Rempli dans ce moment plus que jamais, des sentimens que peut inspirer la plus vive tendresse, je ne voulus pas différer à les lui marquer. Je lui écrivis à cet effet, & je lui appris mon duel qui m'éloignoit sans ressource de sa présence. J'en écrivis aussi

une à mon pere & à mon beaufrere le Major, pour les informer de ma fatale ſituation. En attendant réponſe à ces lettres, je continuai de fréquenter le Café dont j'ai parlé, & d'y cultiver le Baron de Broc . . . qui y paſſoit la meilleure partie du jour. A la faveur de ſa connoiſſance, je me faufilai avec l'Abbé Caraccioli, fort aimable Gentilhomme Italien & Joueur de profeſſion.

Il n'eut pas de peine à me mettre dans ſon train. J'aimois le jeu autant que lui, cependant je balançai longtems à m'aſſocier avec lui. Je n'avois que cinquante Louis, & je ne devois attendre de l'argent de qui que ce fut au monde. Je me laiſſai prendre enfin aux appas dont il me fit un étalage plein d'eſpérances. Je jouois de mon côté & lui du ſien, la fortune ne laiſſa pas de nous rire & de groſſir notre magot, notre fond étoit de cinquante louis à moitié perte ou profit.

En toute autre ſituation j'aurois goûté ce plaiſir, mais mes réflexions deſeſpérantes mêloient de l'amertume à tout ce que je faiſois. J'avois beau ſaiſir toutes les occaſions

propres à les diſſiper, mon eſprit en étoit trop frapé pour recevoir quelque relâche. Je me trouvois d'ailleurs aſſez bien à Bruxelles. L'air & les manieres m'en plaiſoient fort. Je m'eſtimois malheureux de ne pouvoir en profiter comme je l'aurois pu, ſi mon cœur n'eût été tout occupé de Ferdinande.

Mon pere me fit une auſſi prompte réponſe que je pouvois l'attendre. Après m'avoir parlé en pere, & m'avoir fait des corrections que je ſentois mériter, il me parloit en ami, en m'exhortant à profiter de mes fautes, ſurtout dans le pays étranger où j'étois ſans reſſource, & à devenir ſage à mes dépens. Pour des ſecours de ma part, m'écrivoit-il, vous n'ignorez pas l'impuiſſance où je ſuis de vous en donner, la plus petite ſomme que je pourrois vous envoyer incommoderoit extrêmement ma famille, ainſi ne comptez que ſur vous ſeul : Il me prevenoit, car je ne lui avois pas touché cette corde, ſachant qu'il étoit fort inutile.

Cette réponſe à laquelle je m'attendois, ne me cauſa aucune altération. Mais n'en recevant point de l'adorable Ferdinande,

j'éprouvai ce qu'un amour ſans retour peut faire ſentir de plus rigoureux. Mon aſſocié vint me voir au moment que j'étois livré à de cruelles réflexions. Il ne lui fut pas malaiſé de s'en appercevoir ; mon viſage & mes yeux lui marquoient aſſez la ſituation de mon cœur. Qu'avez-vous, me dit-il ? ne me jugez-vous pas digne de votre confiance ? Vous ſavez reprit-il, Mr. le Chevalier, que rien ne ſoulage mieux nos peines, que de les dépoſer dans le ſein de nos amis. Mettez-moi je vous prie, ajouta-t-il, au nombre des vôtres ; vous m'éprouverez quand il vous plaira, & je me flate que vous m'en trouverez digne.

Cette ouverture qui me parut naturelle, ſembla apporter quelque ſoulagement à mes peines. Je ſentis le vrai de ſon diſcours, & je m'y rendis. Après avoir répondu à ſes politeſſes avec une cordialité égale, je lui racontai toutes mes affaires, ſans lui déguiſer l'amour violent que j'avois pour ma couſine. Quant aux affaires d'honneur que vous avez eues, c'eſt moins que rien : il eſt aiſé de renoncer à ſa patrie, & de trouver

ailleurs de quoi s'en dédommager. Je suis à peu près dans le même cas, reprit-il, mais je n'ai jamais été sensible à mon exil. Je me suis tiré d'affaire par-tout, à coup sûr avec moins de moyens que vous. Tranquilisez-vous donc sur cet article. Mais pour les affaires de votre cœur, je n'ai point de conseil à vous donner, ou tout au plus je vous conseille de vous faire ici une Maîtresse propre à remplacer celle que vous perdez, à moins que vous ne veuilliez attendre du tems, la guérison de la blessure que l'amour vous a faite.

Ses conseils étoient sages & solides, je les avois déjà mis en œuvre quant aux affaires qui m'exiloient de ma patrie ; mais Ferdinande étoit trop profondément gravée dans mon cœur, pour que le tems même fût capable de l'en effacer. Toutes les autres Beautés, toutes celles de Bruxelles, & c'est dire beaucoup, me paroissoient insipides & rebutantes. Je lui parlai en conformité de ces sentimens. Il me plaignit, & avant de me quitter il me donna rendez-vous au Café ordinaire, d'où nous devions aller à une

partie de jeu qui devoit se faire chez le Duc d'Ar. . . . Il y avoit de l'argent à gagner.

Nous y arrivâmes comme la partie se lioit. C'étoit un gros Pharaon où la plus petite masse étoit d'un louis, c'est-à-dire une pistole de Brabant. Le jeu étoit trop fort pour que nous fussions assez hardis pour jouer tous deux. Je le laissai faire, & il réussit. Sa manière de jouer me parut aussi sure que sage. Il prenoit toujours une seule carte au commencement de la taille, la couvroit de deux louis. S'il perdoit, il prenoit un autre carte, sans avoir égard aux faces des deux colonnes, il ne poussoit jamais deux fois la même, & il la couvroit de quatre louis. Si elle étoit encore faite, il massoit huit louis sur une autre, & il continuoit de la sorte jusqu'à ce que sa carte vînt à gain. De façon que chaque fois qu'il gâgnoit, il avoit toujours deux louis de profit. Mais la taille ne fut-elle qu'à moitié quand il avoit gagné, il en attendoit une autre pour rejouer. Il tint pié à boule au Banquier, quoiqu'il taillât jusqu'au lendemain à dix heures du matin. Il n'y auroit pas eu de prudence à per-

dre un argent sûr. Le plus grand nombre de cartes qu'il perdit, ne passa pas la cinquième, & ordinairement il gagnoit la seconde ou la troisième. Je fus si surpris de la méthode de mon associé, que j'eus le lendemain la constance de passer la nuit avec lui, pour voir le nombre de cartes que je perdrois de suite. En douze heures de tems que l'Abbé me tailla, je ne perdis jamais jusqu'à la quatrième.

Vers les dix heures du soir le Poëte R** cet obscène Epigrammiste, entra dans la sale du jeu, pour se relâcher sans doute de son travail. Je ne le connoissois pas ; mais l'ayant ouï nommer, je l'accostai. J'étois mis d'une certaine façon à n'en pas être mal reçu. Cependant je ne trouvai pas qu'il répondit à mes politesses. Je crois qu'il ne venoit-là, que parce que la compagnie se trouvoit tout près de son appartement. Il logeoit dans un pavillon que le Duc, plein de générosité, lui avoit donné dans son Hôtel. A cela ce Seigneur joignoit sa table & mille autres bontés, dont il a été fort ingrat. Son cœur revèche & mal-placé est mar-

qué par cent traits indignes, qu'on ne sauroit ni justifier, ni pallier. Hé! comment pourroit-il avoir de la reconnoissance pour ses Bienfaiteurs, lui qui a violé les devoirs les plus sacrés de la Nature & du Sang, en reniant son pere, & laissant périr sa mere de misère, quoiqu'il fût très-en état de leur donner du secours. Monstre affreux, qui ne sauroit être que du goût d'autres monstres en quelque genre que ce soit!

Voyant son air brutal, je m'éloignai de lui, résolu d'éviter les occasions de donner l'essor à ma vivacité. Je prévoyois que si j'avois continué de l'entretenir, j'aurois pu m'exposer à des affaires dont j'avois raison d'être las. Ce visage me déplaisoit infiniment. Je m'éloignai d'une si bourrue perspective, & je m'approchai de mon associé qui avoit vent en poupe. Le Banquier ayant quité, nous fûmes à notre Café, pour nous refaire de la veille de la nuit par une tasse de chocolat. Le profit montoit à cinquante louis, que nous partageâmes comme nous en étions convenus en nous associant. Quoique nous jouassions de moitié, nous avions

chacun notre fond, & nous partagions fur le champ le produit de la fortune.

Plus cette inconftante me favorifoit au jeu, moins j'efpérois fes faveurs dans mon amour. Hélas! fi elle m'eût laiffé le choix, j'aurois perdu tout mon bien, & j'euffe poffedé Ferdinande. Le gain de tout l'or du monde n'étoit pas capable de me rendre fon abfence fupportable, je ne fupportois guéres moins fon filence. Il y avoit plus de cinq femaines que je lui avois écrit, & je n'en recevois point de réponfe, quoique j'en euffe pu recevoir par quatre ordinaires. Toutes mes réflexions étoient vaines dans cette conjoncture, je ne pouvois m'en prendre qu'à mon malheureux deftin.

Cependant le féjour de Bruxelles me devenoit de jour en jour agréable, autant que je pouvois être fufceptible de plaifir. J'y fis connoiffance avec la principale Nobleffe, chez qui j'avois une très-gracieufe entrée. Tout étoit capable de diffiper mon chagrin, s'il n'eût pas été fi fondé. Il prit néanmoins fantaifie au Deftin de me regarder d'un œil de pitié. Il finit mes peines lorfque j'y penfois le moins.

Un jour que je jouois au piquet dans mon Café ordinaire avec un Officier des Troupes de l'Empire, le fils de mon hôtesse vint me dire à l'oreille, qu'un jeune Cavalier François m'attendoit au logis. Le cœur me tressaillit, & je ne savois à quoi en attribuer les mouvemens. J'éprouvois des symptômes que je ne pouvois démêler. Heureusement la partie finissoit ; car s'il m'eût fallu jouer davantage, je n'aurois su comment m'y prendre : je sortis, & je courus au logis d'un mouvement machinal.

Ciel ! quel spectacle ne s'offrit point à mes yeux ! Comment pus-je le voir sans mourir ! C'étoit Ferdinande qui sous un habit de Cavalier me sauta au cou, & me rendit immobile. Silence, me dit-elle à l'oreille, & mesurez vos termes. Ces mots me réveillant comme d'un sommeil létargique, me rappellérent les sens & la raison, & me firent voir la conséquence de la précaution qu'exigeoit notre amoureux mistère.

Soyez le bien arrivé, lui dis-je mon cher Chevalier, je suis charmé de vous voir ; & après quelques politesses qui ne pouvoient

donner rien à entendre, je pris la clé de mon appartement, & nous y montâmes Ferdinande & moi.

Ce fut alors que notre mutuelle tendresse prenant son essor, nous nous embrassâmes mille fois, nous disant ce que l'amour peut dicter de plus doux & de plus touchant. Dieux ! ne fûtes-vous point jaloux de cette réunion ? & votre jalousie vindicative ne vous détermina-t-elle pas à en borner de si près la durée ? Ayant épanché toute notre tendresse, nous prîmes nos mesures pour tenir caché tout le mistère de nos amours. Il se trouva un appartement vuide, qui étoit fort à propos de plein pié avec le mien ; je l'arrêtai aussi-tôt pour Ferdinande, sous l'ancien nom de Chevalier du Conseil.

Je bénis mille fois mon sort au milieu de mes infortunes, trop heureux de posséder l'objet du plus violent amour qui fut jamais. L'heure du dîné s'étoit passée sans nous en être apperçus. Ferdinande se sentant de l'appétit, dînerez-vous aujourd'hui, me dit-elle d'un air badin ? Par ma foi, lui répondis-je mon cher Chevalier, votre présence m'a

fait perdre le goût de toutes choſes. Bon, bon, dit-elle, il faut manger pour vivre, & vivre pour s'aimer plus long-tems. Je donnai ordre à l'inſtant qu'on allât à mon auberge, pour me faire apporter un bon dîné. Il nous fut promptement ſervi. Je gratifiois ſi ſouvent les domeſtiques, qu'ils auroient quité pour moi tous leurs chalands.

Après le dîné, elle me dit que dans le deſſein qu'elle avoit formé, à la vue de ma lettre, de me répondre de bouche, elle n'avoit pas jugé à propos de confier ſon ſecret au papier. Ayant appris votre ſort, je me propoſai d'en partager les diſgraces. Je n'ai pu exécuter plutôt mon deſſein, parce qu'il ne m'étoit pas facile de prendre mes meſures. Puiſque le Deſtin vous éloigne pour toujours de notre commune patrie, je lui ai dit un éternel adieu, pour adopter celle où vous trouverez un aſile.

Jamais ſituation ne fut pareille à la mienne, quand j'apris la réſolution de la fidèle Ferdinande. J'en frémis. La crainte de la voir réduite à la miſère que j'avois en perſpective, contrebalançois ſi fort la joie que

j'avois de la posséder jusqu'à la mort, que j'eus de la peine à résister au cruel combat qui se livra dans mon cœur. Embarrassé à lui répondre je me jettai à ses genoux, en la conjurant de ne pas s'exposer aux disgraces qui me menaçoient. J'en soutiendrai seul toutes les rigueurs ; mais de vous les voir éprouver, j'en aurois un si grand crèvecœur que je ne saurois y résister, & j'en mourrois de tristesse & de rage.

Tranquilisez-vous mon cher cousin, me dit-elle, & ne prévenez point ainsi les choses sinistres. Si nous devons les éprouver, elles n'arriveront que trop tôt. Ne nous repaissons donc vous & moi, que de ce que l'amour & la fortune ont de plus doux. Le Ciel doit certainement favoriser notre tendre union, puisqu'il l'a formée dès notre enfance. Nous l'avons fomentée, nous en avons serré les nœuds par un amour fidèle & constant. Si les Loix condamnent la Nature, la Nature est autorisée des Dieux ; attendons-en au contraire la récompense de notre fidélité ; nous n'avons rien fait qui puisse les irriter, ni mériter leur juste colère.

Que de force, m'écriai-je, que de raiſon dans un ſexe fragile, que les inſenſés en trouvent incapable ! C'en eſt fait, lui dis-je, ſouveraine de mon ame ; j'oublie le paſſé, je ne penſe plus à l'avenir ; le préſent eſt le ſeul bien que vous & moi devions mettre à profit. Ciel ! m'écriai-je encore, ſoutiens-nous dans de ſi heureuſes diſpoſitions !

Point de foibleſſe, reprit-elle mon cher cœur, la fortune n'écraſe que les ames lâches, forçons-la par notre fermeté à nous être favorable. Elle n'eut pas achevé de parler, qu'on frappa à la porte. C'étoit l'Abbé Caraccioli, qui entra à ſon ordinaire preſque auſſi-tôt qu'il eut frappé. Je vous croyois ſeul, me dit-il, ſans quoi je ne ſerois pas entré ſi hardiment. Je lui répondis qu'il ne ſeroit jamais de trop chez moi, en quelque compagnie que j'y fuſſe. Il reçut ma politeſſe ; & nous ayant remarqué quelques traits reſſemblans & le même accent, il crut que le prétendu Chevalier étoit mon parent. Il me demanda s'il ſe trompoit ? Je lui dis que ſon diſcernement étoit juſte. Il me félicita de ſon arrivée, & ſe retira en concluant

qu'apparemment on ne me verroit point de ce jour-là au Café. Vous l'avez deviné, lui dis-je, Mr. L'Abbé ; mais j'efpère que nous vous reverrons ici ce foir, car je vous prie d'y venir manger un poulet, nous vous attendrons. Il me promit d'y venir, & me tint parole.

La foirée fe paffa fort agréablement. Le Chevalier du Confeil trouva l'Abbé fort de fon goût. Il étoit toujours de belle humeur mais il la porta ce foir-là au dernier période. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller celle de Ferdinande. L'Abbé en fut charmé. Il lui demanda fon amitié, qu'elle lui accorda de la meilleure grace du monde. A la fin du foupé, il faut, dit-il, que je paye à préfent mon écot, & tirant cinq louis de fa poche, voilà, reprit-il, le produit de ma fortune dans mon après-dînée. Je lui en remis deux, j'en avois gagné quatre dans la matinée. Ne perdons point courage mon cher affocié, dit-il en fe levant de fon fiége ; il en fera peut-être de nous comme de la Règle de Grammaire, qui porte que deux négations valent une affirmation ; peut-être

que de malheureux que nous étions tous deux avant de nous connoître, il en résultera un couple heureux.

Dès qu'il fut sorti je prévins la curiosité de Ferdinande, & lui rendis compte de l'association que j'avois faite avec l'Abbé. Elle m'est fort avantageuse, lui dis-je, & la fortune continue à nous rire, nous serons en état de figurer dans Bruxelles. Depuis environ deux mois que j'y suis arrivé, j'ai trente louis de profit au-delà de ma dépense. Elle me témoigna d'un ton assez indifférent qu'elle en étoit bien aise, & elle se tut tout court. Vous avez encore quelque chose à dire, lui dis-je ; parlez librement, & developpez-moi je vous prie votre pensée. Puisque vous le voulez, reprit-elle, je vous prens au mot ; & elle me dit qu'elle seroit au désespoir que le jeu m'engageât dans de mauvaises affaires, sur-tout si l'Abbé, avec qui j'étois de moitié, violoit en jouant les loix de la franchise & de la fidélité, qui comme vous savez, ajouta-t-elle, sont encore plus sacrées au jeu qu'en tout autre commerce. Je la rassurai sur cet article, en lui

lui disant que l'Abbé avoit parmi les joueurs de la Cour & de la Ville, la réputation du plus beau joueur du monde. Cela me fait plaisir, dit-elle ; & tirant sa bourse, voilà, reprit-elle, tout le bien que j'espère, joignez-le au vôtre avec autant d'empire que vous en avez sur mon cœur. C'est, ajouta-t'elle, tout ce que j'ai pu glaner chez mes amis. J'ouvris la bourse, & j'y trouvai deux cens louis. C'étoit une ressource considérable dans la situation où nous étions. Ciel ! que n'a-t-elle été de plus longue durée !

Ferdinande que je ne nommerai plus que mon cousin, dormit jusqu'au lendemain fort tard, pour se refaire de la fatigue de son voyage. Elle n'avoit rien emporté que la bourse dont elle m'avoit fait dépositaire. Pour moi qui étois fort matineux, je me levai à l'ordinaire pour aller au Café joindre mon associé. Je laissai ordre en partant, de dire à mon cousin qu'il attendît mon retour. Je ne l'aurois point quité, s'il ne m'eût fallu prendre langue avec l'Abbé pour continuer notre commerce.

Il y étoit déjà avant que j'y arrivasse,

il étoit même aux prises avec un Officier Allemand qui n'aimoit pas moins le jeu que lui. J'attendis qu'ils euſſent fini. Nous prîmes enſemble le chocolat, & il me dit que les joueurs avoient fait partie d'aller dans la forêt de Soing voir la chaſſe de l'Archiducheſſe ; & que ſi je voulois la faire voir à mon couſin, il nous accompagneroit. Je lui répondis qu'il étoit trop fatigué pour faire cette partie, & que d'ailleurs l'affaire qui l'obligeoit de quiter la France étant de la nature de la mienne, il me paroiſſoit n'avoir pas beaucoup de goût pour les plaiſirs tumultueux. Donnons-lui un peu de relâche, ajoutai-je, le tems pourra le tranquiliſer. Vous avez raiſon, me repliqua-t-il : cependant comme nous ſommes libres aujourd'hui, je ſerois d'avis que nous priſſions l'air, nous pourrions fort bien aller dîner enſemble à Ixel. La propoſition me plut, je me chargeai de la rendre agréable à mon couſin, & je fus le joindre, ayant parole de l'Abbé qu'il viendroit nous prendre à onze heures.

Il n'en étoit encore que huit lorſque j'arrivai au logis, où je trouvai mon couſin prêt

à sortir. Nous avions autant de tems qu'il en falloit pour aller lui acheter des hardes. Nous sortîmes à ce dessein, & je l'équipai parfaitement bien. Après avoir fait nos emplettes, nous trouvâmes l'Abbé qui nous attendoit au logis. Nous en sortîmes aussitôt pour exécuter notre partie. Ayant rencontré hors la porte de Namur un Etranger, que j'avois vu plusieurs fois au Café écoutant tout ce qui s'y disoit & ne disant jamais mot, je saisis l'occasion de satisfaire la curiosité que j'avois depuis long-tems de l'entretenir. Il faisoit notre chemin ; & comme si nous eussions eu tous deux le même desir, nous nous joignîmes sans aucune façon. Mon cousin prit les devans avec l'Abbé.

C'étoit un Cavalier d'un certain âge, mis de très-bonne mine. Je lui trouvai beaucoup d'esprit & de sagesse. Notre conversation de générale qu'elle fut d'abord, devint particulière. Il me dit qu'il n'avoit quité la Calabre, sa patrie, que pour satisfaire la passion qu'il avoit de voyager. Je me contentai de lui faire pressentir qu'une affaire d'honneur m'avoit éloigné de la mienne, ainsi qu'un de

mes parens qu'il voyoit devant nous avec un Abbé. Il me plaignit, voyant que mon exil n'étoit pas volontaire ; & après m'avoir fait des offres de ſervice, il voulut me quiter, diſant que l'heure du dîné approchoit. Je le priai avec tant d'inſtances d'accepter celui que la beauté du jour nous invitoit d'aller prendre à la campagne, qu'enfin il l'accepta. Nos minois lui plurent, & il parut touché de nous voir ſi jeunes dans l'embarras.

Cependant nous ne parlâmes plus de rien qui fût capable de nous attriſter. Le dîné ſe paſſa avec beaucoup d'enjouement, & nous nous réjouîmes on ne peut pas mieux. L'Abbé qui étoit toujours de belle humeur, s'y donna carrière entière. Nous ne fûmes pas en reſte, chacun ſe mit en frais de gayeté, & nous profitâmes du beau jour juſqu'à la nuit avancée, que nous rentrâmes dans la Ville. Nous parûmes tous fort contens de l'agréable partie que nous venions de faire.

J'étois ſi charmé de la converſation que j'avois eue avec l'Etranger, qu'elle me roula toute la nuit dans la tête. Je me rappel-

lai ſans peine à mon réveil tous mes rêves. Je ne ſavois ſur quoi étoit fondé le plaiſir que j'avois de m'y amuſer. Je les communiquai à mon cher couſin. Elle me dit qu'on avoit ſouvent en ſonge des preſſentimens fort juſtes. Que ſait-on ? dit-elle ; peut-être cet homme eſt-il un inſtrument dont le Ciel veut ſe ſervir pour nous rendre ſervice. Cette réflexion me fit une ſi forte impreſſion, que je le regardai déſormais comme une ſolide reſſource.

Quoique je puſſe m'en paſſer alors, je ne laiſſai pas de prévoir que je pourrois en avoir beſoin. J'euſſe été fort téméraire de compter ſur la fortune, ſes faveurs ſont rarement conſtantes. Le jeu d'ailleurs ne manque jamais d'avoir ſes révolutions. Je pris donc la réſolution de cultiver les bonnes graces de cet honnête homme, qui me paroiſſoit fort en état de me rendre ſervice dans l'occaſion. Tous les momens que je n'employois pas au jeu lui étoient conſacrés, je ne manquois pas de l'accoſter toutes les fois que je le voyois au Café, & il me faiſoit connoître le plaiſir qu'il avoit de ma complaiſance.

Un jour qu'il m'y vit désœuvré, il me proposa la promenade. Je me prêtai à ses desirs, & nous allâmes au parc, qui tout fréquenté qu'il est contient beaucoup d'endroits où l'on peut jouir de la solitude. Nous en choisîmes un où nous étions sans témoins. Après que nous y eûmes fait deux ou trois tours, me pardonnerez-vous, dit-il, une curiosité dont vous êtes le sujet? Ne croyez pas, reprit-il, que j'aye l'impertinente demangeaison de savoir vos affaires: Non mon cher Monsieur, ce n'est pas-là mon motif, j'en ai un autre qui est digne de mon cœur. Vous me paroissez élevé d'une façon à ne pas pouvoir vivre dans la dépendance. J'ai appris de votre bouche que vous n'avez point de bien à attendre de vos parens, non plus que votre cousin. Je m'imagine d'ailleurs que vous tâchez de vous tirer d'intrigue par le jeu, & je trouve cette ressource bien chancellante. Parlez-moi franchement, ajouta-t-il, peut-être trouverai-je le moyen de supléer à cet expédient peu solide.

Cette ouverture me surprit agréablement,

je crus qu'il parloit avec candeur, je voulus lui répondre du même ton. Je lui dis que quoique je n'euſſe pas l'honneur de le connoître, toutes ſes manières me perſuadoient que j'avois à faire à un homme d'honneur. Je lui racontai toutes mes affaires ſans lui en cacher la moindre circonſtance. Je lui avouai même que mon prétendu couſin étoit ma parente & ma Maîtreſſe, que je tremblois de n'être pas toujours en état de ſoutenir. Il me repartit que ſi je voulois être ſage & diſcret, il me mettroit en état de me paſſer de tout le monde. C'étoit un paradoxe pour moi; mais ſans y voir goute, il ne laiſſa pas de fonder mes eſpérances. Adieu, me dit-il, trouvez-vous demain ici à la même heure, j'ai quelque choſe à vous y communiquer.

Je fus au Café en le quitant: j'y trouvai mon aſſocié qui perdoit aſſez conſidérablement, c'étoit la troiſième ſéance où la fortune nous avoit tourné le dos. L'Abbé ayant quité le jeu, me joignit. La perte que j'ai faite eſt aſſez groſſe, me dit-il, mais j'ai un preſſentiment que nous la réparerons dès

aujourd'hui. Joignons nos fonds, me dit-il, & laiſſez-moi faire, vous aurez demain au matin de mes nouvelles. Je lui mis en main tout ce que j'avois de notre ſociété. Il s'en alla je ne ſai où, & je fus joindre mon couſin, qui s'amuſoit plus de la moitié de la journée avec la fille de notre hôteſſe, qui étoit fort aimable.

Nous montâmes dans notre appartement, où je lui répétai l'entretien que j'avois eu avec le Cavalier avec qui elle avoit dîné à Ixel. Elle me conſeilla de le ménager, me diſant que la ſimpathie faiſoit ſouvent les meilleurs amis. Je l'aſſurai qu'il ne tiendroit pas à moi de mériter ſon attention. C'étoit effectivement mon deſſein. Je ſentois que la fortune commençoit à ſe laſſer de nous être favorable, je ne comptois plus ſur la reſſource du jeu. Le lendemain aſſez matin je m'en fus au Café à mon ordinaire, accompagné de mon couſin. Il y étoit déjà aſſez connu pour être accoſté de pluſieurs Cavaliers, qui, par je ne ſai quelle notion, recherchoient ſa compagnie. Me trouvant dans la ſale du Billard avec un Officier de ma

ma connoissance, je lui demandai s'il n'avoit point vu l'Abbé. Il me dit qu'il dormoit apparemment, parce qu'il avoit passé la nuit au jeu. Je l'y ai laissé à trois heures après minuit, reprit-il, il étoit même en perte. Je ne sai, ajouta-t-il, si la chance a tourné.

Il ne me convenoit pas d'en demander davantage. J'avois d'ailleurs un pressentiment que nous perdrions tout de suite & notre profit, & notre fond. Je m'y tins & m'en consolai d'avance, en prenant du chocolat avec mon cousin & sa compagnie. Je fus persuadé que l'Abbé répareroit dans son lit la veille de la nuit, comme cet Officier me l'avoit insinué; & laissant mon cousin au Café, j'en sortis, après lui avoir fait signe que j'allois joindre mon homme. Le tems ne pressoit pas à la vérité, mais j'étois bien-aise de lui prouver mon exactitude, & j'aurois été bien mortifié de le faire attendre.

Il me joignit assez tôt pour ne pas éprouver ma patience. Comment avez-vous passé la nuit, me demanda-t-il en m'abordant? Je lui répondis que je l'avois passée très-agréablement, & que j'avois eu le plaisir de m'en-

tretenir avec lui pendant le ſommeil. Qu'avez-vous penſé de moi, me dit-il? parlez ſans déguiſement. Je lui repartis que je l'avois vu en ſonge me tendre une main ſecourable dans le fond d'un précipice où des inconnus m'avoient jetté, & qu'il m'avoit aſſuré en m'en retirant, que ce ſeroit la dernière chute que je ferois, ſi je profitois de ſes ſages conſeils.

Il me repliqua que mon rêve s'accordoit avec ſes ſentimens, & que s'il avoit pris la liberté de me donner quelques avis, ce n'avoit été qu'à deſſein de me mettre à l'abri des coups de la fortune. Je ne ſai ſi je puis oſer me promettre que vous ne manquerez pas de diſcrétion, & que vous n'abuſerez pas de la facilité avec laquelle je me livre. On s'imaginera ſans peine que prévenu de ſon pouvoir, ſans en connoître le fondement, je ne manquai pas de lui donner des aſſurances de ma diſcrétion. Oui, je lui proteſtai mille fois dans les termes les plus énergiques & les plus touchans, que je ne me rendrois jamais indigne de ſes bontés par ma légèreté, ni par quelque ac-

tion lâche ou équivoque. Mais hélas ! que l'homme est imprudent, & peu constant dans ses résolutions !

Content de mes promesses, & jugeant, comme il étoit vrai, que je les lui faisois avec toute la candeur possible, il tira une bourse assez enflée, & me pria de l'accepter. Ne vous informez pas, dit-il, de quelle part elle vient, servez-vous en noblement, mais modérément, à jouer. Ne vous refusez, ni à vous même, ni à votre cousin, aucun agrément de la vie. Tirez-en parti en honnête homme, & quand elle sera vuide, j'aurai soin de la remplir. Nous nous séparâmes, & je courus au logis faire hommage à mon aimable cousin du présent que je venois de recevoir.

Cette heureuse avanture mit la derniere main à ma félicité : Eh ! m'en falloit-il davantage pour être le plus heureux des hommes ? Nous ne pouvions cependant nous imaginer mon cousin & moi, d'où cet homme-là tiroit cet argent, & par quel sort il le répandoit si généreusement en notre faveur. Assurément, lui dis-je, mon cher cousin,

c'eſt un de ces Philoſophes bienfaiſans, qui ne courent le monde que pour leur plaiſir, & pour en faire aux malheureux qu'ils en jugent dignes. Qu'importe, me répondit-elle, d'où nous vienne ce ſecours? C'eſt toujours la Providence qui en eſt la directrice; c'eſt elle que nous devons bénir, ſans négliger de marquer notre reconnoiſſance au Cavalier, qui par ſa probité eſt digne d'en être l'inſtrument. Ses réflexions étoient judicieuſes, & je les adoptai. Cependant je vuidai la bourſe ſur la table, & nous en comptâmes l'argent, ou pour mieux dire l'or; car ce n'étoit que des ducats. Il y en avoit deux cens, que je mis entre les mains de mon couſin, où ils étoient plus en ſureté qu'entre les miennes.

Mon cœur me preſſoit de marquer ma reconnoiſſance à mon bienfaiteur, auſſi ne manquai-je pas d'épier le moment qu'il ſeroit au Café. Je m'y rendis le lendemain des prémiers, parce qu'il y alloit ordinairement de bonne heure, pour avoir le tems de s'aller promener après y avoir déjeuné. Il y avoit peu de tems que j'y étois lorſqu'il en-

tra, & nous nous y trouvâmes ſeuls. Je l'accoſtai à mon ordinaire, & je lui marquai ma reconnoiſſance en des termes & d'un air qui prouvoient que mon cœur étoit vivement pénétré de ſes bontés. Il m'interrompit, me priant de ne pas continuer à le contriſter, en lui renouvellant la mémoire d'un ſi petit préſent : le tems viendra peut-être auquel je pourrai vous en faire de plus conſidérables & plus dignes de moi ; & changeant tout d'un coup de ſujet, il me demanda des nouvelles de mon prétendu couſin, dont je lui avois avoué le déguiſement. Il me dit que ſi je voulois lui donner une preuve de ma probité, il falloit que je ſolemniſaſſe notre mariage. Je le lui promis, & dès que je l'eus quité, je fus réjoindre mon couſin, & lui annoncer mon deſſein & le deſir de mon bienfaiteur.

On ne doit pas douter qu'elle n'y conſentit de bonne grace. Mais nous n'aurions jamais réuſſi en Brabant, où la Loi du Prince eſt ſur le pié de celle de France. J'en voulus conférer le lendemain avec mon Inconnu, dont j'ignorois toutes les qualités

& jusqu'au nom. Il me répondit que le Café n'étoit pas un lieu propre à traiter ce sujet. Il me demanda ma soupe, ce qui me fit un extrême plaisir. Nous serons libres chez vous, me dit-il, nous y terminerons cette affaire.

L'Abbé qui me rencontra comme j'allois donner ordre au dîné, me confirma la perte qu'on m'avoit annoncée. Je le priai de croire que je n'étois plus en état de continuer notre société, & je lui témoignai prendre beaucoup de part à son malheur. Il faut espérer, me repliqua-t-il, que la fortune ne me tournera pas toujours le dos, & en me quitant il m'emprunta dix louis, que je jugeai à propos de lui prêter.

Mon généreux Etranger étant venu demi-heure avant celle du dîné, il nous parla à Ferdinande & à moi de la manière du monde la plus cordiale. Il fut charmé de notre docilité, & sur-tout de la tendre éloquence dont elle lui parla de l'amour qu'elle avoit pour moi : en un mot il fut content de nous trouver disposés à suivre ses conseils au sujet de notre mariage. Après que je lui eus

allégué la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité de le célébrer en Brabant, je lui proposai le Pays de Liège, où la Discipline du Concile de Trente n'étoit pas encore établie, & qu'ainsi nous n'aurions aucune peine à trouver des Prêtres qui nous donneroient la bénédiction nuptiale. Il goûta cet expédient, qui étoit presque le seul qu'on pût mettre en usage, & voulut être du voyage. Il étoit si sage, que je ne jugeai pas à propos de lui demander le secret.

Pour que l'Abbé ne se doutât de rien, je le prévins sur mon absence de trois ou quatre jours, lui disant que mon cousin & moi allions à Gand, pour y voir un Officier de nos parens qui étoit en garnison à Lille, & qui devoit faire la moitié du chemin. Il le crut & nous souhaita un bon voyage, & je lui souhaitai une meilleure fortune. Le pauvre diable en avoit besoin, puisqu'il ne se soutenoit que par le jeu.

Nous partîmes mon bienfaiteur, Ferdinande & moi, au jour fixé, & nous allâmes dîner à Sainttrond pour y prendre langue. Le hazard nous conduisit dans un cabaret,

dont le maître avoit un fils Prêtre & Curé d'un gros Bourg nommé Bourklone, qui étoit autrefois une Ville nommée Looz, Capitale du Comté de ce nom. L'ayant prié de nous informer des formalités qui s'observoient dans les Mariages au Pays de Liège où nous étions, il nous en instruisit avec beaucoup de précision, & nous proposa de nous mener chez son fils. Nous acceptâmes ses offres, l'assurant que nous ne serions pas ingrats. Il nous promit de faire notre affaire, & nous nous disposâmes à le suivre. Voilà d'abord le principal obstacle surmonté, il ne s'agissoit plus que de vaincre celui qui m'embarrassoit le plus. Je ne voulois pas absolument que Ferdinande fût connue dans Bruxelles pour ce qu'elle étoit. Il étoit donc question qu'elle reprît les habits de son sexe, afin de recevoir la bénédiction nuptiale, sans que notre cocher s'en apperçût. Il n'est pas possible de compter sur la discrétion d'un homme de cette étoffe, quelque cher qu'on puisse l'acheter. L'amour, fécond en expédiens, m'en inspira un qui nous parut le plus conforme à mon

deſſein. Je m'étois muni de toutes les nipes néceſſaires à ma couſine pour reprendre ſon état de fille, & je les avois renfermées dans un porte-manteau, qui en route & à l'auberge n'étoit pas ſorti de deſſous mes yeux. Voici comment je m'y pris.

Arrivant à Bourklone, nous deſcendîmes dans un cabaret aſſez voiſin de la maiſon du Curé, & y ayant laiſſé Ferdinande, nous allâmes mon hôte, mon bienfaiteur & moi, rendre viſite à ce bon Prêtre, qui ſous les auſpices de ſon pere nous reçut fort gracieuſement. Je lui dis qu'une Demoiſelle de condition qui n'avoit ni pere ni mere, & avec qui j'avois été en certaine liaiſon, ſe voyant deshonorée pour ainſi dire dans ſa Province, m'étoit venue joindre à Bruxelles, dans l'eſpérance que je l'epouſerois, comme je le lui avois promis. Je ſuis homme d'honneur, repris-je, Monſieur, & je veux, à quelque prix que ce ſoit, lui en donner des preuves en lui tenant parole.

Elle a eu la prudence, continuai-je, de déguiſer ſon ſexe, pour que notre réunion ſe fît ſans ſcandale. J'eſpère Monſieur que vous

aurez la bonté de la terminer en nous donnant la bénédiction nuptiale. Elle attend à l'Auberge où nous l'avons laissée, une réponse favorable de votre part à ses vœux légitimes. Ses espérances sont fondées sur votre caractère bienfaisant & sur vos lumières, qui ne peuvent manquer de vous inspirer à remettre dans la bonne voie ceux qui s'en sont égarés.

Le pere appuyant de ses sollicitations le discours pressant que je venois de faire, le fils se laissa persuader. Il me répondit, à tout pécheur miséricorde ; je consens, dit-il à finir le scandale en vous recevant au sacrement ; faites venir votre promise, & nous finirons cette affaire. Mais, lui dis-je, Mr. le Curé il faut que vous étendiez votre bonté jusqu'à permettre qu'elle vienne ici en habit d'homme, pour y reprendre les habits de son sexe que j'ai fait apporter dans notre carosse. Faites-la venir seulement, me repliqua-t-il, l'habit ne fait pas le Moine. Quelque travestie qu'elle soit, je connoîtrai bien si elle est du genre féminin.

J'eus un vrai plaisir de me voir délivré de

cet embarras ; mais je n'aurois jamais prévu l'expédient dont se servit le Curé pour distinguer les sexes. Cependant mon bienfaiteur s'empressa d'aller chercher Ferdinande, qu'il informa de l'heureuse issue de notre visite. Dès-qu'elle parut, je juge déjà par son beau teint que ce n'est point un garçon, me dit le Curé, & qu'elle est même belle fille : mais ce n'est pas assez pour exclure de mon esprit *omnem du itandi formidinem* : il me reste, ajouta-t-il, une autre petite épreuve à faire, pour fonder ma certitude.

Elle entra dans la chambre où nous étions ; le Curé la fit asseoir, & après lui avoir fait quelques politesses pédantesques, il la pria de se lever pour procéder à son examen. Ne soyez point scandalisés, nous dit-il, mes amis ; je vais faire les choses *cum moderamine inculpatæ curiositatis*. Il pria aussi-tôt Ferdinande de lever autant qu'elle pourroit les yeux au plafond de la chambre, pour lui faire étendre le cou. Elle le fit, & aussi-tôt le bon Prêtre s'écria : Bon, voici une des preuves que je cherche, elle n'a point le

ſigne des mâles, je veux dire, le quartier de pomme qui demeura & s'attacha au goſier d'Adam lorſqu'il mangea ce fruit à la ſollicitation de ſa femme. Tous les hommes l'ont hérité de ce malheureux grand-pere, mais jamais femme ne l'a eu. Ce n'eſt qu'au genre maſculin que ce morceau funeſte & ignominieux ſe communique par la voie de la génération, & qu'il lui reſte attaché au goſier d'une manière à ne pouvoir le cacher.

Notre hôte, mon bienfaiteur & moi, nous tendîmes auſſi-tôt & ſans réflexion le cou comme des grues; & nous étant entreregardés nous fîmes un éclat de rire, qui fit perdre le ſérieux au Curé. Ferdinande ne pouvant garder ſa gravité, ne put s'empêcher d'éclater auſſi-bien que nous. Le Curé reprenant ſon ſérieux, à l'autre preuve, dit-il, qui me ſuffira pour confirmer celle-ci. Il prit un tapis qu'il étendit ſur le plancher, & après m'y avoir fait coucher ſur le dos, il pria ſon pere & mon bienfaiteur d'aider Ferdinande à s'y coucher auprès de moi & dans la même attitude. Nous n'y eûmes

pas demeuré deux minutes qu'il nous fit lever. En voilà autant qu'il en faut, nous dit-il, elle eſt réellement femelle, ajouta-t-il ; & vous, s'adreſſant à moi, vous êtes un mâle. Elle eſt garnie des couſſinets de nature *à parte ante & à parte poſt*. Monſieur, parlant encore de moi, n'en eſt point pourvu ; car la nature *nihil agit fruſtra*, mais auſſi *non deficit in neceſſariis*. Il nous fit enſuite un diſcours phiſique de ſa façon, où il s'étendit beaucoup ſur les caractères qui diſtinguent l'homme de la femme indépendamment de l'eſſentiel.

C'eſt une des plus plaiſantes ſcènes que j'aye eu de ma vie. Mon Inconnu, ſage au poſſible, étoit dans une admiration auſſi profonde que s'il eût été ſpectateur du plus ſurprenant phénomène de la Nature. Pour Ferdinande elle penſa étouffer de rire. Elle eut toutes les peines du monde à rappeller ſon ſérieux pendant les cérémonies de notre mariage.

Le Curé les célébra ſur le champ dans ſa chambre, il les fit précéder d'une exhortation ſur l'inſtitution du Mariage, & il les

finit par une autre ſur l'uſage légitime que nous en devions faire. Voilà qui eſt fait, nous dit-il en finiſſant ; & m'embraſſant il ajouta que nous étions auſſi-bien mariés qu'Adam & Eve. Eſt-ce parce que nous ne faiſons plus qu'un mon époux & moi, dit Ferdinande au Curé, que vous avez cru me baiſer en le baiſant ? Non, ce n'eſt point en ce ſens que nous ne faiſons qu'une même perſonne ; & l'ayant accoſté elle lui donna plus de trente baiſers à droite & à gauche, tournant la tête du pauvre Curé, qu'elle avoit ſaiſie de ſes deux mains, comme celle d'une Pagode. Hà, dit le Curé ſortant des mains de Ferdinande, je n'ai tant baiſé de ma vie, la tête m'en tourne. Et à moi, riſpoſta Ferdinande, les couſſinets en tremblent. Les éclats de rire que nous excita cette repartie finirent la ſcène, & ſe bornèrent enfin à nous mettre en belle humeur.

Mon bienfaiteur, toujours généreux, joignit le Curé ſans m'avoir prévenu, & lui mit dix louis dans la main. J'ai appris enſuite de ſon pere, que cette ſomme faiſoit au moins la quatrième partie de ſon revenu. Le

tems s'étoit écoulé insensiblement, & l'heure du soupé approchoit. Ce bon Curé me parut si galant-homme, que je le priai de nous prêter sa table pour souper. Il m'entendit à demi mot, & accepta de bonne grace ma proposition. Je m'en allai au plus vite à l'Auberge, & j'y fis préparer un meilleur soupé que je n'aurois osé espérer dans un petit lieu comme Borklone. Il nous fut servi chez le Curé, qui s'étant mis en train nous fit passer la nuit à table. Ferdinande qui étoit au comble de la joie, chanta plusieurs chansons assez libres, dont le Curé voulut avoir des copies. Elle se fit un vrai plaisir de les lui donner le lendemain avant notre départ.

Nous prîmes congé ; & il nous souhaita mille bénédictions, nous priant bien de le voir si nous passions quelque jour de ce côté-là. Nous lui en donnâmes parole, & nous partîmes pour Bruxelles, où nous arrivâmes à la brune. Mon épouse pria de si bonne grace mon bienfaiteur de nous accorder la soirée, que nous eûmes le plaisir de le posséder jusqu'à minuit, beaucoup au-delà de son ordinaire ; car il m'assûra quand je l'accom-

pagnai à ſon apartement, qu'il y avoit plus de trente ans qu'il n'en avoit tant fait, & qu'il étoit ordinairement couchée à neuf heures en toute ſaiſon. Je me félicitois de ſon excès, qui me procuroit la connoiſſance de ſon logis, que j'avois ignoré juſqu'alors.

De retour auprès de Ferdinande, je me jettai à ſes genoux, la priant de me dire ingénument, ſi elle penſoit que je puſſe lui donner encore quelque preuve de mon amour. Eh ! pourriez-vous, dit-elle, en trouver à me donner ? Non, non, reprit-elle, mon cher couſin, je n'ai plus rien à deſirer ; la mort ſe préſentera quand il lui plaîra ; contente de mon ſort, je la recevrai ſans nulle peine. Qu'elle vienne donc le plus tard qu'il eſt poſſible, lui dis-je, pour ne pas rompre notre tendre union, qui devroit être éternelle.

Objet des bontés de mon bienfaiteur, & uniquement aimé de ma tendre épouſe, je paſſois la vie avec une douceur ineſpérée, qui m'indemniſoit agréablement de toutes les eſpérances que j'avois en France ; & d'autant plus qu'ayant appris la mort du Duc d'Orléans,

d'Orléans, je me consolai bien vîte de la perte des faveurs que j'en attendois, & dont selon les apparences je n'aurois jamais joui. La mort imprévue qui l'enleva, ne lui eut pas donné le tems de me placer. Ma chère Ferdinande me tenoit lieu de la plus puissante & de la plus affectionnée protection de tous les Grands de la terre. Je lui proposai un jour de reprendre l'habit de son sexe, puisque nous n'avions plus de mesures à garder ; mais m'ayant prié de ne la point presser sur cet article, je ne lui en parlai pas davantage ; je me contentai de lui représenter l'embarras où nous nous trouverions, si notre mariage venoit à nous produire du fruit. Hé bien, dit-elle, en ce cas-là je vous avertirai d'assez bonne heure, pour que vous ayez le tems de m'éloigner de cette Ville, & de me placer en quelque lieu où vous & moi ne soyons connus de personne, & j'y pourrai revenir sur le même pié que j'y suis. Je me trouve bien dans mon déguisement, ajouta-t-elle ; il favorise l'envie que j'ai de ne plaire qu'à vous seul ; car sous l'habit que je porte, qui est le Cavalier

qui s'avisera de donner quelque assaut à ma fidélité ? Laissez-moi donc dans l'état où je suis, reprit-elle ; mon amour en sera plus pur, & votre tranquilité à l'abri de toute inquiétude.

Quelques jours après notre mariage, mon Inconnu vint nous voir à l'heure du dîné, & me fit le plaisir de se prier à manger la soupe avec nous. Il ne nous entretint pendant la table, que de la défiance qu'on devoit avoir du monde entier & de soi-même. Vous pouvez compter, dit-il, que l'intérêt est le prémier mobile des hommes, il ne faut point passer avec eux les bornes que nous assignent les loix de la politesse & de la société civile. Il nous dit plusieurs autres choses de cette nature, dont il nous donna des preuves sensibles. Un moment avant de quiter la table, il adressa la parole à mon épouse, que j'ose dire avoir été l'objet de son estime & de son amitié. Je suis charmé, lui dit-il, Madame de vous voir dans l'heureux état auquel vous aspiriez. Le Ciel veuille en prolonger la durée autant que vous pouvez le souhaiter ; je serois charmé

qu'il m'eût choisi pour contribuer à votre satisfaction.

Mon épouse qui avoit pour lui une estime toute particulière, lui répondit avec des sentimens de la plus vive reconnoissance. Elle le remercia avec des graces infinies de tous les bienfaits que j'avois reçus de lui, & qu'elle avoit partagés avec moi. Elle auroit continué sur ce ton, lorsqu'il l'interrompit, pour la prier de ménager son cœur, qui se reprochoit de ne pouvoir se satisfaire; & tirant une bourse de sa poche, c'est à vous Madame que je fais ce présent, dit-il en la lui présentant; le motif qui me conduit est desintéressé, je ne bute qu'à m'assurer votre estime au même degré que vous me l'avez déjà témoignée. Nous lui répondîmes d'une voix mon épouse & moi, que nous le regardions avec raison comme un pere tendre & bienfaisant, que le Ciel nous procuroit en sa personne.

Aprés qu'il fut sorti nous ouvrîmes la bourse, où nous trouvâmes deux cents ducats. Ces présens qui étoient assez fréquens, nous jettoient dans un étonnement dont nous ne

pouvions revenir. Que penser en effet du bon cœur de cet Etranger, & des libéralités par lesquelles il nous en donnoit de si généreuses marques ? Nous donnâmes elle & moi l'essor à nos idées, mais nous n'en pûmes jamais fixer aucune. Nous résolûmes donc d'imposer silence à notre curiosité, & de jouir tranquilement des bienfaits reçus. Nous prîmes certainement le bon parti ; car à quoi bon nous casser la tête pour découvrir une source, dont le ruisseau nous étoit si utile ? Nous nous contentâmes d'en faire un usage gracieux. Nous nous mîmes en nipes & en bijoux, pour avoir une ressource en cas que cette source précieuse vînt à tarir. C'étoit-là le seul objet de notre inquiétude, mais elle n'étoit pas capable de répandre de l'amertume dans nos plaisirs. Nous les goûtions dans toute leur étendue, sans nous embarrasser ni de leur durée, ni des peines que le Destin pouvoit nous préparer. L'Abbé que j'aimois véritablement, & pour qui mon épouse avoit une véritable considération, les partageoit assez souvent ; & nous nous trouvions mon épouse, lui & moi, dans

des parties de campagne, de promenade & de jeu qu'il avoit ſoin de lier, pour nous faire paſſer la vie agréablement. O l'heureux tems! Hé! à qui dois-je m'en prendre qu'à moi ſeul, s'il n'a pas été d'auſſi longue durée que je l'eſpérois?

L'Abbé m'avoit faufilé avec un Gentilhomme de ſes amis, avec qui nous allions de tems en tems ſouper chez un fameux Traiteur. Mon épouſe y venoit quelquefois, mais le plus ſouvent elle refuſoit la partie; la compagnie de la fille de notre hôteſſe l'amuſoit beaucoup mieux; elle la préféroit à nos parties où elle s'ennuyoit, parce qu'on la ſollicitoit à boire, elle qui ne buvoit jamais de vin ſans eau, & qui en buvoit même très-peu.

Un jour que je donnai à ſouper à l'Abbé & à ce Gentilhomme notre ami commun, j'eus le malheur de me rendre indigne des faveurs de mon Inconnu. Le vin eſt capable de jetter dans les plus grandes folies le plus ſage des hommes. J'en fis pour mon malheur, & je l'avoue à ma confuſion, la fatale expérience. Vers la fin du ſoupé où nous avions

bu copieuſement, le Cavalier de notre compagnie témoigna beaucoup de ſurpriſe de me voir dans un état brillant, malgré l'aveu que je lui avois fait pluſieurs fois en préſence de l'Abbé & du Baron de Broc .... que j'obtiendrois plutôt trente ruades du Cheval de bronze du Pont-neuf, qu'une lettre de change de vingt piſtoles de mon pays. Comment diable faites-vous, me dit-il ? vous vous entretenez noblement dans Bruxelles votre couſin & vous : à la figure que vous faites, on diroit que vous avez une mine intariſſable d'or & d'argent.

Un certain air fanfaron que j'avois perdu depuis mes malheurs me ſaiſiſſant dans ce moment, je lui répondis que j'en étois ſurpris moi-même. L'argent ne me manque pas, repris-je : un ruiſſeau dont je ne connois pas la ſource, m'en fournit non-ſeulement au-delà de mes beſoins, mais même beaucoup au-deſſus de mes deſirs : je ne ſai ſi c'eſt d'un homme ou d'un diable que je le reçois ; mais mille, deux mille louis & plus, me ſeroient faciles à trouver en un quart d'heure. Pour moi, dit l'Abbé, mal-

gré mon étonnement je n'ai jamais voulu toucher cette corde : content de trouver de l'argent dans votre bourſe, je me ſuis fort peu embarraſſé d'où il vous vient.

Parbleu Meſſieurs, leur dis-je plein de vin, vous en trouverez toujours chez moi à votre ſervice ! je ne crois pas devoir vous en faire un miſtère ; mais je puis vous dire que j'ai un petit bout d'homme que l'Enfer a ſuſcité pour me faire du bien ; car le Ciel qui fut toujours d'airain & de bronze à mon égard, ne s'aviſe certainement pas de penſer à mes beſoins. Ce petit diable eſt très-humain, il m'aime, & je fais devant lui le chien couchant. Il m'ordonne de faire uſage de ſes bienfaits, & de me divertir ſans rien épargner. Je m'aime trop pour lui deſobéir, à ce prix-là je lui ferai toujours ſoumis. Le Cavalier qui avoit de hautes idées de la Pierre Philoſophale, dit que ce pourroit bien être un des Adeptes dont il paroiſſoit fort peu dans le monde, quoique ſelon lui il y en eût plus qu'on ne penſoit. L'Abbé qui traitoit cette ſcience de chimère, repartit qu'il croiroit plutôt que c'étoit quel-

que Faux Monnoyeur, qui étoit assez prudent pour ne pas s'exposer à la sévérité des Loix.

Ne fus-je pas assez ingrat & assez fou de pancher pour le sentiment de l'Abbé ? J'enchéris sur lui, & je me proposai d'examiner mon homme de si près, que je découvrirois le métier qu'il faisoit. Allons, dis-je, Messieurs, buvons à sa santé. Ayant rempli nos verres nous les vuidâmes, l'un à la santé du bon Philosophe, l'autre à la santé du libéral Faux Monnoyeur, & moi je bus à la santé du plus bienfaisant de tous les Diables. De quelle rage ne fus-je point saisi dans ce fatal moment ? Quelle ingratitude, grands Dieux ! je devois du moins consulter mes intérêts, puisque j'avois le cœur assez mauvais pour dénigrer mon aimable bienfaiteur !

Mais je poussai la perfidie bien plus loin, elle alla jusqu'à me faire promettre à mes deux amis de le leur faire connoître. Le Ciel qui l'aimoit sans doute, & qui vouloit me punir, me mit dans l'impuissance de tenir ma parole. Je trouvai mon homme le lende-

main

main au Café, où il s'étoit arrêté plus long-tems qu'à l'ordinaire ; je l'acostai comme de coutume, & je lui demandai comment il se portoit. Il me répondit que malgré ses ennemis cachés qui pensoient à le perdre, il se portoit parfaitement bien. Il me donnoit une trop belle occasion de lui témoigner ma reconnoissance, pour que je ne la saisisse pas ; je lui offris mes services jusqu'à la derniere goute de mon sang. Il me répondit qu'il ne prétendoit pas qu'il m'en coutât si cher pour le venger. Voulez-vous bien sortir avec moi, ajouta-t-il, & je vous dirai de quoi il est question.

Je le suivis jusqu'au parc, où nous arrivâmes sans nous être dit un seul mot. Au premier tour que nous fîmes sur une plouse où nous étions sans témoins, il me demanda où j'avois soupé la veille. Je lui avouai ingénument que j'avois donné à souper à deux amis chez le fameux Traiteur. Je le sai, reprit-il, & même vous leur avez servi un dessert à mes dépens. Un coup de foudre ne m'auroit pas rendu plus immobile : mon attitude eût été suffisante pour le persuader de

ma perfidie, quand même il n'en auroit pas eu des preuves ſenſibles. Revenu de mon étonnement, je le priai de s'expliquer, pour qu'il me donnât le tems de trouver le moyen de pallier mon lâche procédé. Il entra en matiere, & me raconta de fil en aiguille l'entretien que nous avions eu à table mes deux amis & moi. Si c'étoit, dit-il, un rapport qu'on m'en eût fait, j'aurois lieu de le croire fort infidéle : mais ayant tout entendu de mes propres oreilles, je ne ſuis que trop convaincu de votre indiſcrétion, & de quelque choſe de plus : je me perſuade bien, ajouta-t-il, que le vin avoit en ce moment répandu des nuages dans votre eſprit, & ſuſpendu les juſtes mouvemens de votre cœur : mais de quelque principe que procéde votre imprudence, j'en aurois encore plus de demeurer expoſé aux traits des langues pernicieuſes & des eſprits mal tournés. Le Ciel, reprit-il, m'a fait la grace de me pourvoir d'un diſcernement, dont je ſuis aveuglément les inſpirations : je me rendrois indigne de ſes faveurs, ſi je n'en faiſois point uſage : il n'eſt pas naturel que je

ceſſe d'être ſage, parce que vous êtes indiſcret : je vous ſouhaite de meilleurs amis que moi : & me préſentant une bourſe, voilà, dit-il, encore une preuve de mon affection ; & j'en dois avoir aſſez pour moi-même, afin de pourvoir à ma ſureté.

Je me jettai à ſes genoux, plus conſterné que ſi je venois d'entendre mon arrêt de mort. Je le conjurai en termes des plus touchans, de me pardonner ma faute, que je traitai du plus noir de tous les crimes. Il n'eſt ni ſoumiſſion, ni proteſtation que je ne lui fiſſe. Mais mon repentir, tout amer & ſincère qu'il étoit, fut inutile, il me quita pour ne me jamais plus rejoindre. Je m'en fus ſans délai à ſon logis, il n'y étoit point, & j'appris de ſon hôte qu'il l'avoit payé le matin à ſon lever, & qu'il étoit parti, diſant qu'il avoit à faire un voyage qui étoit pour lui de la derniére conſéquence. J'eus beau queſtionner ce Bourgeois, je n'en pus rien apprendre, il ne ſavoit rien de toutes les affaires de ſon logeur, il ne le connoiſſoit point du tout, & il en ignoroit juſqu'au nom.

Cette démarche inutile ne me rebuta point, je m'imaginai pouvoir découvrir quelque chose de ce que je desirois savoir, chez le Traiteur où mon bienfaiteur m'avoit entendu parler de lui d'une manière peu conforme à la reconnoissance que je lui devois. J'y allai du même pas, & l'ayant pris en particulier, je lui fis le portrait de l'homme que je cherchois, & lui demandai s'il ne le connoissoit pas. Il me répondit qu'il ne connoissoit que sa personne sans en savoir même le nom, & qu'il n'en savoit pas davantage. Il vient, ajouta-t-il, souper chez moi presque tous les soirs, & j'ai soin de lui préparer un petit morceau délicat, & de lui donner de bon vin. Il soupa encore ici hier; il mange ordinairement dans un cabinet joignant la chambre où je vous sers quelquefois; il me paye généreusement; c'est tout ce que j'en sai, conclut-il, & je n'en demande pas davantage.

Je quitai le Traiteur pour aller examiner la chambre où j'avois soupé la veille, & le cabinet d'où mon bienfaiteur avoit entendu toute notre maudite conversation. Il ne me

fut pas malaisé de comprendre qu'il lui avoit été facile d'entendre tout ce que nous avions dit. Le cabinet n'étoit séparé de la chambre que par une cloison de grosse toile clouée sur un chassis ; & je maudis mille fois le moment que j'étois entré dans cette fatale maison. C'étoit pourtant à moi seul que je devois attribuer la perte que je faisois d'un si généreux bienfaiteur.

L'heure du dîné me ramenant au logis, j'y parus fort abattu aux yeux de ma tendre épouse. Elle en fut allarmée, & m'en demanda la cause. Je rejettai ma tristesse sur un mal de tête qui m'avoit pris en sortant du parc avec notre pere, c'est ainsi que nous le nommions entre nous ; & je lui remis la bourse que j'en avois reçue, où nous trouvâmes cent ducats. Elle crut que je lui disois vrai, & nous nous mîmes à table sans qu'il me fût possible de manger, malgré les efforts que je fis pour lui cacher, du moins pendant quelque tems, le sujet de mon chagrin. J'espérois retrouver notre bienfaiteur lorsque j'y penserois le moins ; je le croyois assez prévenu en ma faveur & pour

mon épouſe, pour oſer me flater que ſon juſte courroux ne ſeroit pas de longue durée. Mais hélas! il fut trop ſage pour ſeconder mes eſpérances, je le perdis pour toujours. Son départ mit tous mes plaiſirs au tombeau, & donna naiſſance à l'affreuſe miſere qui ſelon les apparences ne finira qu'avec mes malheureux jours.

Cependant le tems avoit paſſé l'éponge ſur mon chagrin, & mes réflexions m'avoient fait vouloir de bonne grace ce que je ne pouvois empêcher, lorſqu'il m'en cauſa un bien plus cuiſant, par la maladie de mon épouſe. J'eus d'abord un preſſentiment qu'elle me l'enléveroit, ce qui ne fut que trop vrai. D'ailleurs le chagrin qui la ſaiſit, ne voyant plus notre pere, & l'aveu que je lui fis qu'il avoit quitté Bruxelles, augmenta ſi fort ſa fiévre, qu'en moins d'un mois elle mourut, & me laiſſa dans un regret mortel d'une ſi cruelle ſéparation.

Bruxelles où j'avois paſſé deux ans avec toute ſorte d'agrémens, cette belle Ville qui m'avoit indemniſé de tout ce que j'avois perdu en France, me devint inſupportable.

L'Abbé qui étoit homme à se consoler de tout, eut beau me débiter sa philosophie; quelque conforme qu'elle fût à ma raison, j'en trouvai la pratique au-dessus de mes forces. Il me quitoit peu, & il tâchoit de me procurer des occasions à me distraire de ma douleur : mais j'avois perdu le goût pour le plaisir ; toutes les compagnies m'ennuyoient ; la promenade, la campagne, le spectacle, le jeu me paroissoient affreux ; la solitude même, quoique propre à nourrir mon chagrin, m'étoit à charge ; je n'étois jamais bien dans un endroit quel qu'il fût, & je me trouvois encore plus mal dans un autre où j'espérois être mieux ; la vie en un mot m'étoit à charge, & je ne sai si c'est par lâcheté ou par force d'esprit que je ne me donnai pas la mort.

Prévoyant bien que je ne sortirois point de cet état tandis que je continuerois de faire mon séjour à Bruxelles, je pensai à quiter ce pays. N'en connoissant aucun par ma propre expérience, l'Angleterre fut le premier qui me vint dans l'idée. Je la suivis avec ardeur ; & sans prendre congé que du

ſeul Abbé de Carraccioli, je partis, prenant la route d'Anvers pour me rendre à Rotterdam, & m'y embarquai pour Londres. C'eſt la route que me donna l'Abbé, je n'en avois point d'autre à prendre, à moins de gagner Oſtende. Celle de Calais & de Dunkerke m'étoit abſolument fermée. De toutes mes nipes je n'avois pris que celles qui m'étoient abſolument néceſſaires; le reſte fut vendu. Je fis préſent à la fille de mon hôteſſe de toutes les hardes d'uſage à ſon ſexe. Elle fut la ſeule qui eût connoiſſance que mon prétendu couſin étoit une femme & mon épouſe. Elle m'avoit gardé exactement le ſecret ſur cet article, du moins juſqu'à mon départ. Je n'en ſouhaitois pas davantage, peu m'importoit qu'il fût divulgué après.

Je fis argent de tout, ne me réſervant que mon épée & ma canne, & je fis fort bien; car ſi jeuſſe attendu à être dans le beſoin, j'en aurois retiré moitié moins. Il ſemble que les malheureux ſoient connus des Marchands, qui profitant de leur néceſſité, donnent le prix à ce qu'ils ont à vendre.

Telle eſt l'humanité de notre ſiécle. Lorſqu'un arbre eſt tombé, tout le monde court aux branches pour les écuiſſer, perſonne ne s'empreſſe à le relever.

Les triſtes réflexions que je fis en route, furent d'autant plus cruelles, que je ne m'en prenois qu'à moi dans mon état malheureux. Je ne fis pas comme la plupart de ceux qui éprouvent mon ſort, qui en accuſent injuſtement la fortune, tandis qu'ils ne doivent l'attribuer qu'à leur mauvaiſe conduite. La mienne m'ouvrit un précipice affreux, où je gliſſai bientôt. L'argent que j'emportai du Pays-Bas, fut bientôt diſperſé ; & n'ayant aucun talent pour en gagner, je fus réduit à un état déplorable.

J'arrivai à Rotterdam, où je n'étois connu de perſonne. Il eſt vrai que je m'en ſoucíois peu, parce que je n'avois pas réſolu de m'y arrêter ; mais étant allé loger à l'Enſeigne de l'Horloge, j'y trouvai le Baron de Poln ... jeune Seigneur Pruſſien, qui attendoit le départ d'une Chaloupe Angloiſe pour faire le même trajet que moi. Il étoit gracieux & poli, & ayant appris à table que

je passois à Londres, il me témoigna un vrai plaisir d'avoir ma compagnie. Je répondis comme je devois à toutes ses politesses; nous liâmes ensemble une certaine amitié, que je croyois pouvoir m'être de quelque utilité à Londres, où il étoit connu de quantité de Seigneurs.

Il m'avoua à notre arrivée en Angleterre, qu'il étoit sans argent. Il étoit assez bien mis, mais il portoit sur son corps tout ce qu'il avoit, à quelques chemises près. La fortune lui faisoit alors éprouver ses rigueurs, comme si pour le combler des faveurs dont il jouit à la Cour de son Souverain, elle eût voulu les lui faire mériter par la patience & par la grandeur d'ame avec laquelle il a supporté ses revers. Où allez-vous loger, me dit-il en débarquant? Ma foi, lui dis-je, je n'en sai rien: j'ai envie, ajoutai-je, de chercher un appartement dans un quartier François, pour me faire entendre & pour prendre langue. Et moi, me dit-il à son tour, je vais payer d'audace. Quoique je sois sans argent je vai me loger dans le quartier le plus peuplé de Noblesse

assez près du Palais ; j'y prendrai un magnifique appartement payable par mois ; j'aurai toujours ce tems-là devant moi pour me rémuer, & faire des connoissances utiles. Je lui souhaitai l'heureuse issue de ses desseins, & je le quitai pour aller chercher une chambre. Le Garçon qui portoit mon portemanteau, & qui entendoit assez le François pour me comprendre, me conduisit selon mes desirs dans le quartier des Grecs presque tout François. Passant devant un Café, le Sr. Fa . . Médecin François qui en sortoit, m'ayant reconnu pour François nouvellement débarqué : Mr. est étranger, me dit-il, & je comprens qu'il cherche un logement. Je lui répondis qu'il avoit rencontré juste, & que s'il vouloit m'en procurer un, il me rendroit un grand service. J'étois en effet très-fatigué de mon trajet, la mer ayant été presque toujours orageuse. Il se prêta à mes desirs & à mes besoins, de la meilleure grace du monde. Je n'eus pas fait cent pas avec lui, que je fus parfaitement bien logé & à bon marché, dans une maison de sa connoissance, où il me recom-

manda comme s'il m'avoit connu le plus particuliérement du monde.

Mon hôtesse qui étoit une veuve Françoise d'un âge avancé, sans être décrépite, avoit une fille de vingt ans ou environ, qui n'étoit ni jolie ni laide, mais dont l'esprit, le cœur, & les maniéres l'indemnisoient bien de la beauté. Le Médecin fit d'abord pourvoir à mon repos, on me fit un lit, & il me dit adieu en me souhaitant une nuit tranquille. Je me couchai aussi-tôt, & je ne fis qu'un sommeil profond depuis les six heures du soir jusqu'à neuf heures du lendemain matin.

Mon hôtesse vint me dire à mon lever, que le Médecin m'attendoit à prendre du chocolat chez lui. Cela me fit d'autant plus de plaisir, que j'espérois recevoir de ce Docteur officieux, des avis sur la conduite que je devois tenir dans un Pays dont les loix & les maniéres m'étoient tout-à-fait étrangéres. Il est certain que de tous les Pays de l'Europe, c'est l'unique qui soit si fort isolé de tous les autres en ce genre. Que l'on sorte de France par exemple,

avant d'arriver à ſes frontiéres, on commence à trouver des manières & des uſages qui ſe mêlent avec ceux du Pays limitrophe ; & ils ne ſe perdent inſenſiblement, que quand on eſt preſqu'au centre du Pays étranger où l'on va. Mais il n'en eſt pas de même de l'Angleterre. Quoique cette Iſle ne ſoit ſéparée de la France que par un bras de mer de ſept lieues, les loix, les maniéres, la langue, & les uſages François ſe perdent abſolument dans le trajet. Il faut, pour ainſi dire, les oublier à Calais ; pour en prendre de nouveaux à Douvres.

Je me fis conduire chez le Médecin, qui demeuroit à cinq ou ſix maiſons de celle où il m'avoit logé. La femme m'y reçut avec la même cordialité que ſon mari, on m'y careſſa, on m'y donna des avis dont je profitai. Je m'y tirai d'affaires pendant quelques mois ; mais la fortune, jalouſe de voir que j'allois me procurer une ſituation tranquille, rompit toutes mes meſures ; & la punition que le Ciel prit de mes anciennes débauches, me rendit l'objet du monde le plus déplorable.

M'imaginant que le Baron de Poln ... seroit quelque jour en état de me rendre service, je le voyois presque tous les matins à son lever, c'étoit le seul moment de la journée où on le trouvoit chez lui : il donnoit tous les autres au dessein qu'il avoit de se faufiler avec les Seigneurs Anglois, qui sont d'un assez facile accès quand on est fait & mis d'une certaine façon. Il y réussi. Ayant appris qu'il se trouvoit tous les soirs aux Armes du Roi & à la Tête du Duc de Richemont, qui sont deux fameuses Auberges, un grand nombre de Ducs & de Milords, il s'y procura l'entrée. Son nom & sa maison étoient connus de tous les Seigneurs de la Cour, il ne lui fut pas difficile d'y être bien reçu. L'histoire qu'il leur fit de la disgrace de son Prince & de sa Cour, les toucha. Il en obtint des secours suffisans pour soutenir l'essor qu'il avoit pris à son arrivée à Londres.

Courtisan outré il me repaissoit d'espérances; mais ce n'étoit que de la fumée & de l'eau bénite de Cour. De mille bons offices qu'il pouvoit me rendre, je ne pus jamais

en obtenir un. Il ne lui étoit rien de ſi aiſé que de me procurer quelque place ſortable chez quelqu'un des Seigneurs qu'il fréquentoit. Je compris bientôt qu'il n'étoit bon que pour lui ſeul. J'ai connu cent perſonnes à qui il a des obligations eſſentielles, dont il n'a jamais eu la moindre reconnoiſſance, depuis qu'il eſt rétabli dans ſes biens & à la Cour de ſon Prince, dont il eſt aimé. Croiroit-il ſe deshonorer, en ſatisfaiſant tous ceux à qui il eſt redevable ? Ne pourroit-il pas au contraire ſe faire un vrai mérite de regarder du degré d'élevation où il eſt, les petits d'Angleterre, de Hollande, de Bruxelles, de Liege & d'ailleurs, qui ſont tombés dans l'indigence, & à la ruïne deſquels il a contribué ? Et ne devroit-il pas également contribuer à réparer leurs pertes, en réparant au moins par principe de juſtice, s'il ne le fait pas par généroſité, les pertes qu'il leur a cauſées ? On lit ſon nom dans les livres de quantité de miſérables Aubergiſtes, qui ſont réduits à la mendicité ; il eſt couché ſur les tablettes de beaucoup de Particuliers officieux qui lui ont fait plaiſir. Ne

ſe feroit-il pas honneur, s'il effaçoit ces monumens de ſa miſère paſſée, avec l'ancre dorée dont il a le cornet plein ? Mais c'eſt parler aux rochers, que de lui renouveller la mémoire du tems paſſé, qui pourroit l'humilier dans ſon élevation.

Toutes ſes belles promeſſes aboutirent à me propoſer de travailler à l'Hiſtoire du Comte de Koniſmarck, ſur les mémoires ſecrets qu'il offroit de me fournir. Il me les mit effectivement en main. Je les examinai, & je le remerciai de l'occupation qu'il vouloit me donner. Il eut beau me tenter par des eſpérances d'un profit conſidérable que produiroit cet Ouvrage, qu'il avoit deſſein de faire imprimer par ſouſcription, je ne me laiſſai pas ſéduire. Cette corde étoit trop délicate, pour que j'euſſe l'imprudence de la toucher. Voyant donc que je perdois mon tems en le fréquentant, je cherchai à l'employer mieux.

Cependant ma bourſe deſenfloit furieuſement. Il eſt vrai que j'y fis une vilaine brèche, en m'aviſant de prendre rejouiſſance dans un Boulingrin hors de la Ville de Londres,

dres, où il y avoit une grosse partie de Lansquenet. Il ne me resta pour tout bien que dix ducats. Je commençai alors, mais trop tard, à vivre d'économie. La gargotte fut ma ressource. C'est-là où je fis connoissance avec une troupe de malheureux, parmi lesquels étoit un certain nombre d'imposteurs.

J'y vis un jeune homme très-bien tourné, & dont l'éducation & les manières ne répondoient pas mal à la naissance & au nom qu'il se donnoit. Il se disoit de la Maison de Crequi ; & quoiqu'elle fût dès-lors tombée en quenouille, il avoit eu le talent d'en imposer aux Seigneurs de la Cour, & à la Duchesse de Kendale, qui lui avoit accordé sa protection. Il mit à profit tout le tems que dura cette erreur. Le Duc de Mont ... qui étoit charmé de sa compagnie, le mettoit de toutes ses parties de plaisir ; & soit à la ville ou à la campagne, il lui procuroit par-tout des agrémens qu'un honnête-homme n'eut osé espérer. Ce jeune homme qui étoit d'un fort joli minois, n'étoit pas moins bien venu chez les Dames. La Duchesse de

Kendale eut même la bonté de le préſenter au Roi, qui à ſa conſidération le regarda d'un œil favorable.

Les Appartemens du Palais de St. James lui étoient gracieuſement ouverts ; & je ne doute pas qu'il ne ſe fût maintenu dans cette gracieuſe ſituation, ſi le préjugé favorable où il avoit mis le Duc de Mont .... eût été de plus longue durée. On lui fit faire attention au peu de fondement qu'il y avoit à croire que ce jeune homme fût de la Maiſon de Crequi, dont la tige mâle s'étoit éteinte avec la vie du dernier, qui avoit été tué en Italie, au commencement de ce ſiècle. Il revint de ſon erreur, ou du moins il commença à ſoupçonner qu'il étoit la dupe de ſa générosité précipitée ; & pour ſortir ſans éclat du doute où il étoit, il prit un jour le prétendu Crequi en particulier, pour lui décharger ſon cœur. Qui que vous puiſſiez être, lui dit-il, avouez-moi franchement qui vous êtes. Si votre naiſſance eſt telle que vous me l'avez fait accroire, & que vous m'en donniez une ſimple preuve, la fortune vous eût-elle encore plus mal-

traité, je vous dédommagerai de la perte de ſes faveurs. Si vous êtes tout autre choſe, parlez-moi avec ſincérité ; & ſachant alors diſtinguer le mérite perſonnel, d'avec celui du ſang, je vous ferai du bien, & je vous rendrai ſervice.

La générosité du Duc ne le toucha point, il avoit pourtant beau jeu, & il pouvoit aiſément ſe conſerver la bienveillance d'un ſi grand Seigneur : mais un affreux aveuglement le retint dans ſon impudence. Il ſoutint toujours qu'il étoit tel qu'il s'étoit donné, & promit au Duc de lui en donner des preuves en moins de quinze jours.

Le Duc dans cette attente continua à le careſſer. L'impoſteur l'approchoit toujours avec la même aſſiduité ; mais auſſi-tôt que le tems de la promeſſe fut échu, il diſparut de l'Hôtel du Duc, & garda la chambre, où il ſe faiſoit porter à manger de la gargotte. On n'avoit beſoin d'autre preuve que cette conduite, pour juger qu'il n'étoit pas de la Maiſon dont il ſe reclamoit. Cependant on fut informé de la vérité. Un Officier qui ſervoit en France dans le Ré-

giment de Béarn, & qui avoit été aſſez longtems en garniſon à Valenciennes, le voyant un jour traverſer la rue où il logeoit, pour aller à ſon ordinaire paſſer la journée dans une maiſon vis-à-vis de ſon appartement, il le reconnut, & fut ſurpris de le voir ſi bien étoffé. Il en parla à Mr. de Broglio, alors Ambaſſadeur à Londres, en préſence de pluſieurs Seigneurs de la Cour. Ils furent tous piqués d'avoir été la dupe de cet impoſteur, & en firent leur rapport à la Ducheſſe de Kendale, qui en informa le Roi, George I, qui ſans beaucoup de réflexion ayant cru qu'il étoit tel qu'on le lui préſentoit, avoit également donné dans le panneau. Il en fut choqué; néanmoins par un excès de bonté, il lui envoya cinquante guinées, avec ordre de ſortir de la Grande-Bretagne en vingt-quatre heures. C'eſt ainſi que finit le perſonnage que joua le faux Crequi ſur le Théatre de la Cour d'Angleterre. Cette avanture a ſi fort rebuté les Seigneurs Anglois, qu'ils ſont devenus plus circonſpects dans leur générosité, ils n'accordent plus leur protection qu'à bonnes enſeignes.

Il y avoit en ce tems-là dans Londres une quantité prodigieuſe de gens de toute nation du caractère du faux Crequi qui fut reconnu par l'Officier François, nommé Petit-Bois, pour le fils du Commis des Vivres de la Citadelle de Valenciennes. Le Gouverneur de cette Forterеſſe l'avoit pris à cœur dès ſon enfance. Son minois & ſes manières lui plurent, & comme il avoit deux enfans de ſon âge, il le fit élever avec eux. Il avoit également profité de cette belle éducation, auſſi ſe préſentoit-il avec tous les agrémens qu'il faut avoir pour mériter le coup d'œil. Ce qui prouve que les belles manières donnent un grand relief à la qualité, & que l'éducation peut mener plus loin que le mérite de la naiſſance qui n'en eſt pas ſoutenue.

Je ne ſai par quel hazard je me faufilai avec un autre Avanturier, dont l'impoſture fit encore plus de bruit que celle dont je viens de parler. Il s'en faut bien que celui-ci eût les appas de l'autre, & j'ai ſouvent admiré comment on avoit pu s'y laiſſer ſurprendre. C'étoit un jeune homme auſſi épais

d'esprit que de corps, & brutal comme un vrai cheval de carosse. Quoique se disant le Chevalier de Coetlogon, & par conséquent d'une des plus illustres Maisons de Bretagne, il ne s'avisa pas d'en imposer à la Cour. Les Marchands François de Londres furent les seuls objets de ses soins. De tous ceux qu'il entreprit de duper, il n'y en eut aucun qui ne fût sa dupe. Il fut malheureux que mon argent tirât à sa fin, sans quoi il ne m'auroit pas moins trompé que les autres. Cependant, malgré l'indigence où je me voyois tomber, je fus assez sot pour lui prêter deux louis, c'est-à-dire la moitié de mon bien. Le voyant traîner dans les boues des habits de velours, & plusieurs autres brodés ou galonnés, & lui entendant me dire sans cesse qu'il attendoit incessamment des Lettres de change très-considérables, dont il me faisoit les Lettres d'avis, j'espérois qu'il seroit un jour ma ressource. Il avoit pris à Calais une femme fort jolie, qu'il a rendu très-malheureuse après lui avoir mangé quinze à dix-huit mille francs, qui lui avoient été comptés le jour de ses nôces.

C'étoit la fille d'un nommé Grandcire, fameux Aubergiſte de Calais. Elle étoit ſi tendrement aimée de ſes parens, que croyant faire ſa fortune, ils la rendirent miſérable.

Quant à cet Avanturier, ſoi-diſant Chevalier de Coetlogon, ce n'étoit qu'un Irlandois fils d'un Chaudronnier de Cork. Il avoit été élevé à Nantes en Bretagne, où il avoit étudié à fond la Généalogie de la Maiſon dont il prenoit le nom : & c'eſt par ce moyen que ſe reclamant toujours d'une noble & nombreuſe race, il ſurprit la bonne foi & la généroſité de bien du monde. Ne pouvant plus tenir dans Londres, il y laiſſa ſa femme & trois petits enfans qu'il en avoit, & il repaſſa la mer, pour donner carrière à ſon caractère avanturier, ſous quelque autre figure.

Quelque beſoin que j'euſſe de mon argent, il fallut me conſoler de ma perte. Je ne laiſſois pas néanmoins de faire des réflexions ſur le malheureux avenir auquel je touchois. J'en devins ſi triſte, que ma bonne femme d'hôteſſe s'en étant apperçue, fit tous ſes efforts pour me rappeller à l'état où elle

m'avoit vu à mon arrivée. Il eſt certain qu'elle y réuſſit. Soit que je m'imaginaſſe pouvoir compter ſur des ſecours de ſa part, ou que la voyant affectionnée pour moi, j'euſſe conçu l'eſpérance de devenir ſon gendre, ma triſteſſe diſparut en peu de jours. Je commençai dès-lors à me rendre plus aſſidu auprès de ſa fille. Elle ne recevoit pas mal mes ſoins. Mes eſpérances ſe fortifiérent; la bonne mere me la confioit de bonne grace, & je la menois tous les dimanches à la promenade hors de la Ville. Mes maniéres & les preuves d'amour que je lui donnois, ne lui déplaiſoient pas.

L'Eté & une bonne partie de l'Automne avoient ſervi à ſerrer les nœuds de notre amour. Nous nous voyions à la veille de nous en donner réciproquement des preuves ſolemnelles, lorſqu'un fatal contretems gâta toutes mes affaires. J'avois été autrefois traité à Paris d'un mal, dont les ſimptômes commencérent à reparoître. Voulant y mettre ordre de bonne heure aux dépens même de ma derniere chemiſe, car n'ayant plus d'argent je ne pouvois m'en prendre qu'à mes

mes hardes, j'eus le malheur de m'adresser à un Chirurgien à qui j'avois parlé trois ou quatre fois par hazard sans le connoître. Ma confession l'instruisit à fond de la cause des simptômes qui paroissoient, & de ceux dont je me plaignois, & qui ne paroissoient point. Il me promit de me guérir sans me gêner, & sans même qu'on s'apperçût au logis que j'étois dans les remèdes.

Satisfait de la manière dont il m'offroit ses bons offices, je l'en remerciai après avoir eu sa parole qu'il m'envoyeroit des remèdes au bout de deux jours, qu'il avoit pris pour les préparer. Mais au lieu de cela, il trahit mon secret. Assez proche parent de mon hôtesse, & sachant que j'aimois sa fille, & que j'en étois aimé d'une façon qui conduisoit au mariage, il leur révéla mon mal. Elles en furent si effrayées, que non-seulement je fus débouté de mes espérances, mais qu'il me fallut encore déloger de sa maison.

Dans la situation désespérante où j'étois, il n'en falloit pas tant pour me causer le plus vif chagrin que j'eusse éprouvé de ma vie.

Dans toutes les traverſes que j'avois eues, l'argent du moins ne m'avoit pas manqué; mais celle-ci m'arriva, n'ayant pas un ſol, & privé de la plus petite lueur d'eſpérance. J'eus d'abord recours au gracieux Docteur dont j'ai déjà parlé, & chez qui je trouvois toujours quelque conſolation à mes peines. Je lui avois déjà fait confidence de mes amours, il m'avoit même conſeillé de les pouſſer juſqu'au dernier période. Le contraſte que je venois lui annoncer le ſurprit, & le toucha ſenſiblement. Il m'en témoigna ſon chagrin; mais ce n'étoit ni du bout des lévres, ni par compliment. La pitié qu'il avoit des malheureux étoit efficace: & j'en connois pluſieurs, l'un à préſent Paſteur d'une Egliſe Réformée, l'autre Marchand aſſez bien dans ſes affaires, celui-ci dans un emploi conſidérable, celui-là bien établi, qui ont tous trouvé ſa table à leur ſervice pendant des années entières, & qu'il a produits tant qu'il a pu, pour leur procurer des reſſources. Il n'étoit pourtant pas des plus à ſon aiſe. Je ne ſai s'il eſt mieux préſentement; mais j'oſe avancer, que s'il étoit dans le be-

ſoin, ceux mêmes qui ont éprouvé ſon bon cœur dans leur indigence, lui refuſeroient des ſecours qu'ils pourroient lui donner ſans s'incommoder.

C'eſt donc à ce cœur généreux que j'ai l'obligation de n'avoir pas couché ſur le pavé. Il me logea chez une pauvre; mais honnête femme, qui avoit été nourrice de ſon fils aîné, qui n'avoit alors qu'environ trois ans. Elle me donna une eſpèce de greniers, encore me trouvois-je très-heureux. Le chagrin qui me ſaiſit, ne contribua pas peu aux prompts & grands progrès que fit mon mal. Il me réduiſit à ne pouvoir me ſervir de mes bras, mes jambes avoient de la peine à me ſoutenir; il falloit en un mot que ma miſérable hôteſſe me couchât & me levât comme un enfant. Malgré ma foibleſſe, je ne laiſſois pas d'aller preſque tous les jours chez le Docteur. La faim me donnoit aſſez de force pour m'y traîner, enveloppé d'une mauvaiſe redingotte, traînant de vieux ſouliers en pantoufle, & mes bas ſur les talons. Mes cheveux étoient épars, leurs pointes menaçoient le Ciel. Quoique j'y al-

lasse en si mauvais équipage, je ne laissois pas d'y être bien reçu. Outre la nourriture que j'y prenois chaque fois, je puis dire que j'y trouvois des consolations dont j'étois privé partout ailleurs.

L'extrême indigence où j'étois, toucha un Chirurgien à qui mon Docteur parla de moi. Ils convinrent ensemble de me traiter sans qu'il m'en coûtat rien, & pourvûrent en même-tems aux alimens dont je devois user pendant la cure. Je fus trois mois entre les mains du Chirurgien, qui n'ayant pu prendre la voie que lui indiquoit le Docteur ne réussit pas, & me rendit un vrai squelette. Ce fidéle ami ne pouvant faire tous les frais de ma cure, trouva moyen d'avoir deux guinées du Sr. Prev. . . d'Ex., qui étoit alors Gouverneur du Fils du Chevalier Ey... chez qui il avoit tous les agrémens possibles. Ce fut à cette occasion que je fis connoissance avec lui, & je ne saurois décider si elle ne m'a pas été plus désavantageuse qu'utile.

Quoiqu'il en soit, je fus guéri en moins d'un mois, sans avoir éprouvé aucun des

désagrémens qui accompagnent ordinairement cette cure. Ma reconnoiſſance fut ſincère. Mon bienfaiteur qui n'en doutoit point reçut mon grand-merci, comme la plus généreuſe récompenſe que j'euſſe pu lui donner. Cependant ma miſère n'avoit pas pris fin avec mon mal; mais du moins pouvois-je me donner des mouvemens pour chercher les moyens de la ſoulager. Je fis connoiſſance avec un Garçon Perruquier plein de cœur, & qui me fit connoître pluſieurs de ſes camarades. Ils bourſilloient de tems en tems pour me mettre en état de vivotter. J'en avois aſſez pour ne pas mourir de faim.

Voyant bien que ces pauvres diables ne pouvoient pas tout faire, je m'évertuai à leur trouver des aides. Je fis connoiſſance avec des Laquais, & je ne rougis pas de l'avouer, qui ſupléant au défaut des autres, me mirent un peu plus au large. Je fus leur penſionnaire pendant environ ſix mois; mais je ne laiſſois pas d'aller ſouvent prendre la ſoupe du Docteur, qui quoiqu'un peu maigre, étoit néanmoins une des meilleures de

Londres, où l'on n'en fait presque point. J'y étois également bien reçu, & l'on m'y regardoit toujours du même œil.

Je remerciai donc mes bienfaiteurs, dès que je n'eus plus besoin de leur secours. Je ne trouvois point qu'il y eût de bassesse à les recevoir dans l'état où j'étois; mais je me serois accusé de lâcheté, si j'avois pris leur argent dans le cas où je me trouvois. Etant un jour chez le Docteur, un homme d'un certain âge, nommé Guenau, vint pour le consulter. Il étoit tombé dans l'hipocondriasme. Le Docteur, après lui avoir prescrits certains remédes aisés dont il devoit faire un assez long usage, lui dit que le meilleur dont il pouvoit user, c'étoit d'avoir à sa table un ou deux jeunes gens d'esprit & de belle humeur, propre à le divertir, pour dissiper les noires vapeurs qui lui dérangeoient la cervelle. En voici un, lui dit-il, en me désignant, qui à coup sûr ne vous laissera pas saisir par la mélancolie. Je vous en trouverai un autre qui est son vrai second tome. Je vous conseille de les prier une fois pour toutes d'accepter votre table. Il ajouta

que nous étions deux Gentilshommes François, gens d'honneur, & à qui il pouvoit donner toute sa confiance. Celui qu'il proposoit avec moi, se nommoit Rig... Il étoit fils d'un Lieutenant Colonel, qui avoit été tué au service du Roi d'Angleterre dans la guerre qui commença avec ce siécle.

Le Sr. Guenau étoit un Homme de Lettres réfugié à Londres pour la religion. Il avoit élevé le fils unique du Duc de Buckingham, qui par son testament lui avoit donné deux cens guinées de pension annuelle pendant sa vie. Ce revenu considérable joint à celui qu'il retiroit d'un assez gros fond qu'il avoit ménagé & placé dans les Fonds publics, le mettoit certainement en état de vivre gracieusement, & de soutenir le dessein qu'il forma sur les avis du Docteur, & qu'il exécuta aussi-tôt.

La table m'étant donc ainsi assurée, il ne s'agissoit plus que d'un habit & de quelques autres nipes. Je ne tardai pas à en être muni. Le Docteur sut si à propos persuader mon nourrissier, qu'il l'engagea à me vêtir aussi-bien qu'à me nourrir. Cette situation

que je n'aurois jamais osé espérer, me rappella la belle humeur que l'indigence avoit exilée. Je vivois content, le Sr. Guenau sembloit se porter mieux, il goûtoit même le plaisir, en un mot tout alloit le mieux du monde. Nous avions assez d'éloquence mon camarade & moi, pour persuader notre mélancolique à prendre le plaisir de la campagne. Nous diversifiyons tous les jours nos promenades, & elles aboutissoient à quelque cabaret où il y avoit de bon vin. Les contes bleux que nous inventions à propos le divertissoient. J'avois lieu d'espérer que cette agréable vie dureroit au moins quelques années. Mais je comptois très-mal; le Destin ne m'aimoit pas assez pour ménager ses jours qui m'étoient si précieux.

Il n'avoit jamais été si gai que la veille de sa mort tragique. Nous l'avions mené à Foxhal, charmante Guinguette où se rendent tous les jours les Beautés ambulantes de Londres, qui y attirent une infinité de Cavaliers de toute condition. C'est un endroit où les allées, les cabinets, les boulingrins sont ménagés avec beaucoup d'art. On y

trouve tout ce qui peut flatter le goût, les autres ſens, & les paſſions : bonne chère, bon vin, belle ſimphonie, danſes & ſpectacles, agréable compagnie, rien n'y manque ; & on y reſpire ſur-tout un air de liberté qui ſe trouve rarement ailleurs. On diroit que Flore, Bachus, Venus, & toutes les aimables Divinités y font leur continuel ſéjour.

C'eſt-là où nous paſsâmes le dernier jour de notre malade, & d'où nous ne ſortîmes qu'à dix heures du ſoir. Il y avoit bu, mangé & ri à plaiſir, tel que le Cygne, qui ne chante, dit-on, jamais qu'un moment avant de mourir. Nous le ramenâmes ſain, ſauf & joyeux dans ſa maiſon, & nous le quitâmes après lui avoir ſouhaité le bon ſoir. Nous nous félicitions Rig... & moi d'être de dignes ſubſtituts d'Hipocrate, & nous eſpérions qu'après que ſon client, que nous avions en main, ſeroit guéri, notre réputation ſeroit aſſez bien établie, pour en avoir quelque autre, d'un ſi grand nombre qu'il y en a dans cette Ville hipocondriſiante. Nous préparâmes même au clair de la Lune le rôle que

nous devions faire le lendemain. Nous ne pouvions mieux faire que de chercher ſous les auſpices de cette planète, de quoi divertir notre lunatique, qui fut ainſi juridiquement qualifié auſſi-tôt après ſa mort.

Quoique je me fuſſe couché tard, je ne laiſſai pas de me rendre le lendemain chez lui à l'ouverture de la porte de ſa maiſon. La ſervante l'ouvroit pour aller à la proviſion, lorſque j'y arrivai. J'entrai, & après m'être arrêté en paſſant devant ſa chambre ſans avoir entendu aucun mouvement, j'entrai dans un autre appartement, où je pris le premier Livre qui ſe trouva ſous ma main. C'étoit juſtement les *Mémoires de Mr Oufle*, le plus grand viſionnaire qui fut jamais. Je n'en eus pas lu deux pages, que j'entendis un coup d'arme à feu, ſans pouvoir diſtinguer d'où il partoit.

La ſervante de retour du marché me trouvant ſeul, fut un peu ſurpriſe que ſon Maître, contre ſon ordinaire, n'eût pas encore ouvert la porte de ſa chambre. Je la calmai en lui diſant que s'étant couché tard, & ayant fait beauboup d'exercice la veille, il avoit ſans

doute besoin d'un plus long repos. Cette raison a tranquilisé, & elle entra dans sa cuisine pour penser au dîné. Cependant Rig.. arriva, & nous nous amusâmes avec Mr. Oufle, dont les idées chimériques nous divertirent, jusqu'à ce que la servante, impatiente de voir son Maître, qui ne lui étoit pas indifférent, alla rudement frapper à sa porte. Je ne sai par quel pressentiment, car l'amour en fait toujours naître d'espérance ou de crainte, elle nous joignit fort allarmée. Il faut, nous dit-elle, qu'il soit arrivé quelque chose de sinistre à mon Maître. Il y a plus de trois heures qu'il devroit être levé. Cette réflexion me paroissant assez plausible, je fus frapper à sa porte & l'appeller plusieurs fois ; & n'appercevant pas de mouvemens, nous conclûmes à faire venir un Serrurier pour ouvrir la porte.

La servante qui avoit la même idée, courut au plus vîte en chercher un. Il vint, & mettant brusquement la main à l'œuvre, il enfonça la porte. Ciel ! quel spectacle s'offrit à nos yeux ! Nous vîmes le bon Mr. Guenau pour ainsi dire sans tête, son crâne

étoit éparpillé par morceaux, ſa cervelle étoit attachée au mur & au plafond, c'étoit l'objet le plus effrayant que j'euſſe vu de ma vie. Il étoit aſſis ſur ſes feſſes immédiatement ſur le planché, & le dos appuyé à une chaiſe placée le long de la muraille. Il ne vouloit pas aſſurément manquer ſon coup; car de peur que le premier piſtolet ne ſuffit pas, il s'étoit muni d'un ſecond, qu'il tenoit de la gauche, bien bandé & chargé à trois bales. Celui dont il s'étoit ſervi étoit encore dans ſa main droite, le bout appuyé à la gorge, & dans la même ſituation qu'il l'avoit déchargé. Ce que je trouvai de comique, malgré l'horreur de cette tragédie, c'eſt la précaution qu'il avoit eue de prendre un vieux habit qu'il ne portoit plus depuis trois ans, de peur de tacher un meilleur du ſang qu'il alloit répandre, & de mettre bas ſon bonnet, pour ne pas le percer & le déchirer en ſe brulant la cervelle. Je n'ai jamais pu comprendre qu'un homme qui eſt aſſez fou pour attenter à ſa vie, ait de pareilles idées.

Je fus plus frappé de ce coup, que de tous

ceux que la Fortune m'avoit déja porté. Il ſemble qu'on ſoit plus ſenſible à l'adverſité qui ſe renouvelle après une lueur de fortune, que la première fois qu'on l'a éprouvée. Je m'en allai raconter cette cataſtrophe à la bonne femme, dont heureuſement pour moi j'avois toujours occupé le grenier, comme ſi j'euſſe preſſenti que l'état où j'étois, que je puis appeller heureux, ne ſeroit pas de longue durée. Elle fut touchée de ma juſte affliction, mais elle n'étoit pas en état de me ſoulager. Je montai dans mon grenier, où je me livrai à des réflexions auſſi inutiles qu'accablantes. Ne ſuis-je pas le plus imprudent des hommes, penſai-je, de n'avoir pas mis à profit un tems auſſi précieux que celui que je viens de perdre ? Ne devois-je pas prévoir que Guenau ne vivroit pas longtems, & travailler à ma tranquilité future ? Je ne pouvois me pardonner ma négligence. J'aurois pu me produire & faire des connoiſſances utiles, au lieu de me repoſer ſur un préſent auſſi douteux que celui dont je jouiſſois. Je m'amuſois à la bagatelle, dès que je ne faiſois pas compagnie à mon malade,

c'eſt-à-dire, que je perdois ordinairement la moitié de la journée.

Mais; vaines réflexions, qui ne faiſoient que me rendre plus ſenſible à mes malheurs! Que faire dans une ſituation ſi épouvante? Tous les conſeils du monde ne me ſervant de rien, je pris le parti de tout attendre du hazard. Triſte reſſource à la vérité, mais je ne voyois pas d'autre fondement à mes eſpérances. Il fallut d'abord penſer à avoir quelque argent pour recommencer à gargotter. On ſent bien que je n'en pouvois avoir qu'en vendant de mes nipes, c'eſt ce que je fis. Ma bonne femme ſe prêta à mes deſirs, & m'apporta quelque argent. Dieu ſait ſi je le ménageois. On ne peut pas mieux ſans mourir de faim, car je me contentois de dîner, à moins que je ne ſoupaſſe avec mon Docteur, chez qui je m'accrochois toujours.

En vain je cherchai les Garçons Perruquiers & les Laquais, mes anciens bienfaiteurs. Les uns étoient diſparus, les autres avoient changé de maître, je ne ſavois où les prendre. Ce contraſte me fut encore un

ſujet de chagrin. Je me promenois au Parc rêvant ſur cet article, & les yeux à la quête pour tâcher de découvrir quelqu'un de ceux que je cherchois, lorſque j'apperçus un homme de mon âge aſſis ſeul ſur un banc. Comme je ne négligeois aucune occaſion de chercher quelque reſſource, je l'accoſtai, eſpérant que le moins que j'y penſerois, je pourrois en trouver, & peut-être même chez des gens de peu d'apparence. Il étoit François, la conformité de nation ſembloit m'autoriſer à l'entretenir.

Il en eſt des Malheureux comme des Plaideurs. Ils ont toujours leur objet préſent, & c'eſt de quoi ils s'entretiennent avec le plus de plaiſir. Je ne fus pas long-tems ſans conjecturer que cet homme n'étoit pas le favori de la fortune, & il ne tarda pas à me le confirmer. Après avoir écouté ſes plaintes, je crus qu'il ne refuſeroit pas d'être le dépoſitaire des miennes. Je lui racontai par quelles voyes le Deſtin m'avoit conduit au triſte état où je me trouvois. En verité, me dit-il, mon cher Monſieur, je ne ſuis pas mieux que vous; & continuant, il m'apprit

qu'il étoit un Gentilhomme du pays d'Artois, qu'une fatale néceſſité avoit exilé de ſa patrie; juſques-là c'étoit mon original. Il ajouta qu'il avoit une femme, deux petits innocens, & une belle-ſœur à nourrir. Je m'eſtimai dès-lors moins malheureux, n'ayant pas avec lui ce caractère de reſſemblance. Il me dit enſuite, que ſes beſoins preſſans l'avoient rendu induſtrieux. J'ai appris, reprit-il, à revêtir d'ozier les bouteilles dont ſe ſervent les Marchands de vin, pour débiter leur vin de France: ma femme & ma belle-ſœur me ſecondent, & nous vivons des fruits de nos travaux. Ne ſachant pas ce métier, je ne pouvois comprendre qu'il pût procurer la ſubſiſtance à l'ouvrier. Il me déſabuſa, & m'offrit de me mettre en peu de jours en état d'en être agréablement convaincu; car enfin, ajouta-t-il, eſt-il d'état plus agréable à un malheureux, que de vivre dans l'indépendance & ſans avoir obligation à perſonne? De quelque qualité qu'on ſoit, on ne déroge jamais en vivant du travail de ſes propres mains; mais quand on n'a pas ce talent, n'eſt-on pas à plaindre

plaindre d'être obligé de tirer des coups de pistolet de poche à tous ceux qu'on croit en état de donner quelque secours ? & à combien de rebuts & de bassesses n'est-on pas exposé ?

Ce raisonnement m'encouragea à saisir l'occasion de me retirer moi-même de l'abîme de misère où j'étois. L'ayant pris au mot, je le priai de me dire son nom & sa demeure, & de me recevoir pour son aprenti. Il me satisfit ; & j'appris qu'il étoit de la noble Maison de Vignacourt, & d'une branche plus ancienne que celle qui est en Champagne. Voyant un Gentilhomme en quelque façon au-dessus de moi, réduit à un état plus triste que le mien à la santé près, car la sienne étoit robuste, & la mienne foible & chancelante, je goûtai la consolation des malheureux.

Nous nous quitâmes à la sortie du Parc, mais je le suivis de près. J'arrivai en vue de sa maison un moment après qu'il y fut rendu. Je m'amusai exprès dans la boutique d'un Cordonner François, afin qu'il eût le tems d'informer son épouse de la rencontre qu'il

avoit faite, & de lui raconter mon état malheureux. Senſible à ſes infortunes, elle ne pouvoit qu'être touchée de la mienne, & porter ſon mari à me mettre en état de la ſupporter avec moins de rigueur. Ce deſſein me réuſſit. J'entrai chez lui m'annonçant moi-même. Je les trouvai le mari, la femme & ſa ſœur qui s'entretenoient de moi. J'en fus reçu le mieux du monde. Je les regardai travailler ſans que ma préſence les fît rougir. La Dame m'adreſſant la parole, dit qu'elle vouloit avoir la gloire de me montrer le métier, afin que je l'appriſſe plus vite. Son principe n'étoit pas mauvais : car il eſt sûr qu'un homme profite bien plus des leçons d'une femme : de la douceur & de la complaiſance de la maîtreſſe, naiſſent infailliblement l'ardeur & la docilité du diſciple : & je ne doute pas que cela ne ſoit réciproque entre les deux ſexes.

J'en fis l'épreuve ; car en moins de quatre jours je ſus parfaitement mon métier ; il ne s'agiſſoit plus que d'avoir de l'ouvrage. Je me donnai des mouvemens à ce deſſein. Trois fameux Marchands de vin François

qui étoient de ma connoiſſance, m'occupérent avec plaiſir. Je me renfermai dans mon grenier, où je couvrois par jour au moins dix-huit bouteilles. C'étoit aſſez raiſonnable pour un pauvre diable comme moi, qui ſortois de la miſère. On m'en payoit quinze ſols par douzaine ; de ſorte que je me fis un revenu quotidien de vingt-deux ſols & demi, d'où ôtant quatre ſols & demi qu'il m'en coutoit pour l'ozier, il me reſtoit dix-huit ſols : ſomme conſidérable pour moi en ce tems-là, & qui me rendoit haut & puiſſant Seigneur.

Ne trouvant pas d'autre occaſion de témoigner ma reconnoiſſance à mes bienfaiteurs, je voulus leur en donner des preuves, par le zèle que j'eus de leur procurer de l'ouvrage quand il leur en manqua. Je m'engageai pour cela à fournir mes Marchands, à condition que je ferois tout leur ouvrage. Ils le trouvoient ſi bon & ſi propre, qu'ils acceptèrent ma propoſition, & ſe déſirent de deux ou trois ouvriers qu'ils avoient. Mon bon cœur ne ſe borna pas-là. Ayant un jour rencontré Rig . . . qui depuis la mort

de Guenau n'avoit trouvé aucune reſſource, je lui offris de lui apprendre mon métier. Il goûta mes offres, & ſe rendit en trois ou quatre jours auſſi habile que moi.

Il travailla avec moi pendant deux mois. Nous chantions & faiſions des contes agréables en travaillant, & nous donnions un libre eſſor à nos idées. Tout le Genre Humain, ſans en excepter les Puiſſans du Monde, étoit le ſujet de nos traits ſatyriques. Le Docteur qui venoit nous voir très-ſouvent, trouvoit notre ſort fort heureux; & il l'étoit véritablement, puiſque nous ſavions borner nos deſirs, & que nous étions parfaitement contens du bien dont nous jouiſſions. Ce bon ami, qui ne put s'empêcher de parler à pluſieurs perſonnes des ſcènes comiques qui ſe paſſoient dans notre laboratoire, nous attira quantité de gens d'eſprit, qui en voulurent être ſpectateurs. On ſortoit de chez moi plus ſatisfait, que du Théatre le mieux aſſorti. Je ſentis bien la différente ſituation de mon cœur dans cet aimable état, d'avec celui de ma miſère. Un honnête-homme me donna lieu d'en faire l'épreuve.

La curiosité l'ayant conduit chez moi, comme bien d'autres, il me pria en sortant d'accepter deux guinées, dont il vouloit me faire présent. Je le remerciai en des termes qui le surprirent, & qui le persuadèrent qu'il y avoit encore des hommes au monde, qui sachant se borner au nécessaire, méprisoient le superflu. Gardez votre argent, lui dis-je Monsieur; & apprenez que je regarde les richesses comme des excrémens de la terre, qu'il est glorieux de traiter avec mépris. Content de ce que la nature exige, le superflu m'est tout-à-fait inutile & même pernicieux. Il pourroit troubler mon sommeil, & peut-être le repos de ma vie. Il se retira sans me dire mot : je ne sai s'il fut choqué de ma reponse, ni s'il me regarda comme un fou, ou comme un homme sage.

Rig. . . qui m'avoit laissé entrevoir malgré lui le dessein qu'il méditoit, suivit de près sa jeune épouse. Elle étoit fille de Mr. de Ponth. . Gentilhomme Xaintongeois réfugié en Angleterre pour cause de Religion. De trois filles qu'il avoit, il avoit donné son aînée au Sr. Cavalier Chef des Cevenots

nommés vulgairement Camiſards, qui ſe révoltèrent contre Louis XIV. au commencement de la guerre en faveur de Philippe V. Roi d'Eſpagne. Son épouſe étoit trop belle pour lui, auſſi s'échappa-t-elle de ſes bras pour ſe livrer entre ceux d'un Officier qui l'emmena à Port-Mahon, où ſon Régiment étoit en garniſon. La ſeconde fut accordée à une eſpèce de Bijoutier François réfugié; & la troiſième, qui n'étoit ni moins belle, ni moins aimable que ſon aînée, força Reg... à l'épouſer le piſtolet à la gorge; & peu s'en fallut qu'elle ne le tuât d'un coup qu'elle lui en lâcha, comme il ſortoit d'une Egliſe.

Son mari attribua la violence de ſa femme à la force de ſon amour. Il eut toujours pour elle de très-bonnes manières, mail il n'étoit pas en état de l'entretenir. Elle s'ennuya de languir; & ayant appris qu'un de ſes oncles venoit d'être nommé Evêque de Xainte, elle lui écrivit pour le prier de la diriger dans le deſſein qu'elle avoit de changer de Religion, & de rentrer dans celle de ſes ancêtres. Le nouvel Evêque trouvant

matière à ſon zèle, ne manqua pas de lui donner l'eſſor. Il croyoit ſe faire un mérite auprès du Roi & des Jéſuites ſes patrons, en ſaiſiſſant l'occaſion de rappeller ſa famille au giron de l'Egliſe Romaine. Madame Rig.. ayant reçu réponſe à ſa lettre, partit furtivement de Londres, pour ſe rendre à Paris à l'adreſſe qui lui étoit marquée. Son mari fut allarmé de ſa fuite, il ne ſavoit abſolument quel en pouvoit être le motif; mais la lettre qu'il en reçut de Calais, rétablit le calme dans ſon cœur.

Elle ſe ſervit d'expreſſions ſi ſéduiſantes pour le déterminer à imiter ſon exemple, qu'il ſeroit parti ſur le champ pour la joindre, s'il l'eut crue en état de lui donner du pain. Le tems ſeconda ſes vœux. Elle lui marqua quatre mois après ſon départ, qu'elle avoit obtenu du Roi une penſion de mille écus, qu'elle lui offrit de partager avec lui aux conditions qu'il ne pouvoit ignorer. Rig. . à qui toutes les Religions étoient indifférentes, excepté celle qui lui auroit donné du pain, ſe réſolut de l'aller joindre. Il me communiqua ſon deſſein la veille de

son départ; & après avoir vendu à son beau-frere une pension qu'il avoit de George I. Roi d'Angleterre, qui la lui avoit donnée en montant pour ainsi dire sur le Trône de la Grande-Bretagne, il me dit adieu & partit, me laissant livré à la mélancolie de ma solitude.

N'importe, je ne me rebutai pas. Je continuai mon petit commerce, & je vivois. Je ne pensai pas même à sortir de mon état, lorsque mon Docteur vint m'en proposer un autre. Il me dit que le Sr. Prév. d'Ex. se trouvoit obligé de quiter la maison du Chevalier Ey... Une petite affaire de cœur l'en éloignoit nécessairement. Il ajouta que ce Savant ne pouvoit se résoudre à vivre dans Londres, après y avoir perdu un poste si gracieux. Il m'a demandé, reprit-il, si je ne connoissois point quelque jeune Cavalier d'esprit, qui voulût le suivre en Hollande. J'ai jetté les yeux sur vous, & je vous ai proposé. Votre caractère lui a plu, il m'a prié de vous déterminer à suivre sa fortune.

Quelque tranquille que je fusse dans ma solitude,

ſolitude, mes eſpérances ſe réveillèrent. J'acceptai ſans balancer la propoſition du Docteur, & les offres de Prév... Il commença par m'ouvrir ſa bourſe, pour me mettre en état de payer quelques petites dettes que j'avois depuis long-tems. Je n'oubliai pas de mettre ſur la liſte que je lui en donnai, la récompenſe dont je voulois gratifier ma bonne femme d'hôteſſe. Je m'acquitai avec tout le monde, & je partis avec lui.

Mon humeur naturellement enjouée, ſe réveilla dès-que nous eûmes levé l'ancre; & une avanture des plus plaiſantes dont je fus témoin à Gravezend, me divertit beaucoup. Le vent nous étant devenu contraire, nous fûmes arrêtés au port de cette petite Ville. Prévoyant bien que nous aurions le tems de nous ennuyer en mer, nous nous fîmes porter à terre. Nous ne fûmes pas entrés dans l'Auberge où nous allâmes loger, qu'ayant mis ſans deſſein la tête à la fenêtre, je vis d'aſſez loin un homme qui galoppoit avec toutes les allures d'un cheval. Il étoit nud, & avoit une ſelle

fur le dos & un bridon à la bouche.

Il s'arrêta tout court devant notre Auberge un peu à côté de la porte, & s'attacha lui-même par les rênes de son bridon à un anneau de fer fiché dans le mur. Il y demeura bien une grosse demi-heure avec autant de tranquillité, qu'un cheval qui attend que son maître sorte du cabaret pour le monter & continuer sa route. Au bout de ce tems-là il se détacha lui-même, & parla en ces termes à l'hôte, à l'hôtesse, & à beaucoup de gens qui s'étoient assemblés devant l'Auberge.

Je suis, dit-il, de l'illustre race chevaline de Pégase. Bucéphale étoit un de mes ancêtres. Cupidon m'a pris pour son Coureur, & j'ai l'honneur de porter tous les billets doux dictés par ce puissant & aimable Dieu. Je porte même souvent Mercure, la Renommée, & même Iris, quand Junon la dépêche par un coup extraordinaire de belle humeur. Fatigué de la course que j'ai faite aujourd'hui, je me suis arrêté ici pour repaître. Je ne doute pas que le Cavalier qui me monte, n'ait grassement payé; je m'en vai

le rapporter inceſſamment où je l'ai pris, pour courir de nouveau, afin de rendre à un Amant qui eſt ſur le point de ſe déſeſpérer, une lettre conſolante de ſa Maîtreſſe, qui doit retenir ſon bras courroucé de ſon ſort, qu'il croit le plus malheureux du monde. Il s'eſt imaginé que celle qu'il aime, eſt entre les bras d'un rival, tandis qu'elle eſt renfermée par ſes rigoureux parens, qui n'approuvent pas ſon amour. A moi Pégaſe, s'écria-t-il! donne-moi ton agilité, afin que je me montre digne de ton ſang.

Il dit, & après avoir fait quelques ruades & petarades, il recommença ſa courſe en henniſſant, & criant enſuite ohé, ohé! ni plus ni moins qu'un Courier qui va pour des affaires de conſéquence. Cette avanture nous réjouit extrêmement, je crois qu'elle contribua à l'appétit que j'eus à ſoupé, je n'ai tant mangé de ma vie.

Notre hôte, qui étoit un homme gracieux, n'attendit pas que nous nous informaſſions qui étoit cet homme, & comment il étoit tombé dans cet excès de folie. Il nous prévint; & nous ayant demandé en en-

trant dans la chambre, si nous avions jamais vu un spectacle pareil, il nous fit l'histoire de cet homme qui nous en avoit donné le plaisir.

C'est, nous dit-il, un Gentilhomme de Rochester, à qui la cervelle a tourné à l'occasion d'une lettre de sa Maîtresse qui fut interceptée. Il en eut un chagrin qui lui causa une affreuse maladie, dont la folie a été le terme. Il s'est fourré dans la tête qu'il est cheval de poste. Vous avez entendu la généalogie qu'il s'est faite lui-même. Il la répète par-tout où il s'arrête. Nous le voyons ici régulièrement une fois le mois. Il parcourt ainsi tous les ans, les Villes, les Bourgs & les Villages à quinzes lieues autour de sa Ville natale.

Après avoir remercié l'hôte de sa complaisance, nous fîmes sur cette avanture mille réflexions badines, qui nous égayèrent. Nous les continuâmes pendant le soupé, qui nous fut servi bientôt après, où nous avions de fort aimables Dames Angloises & Allemandes qui étoient sur notre chaloupe. Elles avouèrent que l'exactitude & la fidélité de

ce cheval imaginaire ſeroit bien plus de leur goût, ſi l'on pouvoit compter ſur ſa diſcrétion ; mais que tandis qu'il auroit l'uſage de la langue humaine, il y avoit beaucoup de riſque à s'y fier. Mais auſſi, dit une d'entre elles qui l'avoit attentivement conſidéré, je lui trouve un avantage favorable à une Maîtreſſe qui s'en ſerviroit comme d'un poſtillon. C'eſt qu'il eſt aſſez bien tourné pour pouvoir remplacer l'Amant auquel elle l'envoyeroit, s'il venoit à lui être infidéle. Oui, dit une autre ; mais n'auroit-il pas auſſi l'aviſement & la malice de débuſquer des cœurs des Belles, les Amans qu'elles aimeroient, qui ſeroient en effet plus aimables que lui ? Qu'importe, reprit la premiére, ſi l'on ne perdoit rien au change. On continua ſur ce ton-là pendant la table, qu'on ne quitta qu'aux approches du jour. Nous penſions à prendre du repos, lorſque le Capitaine s'en vint faire grand bruit à l'Auberge pour nous éveiller, nous croyant bien endormis. Le vent étoit devenu bon, il avoit raiſon d'en profiter. Nous nous rembarquâmes avec plaiſir, eſpérant n'être pas

long-tems en mer. Notre trajet fut si promt, que le même jour à l'entrée de la nuit nous arrivâmes à Helvoetsluys, petit lieu situé presque à l'embouchure de la Meuse. Nous en partîmes le lendemain par terre, pour ne pas languir sur cette riviére, & nous arrivâmes à Rotterdam à l'heure du dîné.

Prév... qui étoit dans l'impatience d'être rendu à Amsterdam, où il avoit dessein d'exercer sa plume, me proposa de continuer notre route. Cette résolution fut de mon goût, & nous prîmes la barque pour la Haye, où nous ne nous arrétâmes qu'autant de tems qu'il en fallut pour recevoir nos coffres, que notre hôte de Rotterdam s'étoit chargé de retirer du Vaisseau & de nous envoyer. La Haye étoit fort de notre goût, & nous en aurions aimé le séjour, si nous y eussions trouvé l'occasion de nous indemniser par quelque Ouvrage, de la grosse dépense qu'on est obligé d'y faire. Ayant donc reçu nos coffres le deuxiéme jour de notre arrivée, nous en partîmes pour Amsterdam, où nous mîmes aussitôt la main à l'œuvre.

Nous nous renfermâmes à l'Auberge dans le dessein de ne paroître qu'après avoir fini les *Mémoires de Cleveland* ou le *Philosophe Anglois*, que nous commençâmes en arrivant. Je dis nous, quoique je n'aye eu d'autre part à cet Ouvrage, que d'avoir donné l'idée de quelques avantures, & pris la peine de le mettre au net. Trois semaines de travail assidu nous conduisirent à la fin du quatriéme volume. Nous avions projetté de le pousser jusqu'au septiéme, & nous l'aurions fait tout de suite, si un Libraire d'Utrecht qui acheta le Manuscrit, n'eût eu l'empressement de l'imprimer tel qu'il étoit, dans l'espérance que Prév .... lui donna de lui fournir incessamment le reste. Mais dès-que nous eûmes touché notre argent, son ardeur pour le travail se rallentit. Il promit cependant de le continuer, & s'engagea même avec deux Libraires de la Haye à traduire l'*Histoire de Mr. de Thou*, & à l'enrichir de remarques intéressantes : & comme les Libraires s'étoient apperçus qu'il avoit du panchant à la dissipation, ils l'engagèrent à aller demeurer à la Haye,

afin de le faire travailler sous leurs yeux.

Cette précaution, si sage en apparence, fut la cause de la perte de Prév... Il ne fut pas long-tems à la Haye sans y faire une Maîtresse, qui le consumoit si fort en dépense & l'occupoit tellement, qu'il n'étoit pas possible que son travail le fît subsister. Je ne fus pas le seul qui éprouvai les effets de ce désordre. Le Médecin, dont j'ai déjà parlé, & qui avoit fait ma consolation à Londres, eut bien de la peine à se faire payer de quelque Ouvrage que Prév... lui avoit fait faire. Il avoit quitté l'Angleterre pour passer en Hollande. Prév... l'avoit employé, mais ses affaires ne lui permettant pas de continuer, il rendit son Ouvrage à Prév.... & lui en demanda le payement. Celui-ci qui étoit un pannier percé, n'en ayant pas, voulu le remettre à un autre tems; mais le Médecin lui ayant parlé des grosses dents, ne lui donna que douze heures de tems pour le satisfaire. Le débiteur qui savoit que son créancier n'étoit pas tendre, trouva de l'argent, & le paya avant l'échéance du terme qu'il lui avoit été fixé.

Pour moi, je ne fus pas long-tems sans m'appercevoir que je m'étois engagé dans une mauvaise société. Je pris mon parti, j'y fus même déterminé par un autre motif. *Link*: que tout la Haye connoissoit pour une véritable Sangsue, qui avoit épuisé la plûpart de ses Amans, se donnoit en ma présence des airs qui ne me convenoient point du tout. Outre qu'une créature de ce caractère ne méritoit point de ménagement, j'étois trop naïf pour en user avec elle. Je la relevai un jour en présence de son Amant avec des airs de mépris & en des termes peu ménagés, qu'elle sentit parfaitement bien. Quelques larmes qu'elle appella à son secours, irritèrent Prév... qui voulut s'aviser de m'imposer silence. Il fut très-sage de se taire lui-même, quand je le lui imposai à mon tour. Je me levai, & après avoir traité la Donzelle comme elle méritoit, je sortis résolu de ne me trouver jamais plus en sa compagnie; & quelque sollicitation que m'en ait pu faire sa dupe d'Amant, rien ne fut capable de me ramener.

Un Ami que je m'étois fait à Amsterdam,

m'avoit procuré la traduction d'un Ouvrage intitulé la *Physique Sacrée*. Je me vis indemnisé par-là de l'occupation que me donnoit Prév... Je m'attachai fort à mon Ouvrage ; & si je le suspendoit, ce n'étoit que pour aller passer une heure chez un des deux Libraires qui avoient entrepris le *De Thou*, où j'étois reçu avec toute sorte de politesse. Son épouse qui a beaucoup d'esprit, paroissoit souffrir ma conversation, c'en fut bien assez pour me borner à cette occasion de me donner du relâche, cette seule société me tint lieu de toutes celles que j'aurois pu lier, je ne voyois plus Prév... qu'avec une politesse indifférente, & je ne balançai pas à lui dire que j'en agirois avec lui de la sorte, tandis qu'il verroit sa grispine, que j'honorois d'un souverain mépris. Cette ouverture ne lui fit aucune impression. Il en étoit si coëffé, que pour ne pas la désobliger, il se brouilla avec tous ceux qu'il avoit tout lieu d'estimer ; il poussa même si loin sa complaisance, qu'il n'épargna pas des femmes d'honneur auxquelles il avoit de l'obligation. Son amour aveugle pour sa Lenki,

réduisoit son esprit à la même condition. Il s'imaginoit sans doute lui rendre son honneur, aux dépens de celles à qui il l'enlevoit par les traits les plus aigus & les plus déchirans. C'est ce funeste aveuglement qui a failli à le conduire à une fin des plus tragiques.

Outre l'argent qu'elle lui coutoit, il en perdoit beaucoup, qu'elle l'empêchoit de gagner, en lui prenant plus de tems qu'il n'en employoit au travail. C'est ainsi qu'il se dérangea si fort, qu'il se vit forcé de quiter la Haye, & par conséquent d'abandonner son entreprise, dont la plus grosse partie lui avoit été payée d'avance. Il s'en alla à Londres avec sa Lenki, où il éprouva les suites funestes de son amour effrené. Ne pouvant fournir aux dépenses de cette créature, il essaya de la soutenir aux dépens d'autrui; mais ce coup d'essai faillit à lui couter la vie. Elle lui fut conservée par ceux mêmes qu'il avoit voulu duper. Il sortit de Londres pour se retirer à Calais, où il s'arrêta *incognito* pour employer ses amis à lui ménager sa paix avec l'Ordre Monastique

dont il avoit ſecoué le joug. Ses Supérieurs ſe donnèrent eux-mêmes le ſoin d'obtenir du Pape un Bref, qui lui permettoit d'entrer dans un autre Ordre, où chacun mene la vie qui lui plaît. Lenki informée qu'il étoit en lieu de ſureté, ne tarda pas à le joindre. Leur union ſe renouvella à Paris avec autant d'ardeur qu'elle s'étoit faite à la Haye. En changeant d'état, il n'avoit point changé d'inclination. Il avoit jeûné pendant dix ans chez Loyola, & pendant douze chez les Bénédictins : il n'étoit pas étonnant de le voir ſi affamé. Il lui faut au moins autant de tems pour ſatisfaire ſon appétit, qu'il a langui par la privation des objets propres à le contenter. Heureux ! ſi Lenki ne lui fait point quitter Paris.

Quoi qu'il en ſoit, je menai une vie tranquile après ſon départ, ma plume ſuffiſoit pour m'en procurer les petites douceurs. J'étois trop heureux, pour que ma médiocre félicité ne fût point troublée. Les remédes que j'avois pris à Londres, n'avoient rien fait que pallier mon mal. Tous les ſymptômes s'en renouvellèrent, & je fus auſſi

perclus de mes membres que je l'avois été en Angleterre. Le Docteur prenant congé de moi en quitant la Hollande, ne m'en fit pas un mistère. Il me produisit un Chirurgien François établi à la Haye, qu'il instruisit parfaitement de la nature de mon mal. Il me conseilla de me mettre entre ses mains. Je ne sai si je n'ai point mal fait de n'avoir pas suivi ses avis : mais je sens bien qu'il me manque quelque chose, malgré l'exactitude & l'attention avec lesquelles j'ai été traité par un Médecin qui m'offrit généreusement ses soins.

M'étant donc déterminé à recevoir le soulagement qui m'étoit offert, je fus mis dans un cours de remédes, où mon gracieux Libraire me fut d'un grand secours. Les bouillons & les autres alimens dont je pouvois faire usage, me venoient de chez lui, & les derniers me furent fournis avec autant de bonté que les premiers. On soutenoit tout cela d'une extrême politesse. J'étois confus de voir deux fois le jour des émissaires qui venoient de la part de mes bienfaiteurs s'informer de mon état. Rien n'étoit plus con-

ſolant pour un homme auſſi malheureux que moi.

On s'imaginera peut-être que la ſituation où j'étois m'avoit fait oublier mes proches & ma patrie. Rien moins que cela. A meſure que je jouiſſois de quelque rayon de fortune, ces ſentimens naturels me renaiſſoient, & je n'y penſois point du tout quand j'étois accablé de mal & de miſère, ma ſenſibilité étoit entièrement étoufée ſous le poids de mes malheurs. Depuis que j'étois ſorti de ma patrie, je n'eus jamais tant d'envie de la revoir, que pendant le cours de mes remédes. Je me propoſai d'y faire un voyage *incognito*, dès-que j'en ſerois quitte. J'écrivis à mon pere en me mettant entre les mains des Médecins; mais j'appris par la réponſe que me fit le mari de ma ſœur aînée, qu'il étoit mort. Il eut même l'imprudence de me marquer que ma conduite n'avoit pas peu contribué à lui faire perdre la vie. Il ajoutoit que le bon homme avoit eu tant de chagrin de la fuite de Ferdinande, qu'il étoit perſuadé que j'avois ſéduite & engagée à me ſuivre, qu'il n'avoit ſurvécu que deux

mois à ſon départ ; & conſéquemment à cette idée, diſoit-il, & à celle qu'il avoit de mes débauches, il m'avoit donné ſa malédiction en mourant.

Cette Lettre que mon beaufrere pouvoit bien ſe diſpenſer de m'écrire, me piqua au vif. J'étois outré des airs qu'il ſe donnoit, & je méditois la vengeance que j'en voulois prendre. Quant à mon autre beaufrere Major d'Arras, je n'en eus jamais ni vent ni fumée. Il ſembloit que toute ma famille s'étoit liguée avec ma mauvaiſe fortune. Je pris donc la réſolution de faire un voyage en Champagne, auſſi-tôt que je ſerois en état de l'entreprendre. J'achetai à cet effet un petit cheval aſſez vigoureux pour mon deſſein. Je voulois prendre la route des Ardennes, qui abrégeoit mon chemin de quinze lieues.

La confidence que je fis de mon projet à un ami, me fut ſalutaire. Il me fit ſentir que ce ſeroit m'expoſer beaucoup que d'aller dans ma Province, où le Prévôt avoit ordre de m'arrêter ; & d'autant plus que n'étant pas bien avec mes parens, je n'y trouverois

aucun aſile. Ce raiſonnement ayant calmé mon courroux, me perſuada ce que j'aurois dû prévoir, ſi la paſſion ne m'eût obſédé. Ma vengeance & mon deſſein s'évanouirent à la fois. Je ne penſai plus qu'à me tirer d'intrigue, & à me conſoler d'être ſans parens le reſte de mes jours.

Mes remédes ayant ſuſpendu ma traduction de la *Phiſique Sacrée*, je m'y appliquai de nouveau avec beaucoup d'aſſiduité. La retribution que je retirois de mon travail, jointe aux ſecours que je recevois de mon officieux Libraire, me mettoient dans un état à pouvoir me paſſer du reſte du monde. Après avoir eſſuyé tant de tempêtes, je me trouvois heureux dans le calme dont je jouiſſois. On avoit beau me venir rapporter qu'on parloit de moi comme d'un Avanturier, inconnu à tous les François qui venoient à la Haye de toutes les parties de la France, & qu'il faloit qu'il y eût bien des choſes ſur mon compte, puiſque tout le monde ignoroit mon nom & ma patrie, rien de tout cela n'étoit capable de troubler mon repos. Je continuai à mener une vie fort retirée, je

ne

ne sortois guères que pour me délasser de mon travail, en prenant l'air hors de la Ville; & à deux maisons près où j'allois deux fois la semaine, je ne fréquentois personne. Ma conversation étoit ordinairement avec les Morts, je veux dire avec les Livres. Bien différens des Vivans, ils me corrigèrent de mes défauts sans aucun fiel, je les quittois & les reprenois à ma fantaisie, sans qu'ils s'en formalisassent; & j'en retirois beaucoup d'avantages, sans être exposé aux traits de la critique, de la médisance, de la calomnie, ni à la jalousie & au mépris, ce qu'on éprouve souvent dans la plûpart des cercles.

Les Cafés & les Cabarets étoient encore moins mon élément. Je ne pouvois m'imaginer quels plaisirs peuvent y goûter ceux qui les fréquentent. Je suis si prévenu contre ces maisons publiques, que je ne comprens pas qu'on puisse en être des piliers, à moins que d'y avoir des rendez-vous pour des affaires. Mais on n'y voit ordinairement que des gens désœuvrés, qui ne sachant pas s'occuper, y cherchent à charmer leurs ennuis en lisant des nouvelles dont un Gazetier

remplit une misérable feuille du lundi, & qu'il retracte le vendredi. Que de tems perdu, pensois-je quelquefois ! que je me trouverois à plaindre, s'il me falloit réduire à ce genre de vie ! J'étois si fort revenu de ces fades amusemens, que s'il m'eût fallu reprendre celle que j'avois menée à Paris & en Lorraine, j'aurois préféré la prison à une liberté si agréable en apparence, qui charme la jeunesse volage & inconsidérée.

Telle étoit la vie retirée que je menois, lorsque la complaisance & la politesse m'obligèrent pendant quelque tems à prendre l'essor. Un Etranger qui arriva à la Haye, me rendit une Lettre d'un ami, qui me prioit de lui faire voir la Hollande, & de lui servir de Mentor. Je ne pus me dispenser de me prêter à ses desirs, c'étoit le moins qu'il pouvoit exiger de mon amitié. Le jeune Cavalier qu'il me recommandoit, étoit un Gentilhomme de Touraine, qui ne manquoit ni d'argent, ni de crédit. Bien lui valut ; car je n'étois pas en état d'y supléer. Je me préparai à l'accompagner dans toute la Hollande, aussi exactement que s'il en eût voulu faire la Carte.

Nous eûmes à Leyde une avanture qui faillit à me jetter dans l'embarras. Il y avoit dans l'Auberge où nous fûmes loger, une fort belle fille que nous prîmes pour la servante. Le Cavalier que j'accompagnois en fut épris. Ayant affecté d'avoir quelque besoin, il descendit de l'appartement que nous occupions, pour s'entretenir, sans savoir un mot de Flamand, avec cette Beauté qui n'entendoit point le François. Mais l'amour est assez ingénieux pour suppléer à l'ignorance des langues, le langage des yeux est de toutes les nations.

Mon amoureux compagnon, guidé sans douté par l'amour, la chercha avec tant d'ardeur, qu'enfin il la trouva dans le jardin où elle cueilloit des herbes pour la cuisine. Il l'accosta les yeux enflammés. Elle n'en fut point effarouchée. La nature sut bien lui faire discerner qu'il ne l'approchoit pas pour lui faire du mal. Les signes qu'il lui fit furent assez expressifs pour qu'elle comprît qu'il l'aimoit. Elle lui répondit également par signes, qu'elle ne le haïssoit pas. Aussi étoit-il d'une assez jolie figure pour se faire aimer.

L'entendant aussi-bien qu'elle l'entendoit, il voulut s'avancer pour lui prendre un baiser. Elle fit quelque résistance, mais qui ne fut pas assez grande pour l'en priver. Cependant elle le rebuta d'une certaine façon, à lui faire entendre qu'elle se défioit des étrangers, & j'entendis de la fenêtre, d'où je les considérois sans pouvoir en être apperçu, qu'elle lâcha ces mots *niet Fransman.* Il comprit tout comme moi qu'elle lui disoit qu'elle se défioit des François.

Il mit aussi-tôt la main sur la poitrine, & leva les yeux au Ciel, comme pour lui jurer qu'il l'aimoit avec sincérité. A ce serment qu'elle me parut entendre parfaitement bien, elle lui prit la main où il avoit une bague, & elle lui fit signe de la lui mettre au doigt comme une preuve qu'il vouloit l'épouser. Ne sachant pas les suites que pourroit avoir cette cérémonie, il l'ôta aussi-tôt, & la lui mit au doigt qu'elle lui présentoit ; & après l'avoir reçue, elle lui donna un tendre baiser. Il ne se contenta pas de cette faveur, & aspirant à une plus grande, il prit avec elle certaines familiarités qu'elle

ſouffrit avec bien peu de réſiſtance : & lui ayant fait entendre qu'on pourroit les découvrir des maiſons voiſines qu'elle lui montroit, elle lui fit une grande révérence & ſe retira.

Il y a grande apparence qu'elle prit ſon tems dans le reſte de la journée, pour raconter ſon avanture à ſa mere, qui étoit veuve, & que la bonne femme comptoit avoir un gendre dans la perſonne du jeune Cavalier. De cette affaire-là nous en fûmes mieux traités ; & la bonne femme ayant mis trois couverts à notre table, que j'avois fait dreſſer dans notre appartement, me dit en Hollandois que ſa fille auroit l'honneur de ſouper avec nous. Je lui répondis qu'elle nous feroit honneur & plaiſir, & comme elle ſortoit je regardai mon Télémaque ſans pouvoir me tenir de rire. Inquiet de ſavoir pour qui étoit ce troiſiéme couvert, je le ſatisfis ſans le faire languir. Je lui répondis que la belle Fille qu'il avoit careſſée dans le jardin devoit ſouper avec nous, & qu'apparemment il l'en avoit priée. Moi, dit-il vivement ? hé comment aurois-je pu l'en prier, ne ſa-

chant pas un mot de Hollandois ? Bon, bon, repartis-je ! puiſque vous avez ſu lui exprimer votre amour, il ne vous a pas été difficile de lui faire entendre tout le reſte. Je vous avoue, reprit-il, que ſi j'avois cru qu'elle m'eût compris, je lui en aurois fait la propoſition. Mais n'importe, ajouta-t-il ; elle m'a aſſez entendu, pour apprendre que ſa préſence ne peut que me faire plaiſir. Il me dit enſuite qu'il donneroit cent louis pour ſavoir autant de Flamand que j'en ſavois. Je lui repartis que peu de choſe à ce prix-là lui couteroit bien cher. Je le parlois effectivement très-mal, mais je l'entendois beaucoup mieux.

Le ſoupé fut ſervi, & la Fille y vint très-bien ajuſtée & d'une grande propreté. Il eſt certain que ſa beauté étoit brillante. Après m'avoir ſalué très-gracieuſement en entrant, elle s'approcha de mon compagnon, qui étoit tout ébobi de la voir encore plus belle qu'elle ne lui avoit paru. Elle lui donna deux baiſers avec autant de tendreſſe que de naïveté. Prétendant en avoir autant, je la joignis pour les prendre ; mais elle me

refusa d'une manière si polie, que je n'insistai pas davantage. Si j'en agissoit, me dit-elle, avec Monsieur par un principe de politesse, je croirois devoir vous traiter également. J'ai très-grande raison de lui donner cette marque de distinction, ne soyez donc pas surpris que je m'en acquite.

Une preuve d'amour si autentique ravit mon compagnon. Ses yeux & ses manières ne me permirent pas de douter que son cœur ne fût absolument pris. Je ne sai par quel pressentiment j'en fus mortifié; mais je craignois que cette passion naissante ne se fortifiât, par le retour que la Belle avoit pour lui. Je voyois parfaitement qu'elle traitoit cette affaire d'un grand sérieux & de très-bonne foi.

Je ne leur étois point suspect, car ils se firent l'amour pendant toute la table, ils se caressérent avec autant de liberté que s'ils eussent été accordés autentiquement. Je m'étois agréablement prévenu qu'ils auroient besoin de mon ministère pour leur servir d'interprête, mais ils ne m'employerent pas. Ils nourrirent leur passion mutuelle de la

même manière qu'ils l'avoient fait naître. Leurs yeux & les signes qu'ils faisoient pour s'exprimer leurs tendres sentimens, me firent comprendre que l'Amour n'a pas besoin d'interprête, & que l'éloquence de la bouche fait moins de progrès dans ce doux commerce, que le langage des yeux, & les manières qui le soutiennent. Ils me laisserent si peu de vuide dans leur conversation amoureuse, que je ne trouvai pas à placer un mot.

Chagrin de voir ce jeune homme s'engager si avant avec cette Fille, je prévoyois celui qu'auroient ceux qui me l'avoient recommandé. Il leur tenoit de trop près pour n'être pas vivement touchés, s'il faisoit quelque fausse démarche. Il me convenoit de faire tous mes efforts pour étouffer cette passion dès sa naissance, puisqu'il sembloit qu'elle s'étoit formée sous mes auspices. Cependant cette scéne amoureuse dura au-delà de la table; & je ne doute pas que si la bonne femme ne fût montée pour ramener sa fille, elle n'eût duré toute la nuit. Dans l'espérance que ce n'étoit qu'un amour entre

tre oiseaux de passage, je ne laissai pas d'y prendre plaisir. Jamais la nature ne s'étoit si bien développée à mes yeux. D'où j'inférai avec combien d'artifice la plupart des Amans s'efforcent de se prouver leur amour. En verité, quand on y va de bonne foi, on n'a que faire d'étudier pour persuader qu'on aime.

Dès que la mere parut, la fille bien née se leva, & après m'avoir salué, elle embrassa tendrement son Amant en présence de sa mere, qui pour confirmer la passion de sa fille, l'embrassa aussi avec beaucoup de tendresse. Je fus aussi étonné qu'un homme à qui les cornes pointent. Il s'en apperçut & m'en demanda la cause. Je lui répondis très-franchement, que j'étois inquiet sur les deux scénes qui s'étoient passées entre cette Fille & lui. Si vous ne cherchez, lui dis-je, qu'à passer le tems, je suis charmé que vous en ayez trouvé l'occasion : mais s'il y a dans votre amour autant de sérieux que j'en puis comprendre, vous me permettrez de vous dire, que j'aurois beaucoup à me reprocher si je ne tâchois de briser une chaîne qui vous

paroît douce aujourd'hui, & qui un jour vous deviendroit très-dure. Jamais, jamais, me répondit-il brusquement. Il n'est pas possible, ajouta-t-il, qu'un si beau feu & si bien allumé puisse s'éteindre. Ce n'est pas ainsi que je l'entens, repris-je ; je ne fais attention qu'au chagrin qu'auroient vos parens, si vous veniez à serrer autentiquement les nœuds de votre passion, & vous pourriez bien en être la victime. Il me repliqua que quoi qu'il en pût arriver, il ne pourroit jamais être malheureux, s'il étoit une fois en possession d'une si belle & si aimable personne. Il n'est pas possible, reprit-il, que le Ciel ne nous ait faits l'un pour l'autre. Sur ce pié-là, il saura bien m'indemniser de l'injustice & de la cruauté que mes parens pourroient exercer contre moi.

Ne pouvant en tirer de meilleure raison, je me mis dans mon lit, & il ne tarda pas à entrer dans le sien. Je ne sai s'il rebuta Morphée, ou si ce restaurateur des hommes se refusa lui-même ; mais il ne dormit point de toute la nuit. Je ne dormis guères mieux ; car il troubla mon sommeil, com-

me sa Belle troubloit le sien. A peine j'allois m'y livrer, que des soupirs profonds, souvent des sanglots, quelquefois des expressions tendres qui lui échappoient, m'éveilloient en sursaut. Fatigué de cette insomnie, je lui demandai s'il n'étoit point incommodé. Mon corps se porte fort bien, me répondit-il, mais mon esprit & mon cœur sont bien malades, je sens un mal que je n'ai jamais senti. Il m'est cher, je l'aime, & je serois fâché d'en guérir. Croyez-moi pourtant, lui dis-je, & cherchez-en au plus vîte le remède; car les suites en pourroient être fâcheuses. Hò que non, reprit-il; la douceur que je me promets, & que je goûte par anticipation, ne sauroit être une source d'amertume. Amen, lui repartis-je, & je m'assoupis à l'instant.

Je dormis jusqu'après Soleil levé sans aucune interruption. Je me levai croyant partir pour Amsterdam. Dans ce dessein je tirai le rideau du lit de mon compagnon, & je vis ce à quoi je n'aurois jamais pu m'attendre. Sa Belle étoit assise sur un fauteuil, se soutenant d'un coude sur le chevet de son

lit. Ils s'entregardoient avec délectation, & se faisoient des minauderies auxquelles je ne comprenois rien, mais je m'imaginai que l'Amour animoit leurs organes. Il ne me parut pourtant pas qu'elle eût aussi mal dormi que lui. Elle avoit les yeux vifs, & le teint vermeil comme une rose. Elle se leva dès qu'elle m'eut apperçu; & après l'avoir embrassé toujours avec la même tendresse, elle me fit la révérence, & s'en alla en me disant *Goede morgue Mynheer*.

Surpris de l'avanture, je demandai à mon compagnon s'il y avoit long-tems qu'elle étoit entrée. Il me répondit qu'il y avoit au moins trois heures qu'elle avoit frappé à la porte. Le cœur m'ayant inspiré, reprit-il, que c'étoit elle-même, je me suis levé & lui ai ouvert. J'étois en chemise, & elle n'en a point été allarmée. J'ai voulu profiter du moment, mais elle m'a résisté, me faisant entendre, que quoique son cœur fût à moi, elle ne m'avoit encore donné aucun droit sur sa personne. Cette réponse m'a rendu si respectueux, que je me suis borné à lui confirmer mon amour. Elle m'a payé de retour,

& nous nous sommes contentés de nous faire des caresses réciproques. Ah Ciel qu'elle est aimable, s'écria-t-il dans un amoureux transport ! & le sommeil le saisit aussi brusquement que s'il eût été frappé de la foudre.

Le voyant endormi si profondément, je refermai ses rideaux, & pour ne pas l'interrompre, je descendis pour prendre du café avec nos hôtesses. Elles m'entretinrent de toute autre chose que de ce que je souhaitois. J'eus beau les mettre sur les voies, je ne pus réussir à leur arracher un seul mot sur le compte de mon compagnon de voyage. J'admirai ce flegme Hollandois : & quoique je connusse le caractère de cette nation qui parle peu, je ne pouvois pourtant m'imaginer que ces deux femelles eussent pu garder le silence, s'il y avoit eu du mystère entre elles & le jeune Cavalier.

Après m'être repu de cette idée, je leur demandai ce qu'il leur falloit pour notre gîte ? La mere me répondis d'un grand flegme, qu'il n'étoit pas encore tems de compter, & que quand il seroit venu, elle vouloit m'apprendre qu'elle savoit payer un plaisir

par un autre. Cette réponse me débouta en quelque façon des espérances que j'avois conçues. Je ne savois que penser d'un desintéressement si rare parmi les gens de cette espèce. Je sortis pour me livrer à mes réflexions dans une belle allée, qui n'étoit pas loin du logis : mais ne voyant goute dans cette avanture, où l'Amour jouoit un nouveau rôle, & qui m'étoit inconnu, je ne pus me fixer à aucune décision.

Ayant rêvé mon sou, je retournai au logis, résolu d'apprendre de quelque manière que ce pût être le dessein de mon compagnon. Croyant le trouver encore au lit, je montai à notre chambre, & j'eus la malice d'examiner s'il n'avoit point été foulé, & s'il y avoit plus d'une place empreinte. Je n'y remarquai rien de tout ce que je pouvois soupçonner. Je descendis dans la cuisine, & je le trouvai en conversation muette avec la mere & la fille. Il me parut qu'ils s'entendoient parfaitement bien, & qu'ils se répondoient juste à leurs idées & aux signes qu'ils se faisoient pour se les exprimer. Leur air & leurs manières me firent comprendre que

je n'étois pas de trop. Je demeurai donc dans ce lieu, où je fus assez long-tems témoin de leur dialogue, dont les expressions nouvelles pour moi, excitèrent à la fois mon attention & mon étonnement.

Quand ils se furent expliqués, la Fille ayant passé dans une espèce d'Office, en rapporta une copieuse tasse de chocolat avec deux biscuits que la servante avoit préparé. La Fille me demanda fort poliment si j'en souhaitois. Je la remerciai, & dès qu'il eut pris celui qu'on lui avoit présenté, il sortit avec moi, pour aller voir ce qu'il y avoit de curieux dans cette Ville. Je saisis l'occasion, & l'ayant prié de me parler ingénument, je lui demandai ce qu'il prétendoit faire de cette créature? Ma Divinité! répondit-il d'un ton fort haut, & fut-elle créature dans le sens que vous l'entendez, je l'adorerai toute ma vie.

Ces manières auxquelles je ne m'attendois pas, réveillèrent mon ancienne sensibilité. Je lui repliquai que j'étois surpris d'une conduite si extraordinaire, & de l'air dont il recevoit mes remontrances après la confian-

ce qu'il m'avoit donnée. Il me repliqua que malgré tout ce que je pouvois dire, j'avois tort de mettre mon doigt entre le marteau & l'e clume, & que l'amour n'étoit sujet à aucune loi, à aucune régle. Je trouve, reprit-il, l'occasion de me rendre heureux, faut-il que je sois assez ennemi de moi-même pour ne pas la mettre à profit ? Quant au ton que j'ai pris pour vous repliquer, mon amour l'autorise. Il ne peut qu'être choqué du terme peu ménagé dont vous vous êtes servi. Il choque également mon amour & la divinité que j'adore. Tous vos avis sont inutiles, aj u'a-t-il, l'amour m'a blessé du plus charmant de ses traits. Oseriez-vous vous flater de pouvoir me guérir de la blessure qu'il m'a faite ?

Mais, lui repartis-je, vous pouvez fort bien me dire vos sentimens avec d'autres manières. Il m'interrompit, me repliquant du même ton, que si je n'étois pas content, il étoit homme à me contenter d'ailleurs. Le feu me montant au visage, je mis l'épée à la main en le traitant de petit sot. Il me répondit en brave homme. Nous eûmes à

peine le tems de nous mettre en posture, qu'il fut saisi par sa Belle, qui se trouva sur nos traces à point nommé. Il y a toute apparence qu'elle nous suivoit de près.

Je rengaina mon epée, & je me retirai pour ne pas faire assembler une nombreuse populace, qui voyant mon ennemi entre les bras d'une Fille de leur connoissance, m'auroit infailliblement immolé à l'amour de leur patriote. En passant un pont je me retournai pour voir que deviendroit ce couple amoureux. Je les apperçus marchant à petit pas dans la rue qui menoit au logis. Elle lui avoit donné le bras sans façon, quoique cet usage ne soit pratiqué en Hollande qu'entre mari & femme. Je doute même qu'on l'approuvât entre des Amans solemnellement promis.

Il ne me restoit d'autre parti à prendre que de m'en revenir à la Haye. C'est celui que je pris à l'instant, abandonnant l'étourdi Cavalier à la conduite de son amour aveugle & précipité. Mais ne voulant pas perdre mon sac de voyage où j'avois mon plus beau linge, dont je n'étois pas trop bien fourni,

je m'en allai chez l'Ecuyer de l'Académie de Leyde, avec qui j'étois ami. Je lui appris en gros mon avanture, & je le priai d'envoyer sa servante à l'Auberge pour demander mon sac. Elle alla & revint fort vîte sans me l'apporter, disant qu'elle y avoit trouvé un jeune Cavalier, qui l'avoit chargée de me dire que je lui ferois plaisir de l'aller prendre moi-même, & que la belle *Mitie*, c'étoit le nom de la Fille en question, lui avoit dit de me prier de sa part de venir au moins lui dire adieu. La prudence me défendant cette démarche, je renvoyai la servante pour leur dire de ma part, que trouvant un ami qui me ramenoit à la Haye dans son carosse pour des affaires que nous avions ensemble, je ne pouvois absolument différer mon voyage. Cette Fille s'acquita de sa commission, elle me rapporta mon sac, & je partis après avoir dîné avec mon ami & son épouse. Je les régalai de mon avanture dans toute son étendue. Elle les divertit pendant tout le dîné, & ils ne purent s'empêcher d'admirer ce coup extraordinaire du caprice de l'Amour. Il est rare en effet d'en trouver des exemples.

De retour à la Haye, je n'eus point de plus grand empressement que d'en aller servir un plat, comme d'un fruit nouveau aux personnes des deux sexes que je fréquentois. Tout le monde reçut mon histoire avec la même admiration. Elle fut bientôt divulguée, & l'on ne parla d'autre chose pendant quelques jours dans tous les cercles. La plupart de ceux qui l'entendirent, s'empressoient de l'apprendre de ma bouche, & comme je n'en oubliois aucune circonstance, ils l'écoutoient avec une plus agréable surprise.

Quelque indifférente que me fût absolument cette avanture, je ne laissois pas d'être inquiet d'en savoir le dénouement. Je ne pouvois me dispenser de me décharger auprès des parens de cet étourdi, du soin qu'ils m'en avoient confié; mais je ne voulois leur écrire, qu'après avoir vu la fin de cette plaisante scene. Ne pouvant la voir de mes yeux, j'écrivis à l'Ecuyer de Leyde pour le prier de la suivre avec beaucoup d'attention, afin que je n'en perdisse pas la moindre circonstance.

Il fut aussi fidéle dans la relation qu'il m'en fit, qu'il avoit été exact spectateur. Je reçus au bout de huit jours une lettre de sa part, où il me marquoit que la Belle *M i* étoit entre les bras de son Amant; que le Magistrat & le Ministre avoient métamorphosé en époux; & que toute la Ville de Leyde avoit admiré ce beau couple, que l'amour avoit uni d'une manière si extraordinaire. Il ajouta qu'il avoit appris de la mere qu'elle alloit en France avec sa Fille, dans le pays de son gendre. Cette circonstance me surprit un peu, & me fit prendre le parti d'écrire en termes ménagés, soit pour ne pas prévenir ses parens en mauvaise part contre la Fille de peu de chose qui entroit dans leur famille, soit encore pour ne point passer moi-même pour un homme mal intentionné, s'ils venoient à donner leur approbation à ce mariage;

Je ne perdis pas de tems, & craignant que le Cavalier ne leur eut déjà écrit, je datai ma lettre du jour que je le menai à Leyde. J'espérois que cette précaution me disculperoit dans l'esprit des personnes intéressées,

& ſur-tout dans celui de mon ami, qui me l'avoit ſi fort recommandé. Ma lettre n'étoit pas partie, que j'appris qu'ils devoient ſe mettre inceſſamment en chemin. Ils partirent en effet le ſurlendemain que ma lettre fut miſe à la poſte.

Trois ſemaines après leur départ, mon ami me fit réponſe. Si j'avois été informé à tems que la mere de ce jeune Gentilhomme, qui étoit veuve, étoit d'une complaiſance aſſez aveugle pour ſon fils, pour autoriſer ſa conduite quelle qu'elle fût, je ne me ſerois pas aviſé de la contrecarrer. Je me reprochai même d'avoir pris trop vivement l'affirmative pour ſes propres intérêts. Au reſte, peut-être feront-ils meilleur ménage enſemble que s'ils ſe fuſſent vus long-tems. Hé! qui ſait ſi elle & lui s'étant unis avec d'autres, n'auroient pas mené une vie malheureuſe ou criminelle? Tant il eſt vrai que les mariages ſont écrits au Ciel, & qu'en s'oppoſant à ceux de cette nature, ou même plus mal aſſortis, on riſque de s'oppoſer à ſes ſages décrets. Cette maxime, ou, pour dire mieux, ce principe inconteſtable n'eſt

pourtant pas reçu dans le ſiecle préſent. On n'en ſuit point d'autres que l'ambition & l'intérêt. Auſſi combien d'affreux déſordres ne s'en enſuivent-ils pas ? Que la ſocieté en ſeroit bien plus tranquille & plus heureuſe, ſi au lieu de forcer les perſonnes qui ne s'aiment point à s'unir enſemble, on ſe faiſoit un principe d'humanité & de religion, de favoriſer l'union de celles qui s'aiment.

Je ne penſois plus à celle que l'amour avoit faite ſi bruſquement & d'une manière ſi extraordinaire, lorſque je reçus une ſeconde lettre de mon ami, où il me marquoit que le jeune homme, ſa femme & ſa belle-mere étoient arrivés en Touraine ; & que la mere, charmée de ſa belle-fille, beniſſoit le Ciel de la lui avoir donnée. Il m'aſſuroit qu'elle étoit generalement aimée, & que toute la famille béniſſoit auſſi le Ciel, d'avoir inſpiré au Cavalier d'aller en Hollande. Dans le fond j'en étois bien aiſe. J'aurois été fâché d'apprendre qu'il eût été malheureux. J'étois ſeulement mortifié de n'avoir pas ſu le goût de ſes parens, je m'y ſerois conformé du meilleur de mon cœur.

Cette avanture m'a rendu plus circonſpect ; j'ai fait ſerment de regarder d'un œil indifférent la conduite la plus dérangée de mes propres amis dans le commerce amoureux, & de ne me mêler de ma vie de leurs amours ni de leurs amourettes, moins encore de leurs mariages. C'eſt le plus ſûr parti qu'il y ait à prendre pour ſe conſerver leur amitié. Il faut ſi peu de choſe pour rompre ce qu'on appelle amitié dans notre ſiécle, qu'on ne ſauroit être trop circonſpect avec ſes prétendus amis. Mais où les trouver, ſi l'on confronte leur conduite avec les régles de la vraie amitié ?

Ayant donc repris le train de ma ſolitude, je m'y félicitois en ſécret d'être ſorti de cette affaire, ſans qu'il m'en eût couté mon repos. Je repris mon Ouvrage, priant bien le Ciel d'éloigner tout ce qui pourroit m'en diſtraire. L'accompliſſement de ce deſir légitime ſuffiſoit pour me rendre heureux, mais je ne fus point exaucé. J'étois encore jeune ; mes paſſions, & ſur-tout celle que j'avois toujours eue pour les Femmes, n'étoient pas encore mortifiées. Une Angloiſe

que j'avois connu à Londres par occaſion de voiſinage, ralluma dans mon cœur un feu que j'y croyois éteint. Je me trompois, il avoit ſeulement couvé ſous les cendres de mes malheurs & de mes occupations. Auſſi fit-il une irruption d'autant plus violente.

Elle ſe promenoit avec la Fille de ſon hôteſſe ſur le Voorhaut, un jour que j'y avois borné ma promenade, pour ne pas me diſtraire long-tems de mon travail. Cette Demoiſelle, ſans être abſolument belle, avoit tous les agrémens d'une Beauté du premier ordre. Son eſprit & ſes manières rehauſſoient les traits paſſables qui la formoient. Elle me vit, & ſans garder aucune meſure, elle vint me joindre & m'embraſſer. Je ſentis dès ce moment le poiſon amoureux ſe gliſſer ſubtilement dans mon cœur. Je n'en aurois pas été ſurpris, ſi elle avoit été autrefois l'objet de ma paſſion, qui fut alors réveillée. Le tendre baiſer qu'elle me donna à la façon de ſon pays, auroit été capable de produire cet effet, puiſqu'il eut le pouvoir d'allumer un grand feu dans mon cœur. Mais je ne l'avois fréquentée que ſur un pié d'eſtime, ſans

li

lui avoir jamais témoigné qu'une politesse générale.

Je débutai à l'ordinaire, lui marquant le plaisir que j'avois de la voir en bonne santé, & lui demandant depuis quand elle étoit en Hollande. J'appris qu'elle n'y étoit arrivée que la veille de cette maudite entrevue, que l'enfer toujours à mes trousses m'avoit procurée pour troubler ma tranquilité. Elle n'attendit point que je m'informasse où elle étoit logée : elle me prévint, & me donna son adresse ; & pour mieux l'apprendre, je l'accompagnai dans son appartement. Ce fut-là que la pitié qu'elle m'excita, se joignant à l'amour qu'elle m'avoit fait naître, augmenta le feu qui me dévoroit.

L'histoire qu'elle me fit des malheurs de sa famille, me toucha. Je ne pouvois pourtant faire moins que d'écouter ses justes plaintes. Son pere étoit Orfevre à Londres. Les banqueroutes qu'il souffrit dérangèrent beaucoup ses affaires, plus encore sa pauvre cervelle. Il fut saisi d'un chagrin mortel qui le mit bien vîte au tombeau. La mere se voyant dénuée de tout son bien, le

ſuivit de près. Un frere & elle étoient leur enfans uniques. Il prit le parti pour s'indemniſer de ſon patrimoine, d'aller tenter la fortune dans les Colonies Angloiſes. Triſte reſte de ſa famille, elle aima mieux être le jouet de l'adverſité ailleurs que dans ſa patrie. Tous les pays du monde, dit-elle, m'étoient indifférens. Je n'avois d'autre deſſein que de m'embarquer. J'entrai en effet dans le premier Vaiſſeau que je vis prêt à partir, ſans ſavoir où il alloit. C'eſt le ſort qui m'a conduit ici, c'eſt lui qui m'a conduite ſous vos yeux. J'ai lieu de le bénir de ce dernier hazard, qui m'a fait rencontrer la ſeule perſonne que je connoiſſe hors de ma patrie. Je vous regarde, ajouta-t-elle, comme une reſſource qui peut me tenir lieu de tout ce que j'ai perdu.

Pouvois-je n'être pas ſenſible à un récit ſi touchant ? J'avois trop ſenti les coups de la fortune, pour n'être pas attendri de ceux qu'elle porte aux autres. Mon cœur tendre d'ailleurs pour les objets aimables, étoit ſi fort diſpoſé à l'aimer, qu'elle n'eut pas de peine à ſe faire plaindre. Après lui avoir

donné des assurances d'amour & de pitié, je voulus savoir à quoi elle pouvoit s'occuper à la Haye. Elle me répondit avec beaucoup de candeur, qu'elle y exerceroit tous ses talens pour ne pas tomber dans la misère : je sai coudre & broder, dit-elle ; mais ne sachant que la langue de ma nation, à qui pourrai-je me produire ? J'ai sauvé à la vérité quelque débris du naufrage de ma famille, ajouta-t-elle ; mais je prévois que si je puise toujours dans cette foible source, sans lui joindre quelque ruisseau, elle tarira bientôt. Je me suis fait un magot d'environ cinquante ducats, voilà tout mon bien & toutes mes espérances.

Cette ouverture exigeoit mes conseils, je lui donnai ceux qui me parurent les plus plausibles dans cette conjoncture. Il faut, lui dis-je, que vous fassiez un petit commerce de nipes galantes propres aux Dames & aux Cavaliers. Vous êtes adroite de vos mains, vous pourrez aisément imiter les modèles de toutes les sortes que je vous ferai venir de Paris, & de cette façon vous trouverez le salaire de votre travail. J'ajoutai

que je me donnerois des mouvemens pour l'achalander, & qu'elle étoit seule au monde capable de me faire violer la résolution que j'avois prise de ne pas me répandre dans les compagnies.

Elle me remercia avec des protestations d'une reconnoissance éternelle. Ce fut avec tant de graces, qu'elles me séduisirent jusqu'à lui jurer un amour constant & fidèle. J'ai bien aimé dans ma vie, mais mon amour ne fut jamais si violent & si sincère que pour l'aimable *Harders*, c'étoit le nom de cette charmante Angloise. Elle se mit aussi-tôt à même de mettre mes conseils en pratique. Elle commença à travailler à des bourses à perruque, à broder des nœuds d'épée, des mules, des souliers, des mouchoirs, & à se fournir d'autres galanteries à l'usage des deux sexes. Je furetai tant, qu'à la fin je lui trouvai une boutique & un petit appartement commode, qui faisoient partie d'une maison très-fort à sa bienséance. J'écrivis à Paris à une Marchande du Palais des mieux assorties, que j'avois connue autrefois. Je lui fis toucher l'argent que ma Maîtresse me

donna, & elle m'envoya ſans différer tout ce qu'il y avoit de plus à la mode.

A peine fut-elle établie, que ſa boutique fut étrennée par quantité de Dames & de Cavaliers, elle ne deſempliſſoit pas de la journée; & la Marchande ſavoit parfaitement amuſer les Petits-Maîtres, qui en étoient de vrais piliers. Pour moi, je n'y paroiſſois jamais de jour. Il étoit heureux pour moi, de n'être pas obligé de lui donner un tems que j'employois au travail. Je lui avois avoué ma ſituation. Elle avoit approuvé les meſures que je voulois prendre pour tâcher de la rendre meilleure. Nous convînmes même qu'elle ne viendroit jamais chez moi, où elle pouvoit me voir de chez elle; mais je me dédommageois bien le ſoir. Dès que la nuit étoit cloſe, je me rendois dans ſa chambre ſans jamais y manquer. Nous ſoupions toujours tête-à-tête, & nous paſſions la ſoirée enſemble avec un plaiſir digne d'envie.

Nos précautions avoient été priſes ſi juſtes, que j'aurois défié tous les Argus de découvrir notre intrigue amoureuſe. Nous

avions dépaysé les plus expérimentés. Aucun des jeunes gens qu'elle amusoit le jour dans sa boutique pour leur débiter ses marchandises, ne pouvoit obtenir de la voir quand elle l'avoit fermée. En vain prenoient-ils le prétexte de vouloir acheter quelqu'un de ses ouvrages, elle leur répondoit d'un air enjoué, & toujours de sa fenêtre, qu'elle avoit trop de probité pour leur vendre au flambeau des marchandises, qui étoient aussi trompeuses à la clarté, que les Belles dont tant d'Amans étoient les dupes. Ils se retiroient aussi mortifiés, qu'elle étoit satisfaite de mon assiduité : & nous nous divertissions à leurs dépens.

Je pris le train du Café, où quand l'occasion se présentoit, je parlois d'elle comme les autres. Mais elle mérite, concluois-je toujours, qu'on aille se niper chez elle. Outre qu'elle est assortie de tout ce qui est à la mode & de meilleur goût, c'est qu'elle n'est pas chère, & qu'on ne sauroit trop payer la bonne grace avec laquelle elle vend ses guenilles. Bien plus, j'affectois quand on en parloit d'un ton équivoque, d'enché-

rir ſur les plus critiques. Il eut fallu être diable, pour ſoupçonner que nous fuſſions de ſi bonne intelligence. Nos plaiſirs étoient d'autant plus doux, que nous les dérobions à la connoiſſance de tout le monde. Cet avantage étoit un des plus agréables ſujets dont nous nous entretenions avec le plus de ſatisfaction.

Mon travail d'un côté, & le grand débit qu'elle faiſoit de l'autre, nous mettoient au deſſus de nos affaires. Nous menâmes deux ans cette charmante vie. Elle auroit même été de durée, ſi le Deſtin n'en eût pas été jaloux. Pour ne perdre aucune occaſion de me faire éprouver ſon courroux, il conduiſit exprès à la Haye un Anglois qui s'en alloit aux Eaux de Spa, uniquement pour prendre part aux plaiſirs qui y regnent dans la belle ſaiſon. Il avoit paſſé la mer avant le tems, pour faire quelque ſéjour en Hollande. Je le vis pluſieurs fois au Café & au Bois. Nous liâmes amitié. Je l'adreſſai moi-même chez la *Harders*, pour quelques nipes dont il vouloit faire proviſion. Je ne me défiai pas plus de lui que des autres étrangers dont je lui

procurois les pratiques. Je n'oserois dire qu'il abusa de ma confiance, puisque je ne lui avois rien confié. Je ne dois m'en prendre qu'à mon malheureux sort, & à l'inconstance de ma Maîtresse que j'aimois uniquement. Combien de cuisans regrets n'ai-je pas eu de ne l'avoir pas épousée, comme elle m'en sollicitoit dans les tendres momens que nous passions ensemble ? Mal-à-propos différois-je toujours, je ne sai pour quels égard. J'attendois que les œufs du merle fussent éclos, mais cet heureux Anglois les dénicha, sans que j'aye eu lieu d'en concevoir le moindre soupçon.

Un jour que je le rencontrai dans l'Allée de Scheveling, il me proposa d'aller prendre l'air de la mer. Le jour étoit beau, & d'ailleurs ne me trouvant pas fort disposé au travail, nous y allâmes ensemble. Après nous être assez long-tems entretenus de choses indifférentes, il me parla d'une conquête qu'il avoit dessein de faire à la Haye avant d'en sortir. Il me fit un portrait si beau, mais en même tems si général de l'objet qui l'avoit charmé, que je n'y reconnus point

ma

ma chère Maîtresse. Encore s'il eût nommé son pays, s'il fût entré dans le détail de ses traits, de ses manières, de ses qualités de l'esprit, peut-être aurois-je pu prévenir le coup qui m'a si cruellement frappé. Mais non, il la disoit belle au possible, & elle ne l'étoit point. Il lui trouvoit une charmante modestie, & ce n'étoit pas là son bel endroit. Elle lui paroissoit toute jeune, & elle étoit au moins dans son sixiéme lustre. Comment aurois-je pu la reconnoître à des traits si peu fidèles? tout autre que moi s'y seroit mépris. Eussé-je eu cent grains de jalousie dans la tête, mille présentimens dans le cœur, je ne pouvois fonder aucun soupçon contre sa fidélité. Les tendres preuves qu'elle m'en avoit données, ne m'auroient jamais pu permettre de la croire capable de changer. Elle avoit autant de raisons à être constante, que j'en avois moi-même à être tranquille.

Il poussa plus loin, & il m'avoua qu'il ne pouvoit la résoudre à le suivre en Angleterre, pour laquelle elle avoit une répugnance insurmontable. Ciel! s'il m'eût dit

qu'elle étoit Angloise, j'aurois pu rompre toutes ses mesures. Mais loin de penser à ménager mes intérêts, que je ne croyois pas lèsés, je lui donnai des conseils qui leur étoient entièrement opposés. Je ne sai s'il en profita; mais il me souvient très-bien qu'il m'en remercia dans la dernière conversation que nous avons eue ensemble. Ce qu'il y a de singulier dans ma planète, c'est que je rendis compte le même soir à la dissimulée *Harders* de l'embarras où se trouvoit son Amant, sans qu'il parût aucune altération sur son visage & dans ses manières. Elle en rit avec moi de tout son cœur; car tranquilles dans nos amours, les inquiétudes des malheureux Amans nous divertissoient, nous insultions, pour ainsi dire, à leur malheur. Je ne sai si elle en sera punie quelque jour; mais j'éprouve encore les peines que mérite une si grande inhumanité. Rien ne me les rend plus supportables, que la persuasion où je suis que je souffre pour des fautes qu'on peut appeller des crimes, dont je me suis mille fois rendu coupable.

Je n'avois jamais trouvé ma Maîtresse si

enjouée que la veille du jour qu'elle diſparut. Elle me fit plus de careſſes que je n'en avois encore éprouvé ; & comme ſi elle eût voulu me dédommager de la perte que j'allois faire de ſon cœur, elle me mit en folâtrant une bourſe de cinquante guinées dans la poche de mon habit. Cette généroſité, qu'on peut nommer Angloiſe, me la fait encore regretter : & peut-être l'aurois-je d'abord oubliée avec un mépris infini, ſi elle n'avois pas fait cette action que je crois inouie.

Quoi qu'il en ſoit, ne la voyant jamais de jour, je lui donnois beau jeu pour me trahir & pour déménager à mon inſu. Son hôteſſe ſachant que je la voyois tous les jours, croyant même que j'étois ſecrettement marié avec elle, ne m'avoit jamais parlé des meſures qu'elle prenoit depuis huit jours pour quiter la Haye ; elle l'inféroit de la vente qu'elle lui avoit fait des meubles de ſon appartement & de ſa boutique. Cependant je ne ſavois à quoi attribuer les politeſſes extraordinaires que j'en reçus en ſortant de ſa maiſon. Elle vint à la porte contre

son ordinaire pour la fermer sur moi. Je vous souhaite, dit-elle, la continuation de votre prospérité. A demain, ajouta-t'elle en me donnant le bon soir. Qui diable auroit pu profiter de ces notions ?

En voici bien une autre. M'étant levé le lendemain avec une grande foiblesse d'estomac, je m'imaginai qu'une tasse de chocolat pourroit me fortifier. Je fus pour cet effet au Café, où je contentai mon envie, & peut-être mes besoins. Mon Anglois qui y étoit avant moi, me joignit ; & me parlant assez bas, je vous quite aujourd'hui, me dit-il, ma Belle s'est laissée fléchir, elle me suit avec autant de plaisir qu'elle a eu de peine à s'y résoudre. Je vous dis adieu, ajouta-t-il en m'embrassant, je pars comblé de plaisir & de joie. Je lui répondis que j'en étois charmé, & que je le serois bien plus, si j'avois trouvé l'occasion de contribuer à sa félicité. Vos conseils m'ont été fort utiles, repartit-il, je vous en suis très-obligé. Je souhaiterois vous rencontrer à Londres, où ailleurs, pour vous en témoigner ma reconnoissance. Adieu, reprit-il, je vais tout disposer pour notre départ.

Quelqu'autre, plus curieux & moins discret que moi, auroit saisi l'occasion d'apprendre qui étoit la Beauté qui se jettoit entre ses bras; mais je n'y fis nulle attention. Me trouvant heureux de posséder la *Harders*, je m'embarrassois peu de la félicité des autres. Je retournai chez moi aussi tranquille que j'en étois sorti. Je doute fort que qui que ce soit à ma place eût profité des indices qu'on me donnoit de la perte que je fis de ma Maîtresse, avec qui je comptois fermement passer heureusement le reste de mes jours. Je n'aurois jamais pensé à la perdre d'aucune manière, & moins encore sans lui en avoir donné aucun sujet, & dans un tems où elle me marquoit le plus de tendresse & de fidélité.

Arrivant dans ma chambre, je me mis au travail, que je continuai jusqu'au dîné, qu'on m'apportoit chez moi; & après dîné je repris mon ouvrage jusqu'à la nuit. Dès que l'obscurité fut assez grande, je sortis à mon ordinaire pour aller souper avec ma Maîtresse. Son hôtesse m'ayant ouvert la porte, parut fort étonnée de me voir, elle auroit

juré que j'étois parti avec sa locataire. Hélas ! dit-elle, je m'attendois à ne plus vous revoir de ma vie. Surpris de ce compliment, je lui en demandai la raison, & si elle avoit donné ordre à quelqu'un de me tuer. Non vraiment, dit-elle, je payerois plutôt pour contribuer à la conservation de vos jours, mais je croyois que vous étiez parti avec Mademoiselle *Harders*.

Un coup de foudre ne m'auroit pas rendu plus immobile que cette nouvelle ; mes sens & toutes les facultés de mon ame se bouleversèrent en ce moment. Cependant tout offusqué que fût mon esprit, je ne laissai pas de rappeller tout ce qui m'avoit été dit par cette bonne Dame & par mon heureux Rival. Je me reprochois, mais sans raison, de n'avoir pas profité de tous les indices que j'avois eu de mon malheur. Cette réflexion étant interrompue par les vapeurs qui s'élevérent à ma tête, & par une palpitation de cœur dont la violence & la durée faillirent à me tuer, je fus saisi d'une si grande foiblesse, que cette bonne Dame & sa servante eurent beaucoup de peine à m'en rappel-

ler. Je revins enfin graces à leur ſecours, & après les en avoir remerciées, je priai la Dame de s'expliquer plus clairement, l'aſſurant que je ne comprenois rien à ce qu'elle m'avoit voulu dire.

Elle ne tarda pas à me tirer d'inquiétude. J'appris que la *Harders* avoit pris ſes meſures pour ſon départ plus de huit jours avant qu'elle partît, & qu'elle lui avoit dit en confidence qu'étant mon épouſe, elle ne pouvoit ſe diſpenſer de ſuivre mon ſort. Elle m'a fait entendre, reprit-elle, que Mr. votre pere étant mort, vous deviez aller en France en recueillir l'hérédité, & que ſelon toutes les apparences vous y feriez tous deux votre ſéjour. Ah l'ingrate, l'infidèle! m'écriai-je? Elle eſt donc partie, repris-je? Aſſurément, repartit-elle. Un fiacre l'eſt venu prendre ce matin à dix heures; & n'ayant vu perſonne dans le caroſſe, nous avons cru qu'il venoit de votre part. Ciel quelle trahiſon! m'écriai-je encore. La bonne femme qui comprit que je ne ſavois rien du tout, fut à ſon tour auſſi étonnée que je l'avois été d'abord. L'horreur de cette per-

fidie dont elle fut subitement frappée, lui causa une émotion qu'elle ne pouvoit calmer. Un peu plus tranquille, elle me demanda s'il étoït vrai que mon épouse m'eût ainsi abandonné. Hé non, lui dis-je, Madame; elle n'étoit pas encore ma femme, mais elle devoit l'être bientôt. Je sai tout présentement, lui dis-je, & trop tard à la vérité; & si vous m'eussiez parlé plus clairement hier au soir, vous m'auriez mis en état de rompre ses mesures. Je connois l'Anglois qu'elle a suivi. Il m'a lui-même communiqué son dessein, sans me nommer la Demoiselle qu'il ne pouvoit aisément séduire, & c'est par mes maudits conseils qu'il a réussi. Dieux! repris-je; serai-je donc toujours le malheureux objet de votre courroux! Cette femme me voyant accablé de chagrin, s'efforça de me consoler. Tout ce qu'elle me disoit m'étoit à charge, je n'étois susceptible d'aucune consolation.

Cette maison où j'avois passé de si agréables momens, m'étant devenue affreuse, je pris congé, & m'étant retirez chez moi, je m'y livrai aux réflexions éprouvantes que

me préſentoit naturellement cette avanture. Elle me réduiſit à un état plus déplorable, que n'avoit fait aucune traverſe de ma vie. On n'aura pas de peine à croire que mon ſommeil ne fut pas fort tranquille. Il eſt difficile de ne pas ſentir quelque tems les coups qui portent au cœur. Je me levai au point du jour, accablé de la mauvaiſe nuit que j'avois paſſée. Ne me trouvant pas en état de travailler, j'allai me promener au Bois, pour tâcher de me diſtraire de mon chagrin.

Il me prit fantaiſie de changer d'habit, & de reprendre celui que j'avois quité la veille. En le mettant je ſentis dans ma poche un poids extraordinaire. C'étoit celle où je mettois uniquement mon mouchoir. Y ayant mis la main, j'en retirai une bourſe que je reconnus appartenir à la *Harders*. Je l'ouvris, & j'y trouvai cinquante guinées. C'étoit aſſurément un préſent qu'elle me faiſoit aux dépens de ſon nouvel Amant; car je ſavois parfaitement bien que la veille elle n'avoit pas plus de quatre de ces eſpèces, & que l'argent qui étoit dans ſon armoire conſiſtoit en ducats & en eſpèces d'argent.

Après bien des réflexions ſur cette avanture, je me ſouvins qu'elle m'avoit embraſſé pluſieurs fois la veille de ſon départ, & je conclus qu'elle s'étoit ſervie de ce tems-là pour me gliſſer ſa bourſe dans la poche. C'étoit un reſte de bon cœur pour moi. Elle voulut me donner par-là une preuve de ſa reconnoiſſance pour tout ce que j'avois fait pour elle. Mais l'amour, & ſur-tout un amour auſſi tendre que le mien, ne ſe paye pas de cette monnoie. Tout l'or du monde ne m'auroit pas indemniſé du vol qui m'étoit fait de ſon cœur, & dont elle étoit complice. Cependant cette généroſité apparente, qui m'occupa quelques inſtans, ſuſpendit mon chagrin. Il en fut beaucoup moins ſenſible quand il me reprit, pour ne ſe diſſiper qu'avec le tems, qui étoit ſeul capable d'y paſſer l'éponge. L'avantage que je retirai de cette perfidie, fut la réſolution que je pris de ne voir de ma vie aucune femme ſur le pié de Maîtreſſe. Je ne lui ai donné juſqu'ici aucune atteinte. Les principes que je me fis dès-lors d'inſenſible miſantropie, m'ont rendu ferme & conſtant.

Je fus assez long-tems fort dérangé. Si je m'appliquois à mon Ouvrage, le souvenir de la *Harlers* interrompoit le cours de ma plume, il me le falloit absolument quitter pour chercher à me distraire de cet objet perfide. Je ne sai si la terrible révolution qui s'étoit faite dans mon sang, ne me renouvella point mes anciens maux; mais je ne doutai pas qu'elle n'y eût beaucoup contribué. J'en eus quelque atteinte, en conversant un jour avec l'hôtesse de la *Harders* : & comme s'il eût été encore tems de prévenir la perfidie qui m'étoit faite, je priai cette bonne femme de m'avouer si elle n'avois pas vu quelque Cavalier assidu auprès de sa perfide locataire. Elle me dit avec beaucoup de naïveté, que depuis environ un mois elle avoit remarqué un Cavalier, qui la voyoit au moins trois fois le jour. Si j'eusse entendu l'Anglois, ajouta-t-elle, ils parloient ensemble assez haut pour que je n'ignorasse rien de tout ce qu'ils disoient. Je la priai de me faire le portrait de cet homme. Elle me le fit si au naturel, que j'y reconnus le rival que je n'aurois jamais

cru heureux aux dépens de mon repos.

Ne doutant donc plus que mon ingrate Maîtresse ne fût entre ses bras, j'eus une inquiétude de moins. Mes incommodités qui se faisoient déjà sentir, partageant mes tristes réflexions, j'en fus moins accablé. Je commençai à regarder la bourse qu'elle m'avoit laissée, comme une ressource dans le dessein où j'étois de me faire traiter au plutôt. Je m'imaginai ne pouvoir mieux réussir, qu'en m'en allant à Leyde. Cette Ville où il y a une Académie florissante, s'est rendue célébre dans l'Europe par son Collège de Médecine. Le savant Boerhave, un des plus grands Docteurs de son Siécle, qui y professoit cet Art Divin, y attiroit de toutes parts des disciples. Telle étoit la réputation de cet habile Professeur, que si quelque jeune Médecin après avoir pris ses degrés sous ses auspices, s'en retournoit dans son pays, il y étoit aussi-tôt regardé comme le plus expert. C'étoit du moins le préjugé de l'Allemagne, de la Suéde, de la Pologne, de la Hongrie, de la Bohême, des Pays-Bas, de l'Angleterre, & de plu-

ſieurs autres Nations. Cependant beaucoup de Connoiſſeurs n'en ont pas approuvé le fondement. Le Sr. Boerhave étoit ſi profond dans la Théorie de la Médecine, qu'il étoit très-propre à donner d'excellens principes. Mais ſa pratique n'y répondoit pas. Il preſcrivoit ordinairement des remédes ſi foibles & ſi peu actifs, qu'ils n'étoient pas plus capables de combattre les maladies auxquelles il les appliquoit, qu'un pot de terre eſt propre à briſer un pot de fer. Qu'on conſulte les gens du métier. S'ils ſont de bonne foi, ils avoueront que la réputation parmi eux tient lieu de mérite.

Quoi qu'il en ſoit, je conſultai ce grand homme. Il me conſeilla de me mettre entre les mains d'un Chirurgien de Leyde, qu'il me donna pour expérimenté. Je ſuivis ſon avis, & je ne m'en trouvai pas mieux. Je me ſuis accoutumé à la vie languiſſante que je mene. Je tâcherai pourtant de n'en point précipiter la fin. La Parque en coupera la trame, quand elle voudra bien me regarder d'un œil favorable. Je m'en retournai à la Haye pour reprendre mon Ouvrage, autant

que ma ſanté chancellante pouvoit me le permettre. Ce gracieux ſéjour, qui avoit auparavant fait mes plus chères délices, me devint inſupportable par le ſouvenir qu'il m'occaſionnoit de ma félicité paſſée. Ne pouvant plus y tenir, je pris la réſolution d'en ſortir, ſans me déterminer pour aucune autre.

Le hazard y ſuppléa. Un Ami, à qui je fis part de mes irréſolutions, m'offrit de me donner des Lettres de recommandation pour le Marquis *Dammy*, qui demeuroit depuis quelque tems au Bois de Harlem, dans une maiſon qui avoit appartenu au feu Margrave de Bade-Dourlach, & que ce Prince lui avoit donnée. Je connoiſſois le Marquis de réputation : les différens rôles qu'il a joué dans le monde, le brillant avec lequel il a paru dans les plus belles Cours de l'Europe, le haut & le bas de ſa vie, & mille Anecdotes ſurprenantes, l'ont rendu un ſujet d'admiration aux Grands & aux Petits. Pour moi, je n'en ai point été la dupe. Je l'ai regardé comme un homme très-verſé dans l'art d'en impoſer. Il a joué bien du monde

de tout sexe, de toute condition ; & il a été lui-même le jouet de la Fortune.

Quoi qu'il en soit, j'acceptai l'offre de mon Ami, & je partis pour Harlem. Aussitôt que le Marquis eut lu la Lettre que je lui présentai, il me fit mille politesses, & m'engagea même à passer quelques jours chez lui. Nous les employâmes à former mille projets, la plûpart plus aisés à imaginer qu'à exécuter. Celui auquel nous nous arrètâmes, fut d'écrire les *Mémoires* de sa Vie. Il fut conclu qu'il en fourniroit le canevas, & que je leur donnerois la forme convenable. Nous partîmes pour Amsterdam, où l'Ami qui m'avoit autrefois procuré la traduction de la *Phisique Sacrée*, s'étoit établi Libraire depuis quelque tems. Nous lui proposâmes les *Mémoires* du Marquis, il les accepta sans balancer, & sur le champ nous mîmes la main à l'œuvre. J'en écrivis quelques feuilles, que le Libraire me paya grassement. Mais cette ressource, qui auroit pu me faire subsister plusieurs années, me fut bientôt ôtée ; & voici comment :

J'avois donné de bonne foi dans le projet

du Marquis ; mais pour lui, il avoit d'autres vues. Il s'étoit arrêté en Hollande, dans l'eſpérance d'y racommoder ſa fortune délabrée ; mais en attendant une occaſion favorable, il falloit vivre. Il connoiſſoit depuis long-tems le Libraire dont j'ai parlé, & ſur l'idée qu'il s'étoit faite de ſon caractère, il crut qu'en lui propoſant ſes *Mémoires*, il en pourroit tirer mille petits ſecours, que ſa ſituation preſſante lui rendoit néceſſaires ; bien réſolu de faire traîner le plus qu'il pourroit la compoſition de cet Ouvrage, & de ne jamais permettre qu'il vît le jour. Lorſqu'il vit donc que mon travail avançoit, & qu'il y auroit bientôt de quoi faire le premier Tome, il ſe plaignit à ſon Libraire, du tour romaneſque qne je donnois, diſoit-il, à ſes *Mémoires* ; & ajouta qu'il ne conſentiroit jamais qu'ils paruſſent dans cet état. Le Libraire, qui avoit intérêt de le ménager, m'annonça cette fâcheuſe nouvelle, & me pria de trouver bon qu'il employât une autre plume. Il fallut y conſentir. L'Ouvrage fut remis entre les mains d'un autre, qui ne tarda pas à lui donner la
forme

forme que le Marquis demandoit. Il fut obligé d'en convenir lui-même ; & ne ſachant plus comment faire pour en différer l'impreſſion, il demanda le Manuſcrit pour quelques jours, ſous prétexte d'y faire des additions eſſentielles. Le Libraire ne put le lui refuſer ; mais il ne lui a jamais été poſſible de le retirer de ſes mains ; & voyant enfin que le Marquis ne cherchoit qu'à le duper, il lui en dit naturellement ſa penſée, & rompit avec lui ſans retour : trop heureux d'en être quitte à ſi bon marché.

Au reſte, je dois avertir qu'il ne faut point confondre les *Mémoires* dont je viens de parler, avec un *Roman* qui a paru ſous le titre de *Mémoires du Signor Fioraventi, connu ſous le nom de Marquis Damis.* Quoique le titre porte qu'ils ſont *écrits par lui même*, il eſt certain que le Marquis Dammy n'y a pas eu la moindre part, & que l'Auteur, quel qu'il ſoit, ignore juſqu'au Pays, juſqu'au nom même de celui dont il prétend donner l'hiſtoire.

Le compliment du Libraire chagrina cruellement le Marquis, d'autant plus que les

autres reſſources commençoient à lui manquer. Le pauvre diable s'eſt évertué par toute ſorte d'inventions à gagner de l'argent. Il fait des tables d'une compoſition qui imite le jaſpe, il a fait des chandelles dont on ne coupe jamais le moucheron, il a vendu des ſecrets qui ſe ſont trouvés peu fidèles. Tous ſes efforts ont été inutiles. Ne pouvant plus en impoſer à perſonne en Hollande, il eſt allé en Allemagne pour y chercher des dupes; mais je doute fort qu'il en trouve, après les impreſſions qu'il y a laiſſées dans l'eſprit de tout le monde.

Ce contretems que je ne pouvois prévoir, dérangea un peu mes affaires. Je me trouvai ſans ouvrage, & par conſéquent obligé d'être ſur mes crochets. J'avois juſqu'alors toujours fait la guerre ſur le terrein d'autrui. J'avois été aſſez ſage pour ménager l'argent que m'avoit donné mon infidèle pour le ſalaire de mon amour. Bien me valut; car en vérité j'en eus beſoin. Cependant étant accoutumé au travail, je m'ennuyois d'être ſans occupation. Je n'étois point au rang des Auteurs, mon nom n'avoit paru à la tête

d'aucun Ouvrage : comment les Libraires m'auroient-ils déterré pour m'employer ? Aurois-je même osé leur demander du travail, n'étant absolument connu d'aucun ?

N'ayant donc rien de mieux à faire, je commençai ces *Mémoires*, auxquels je ne travaillois qu'à bâtons rompus. Mon dessein n'étoit pas même de les rendre publics, & je doute qu'ils eussent jamais vu le jour, si certaines personnes que j'honore & à qui je me dois tout entier, ne m'y avoient point déterminé. Je suis véritablement mortifié que les avantures que je lui présente, soient presque toutes sinistres & attristantes. Je ne serois pas dans la situation où je me trouve, si je n'en avois eu que d'égayantes & capables d'amuser. Je les offrirois au lecteur avec autant de confiance qu'elles lui feroient passer quelque agréable quart-d'heure, que j'ai de certitude que celles que je lui offre exciteront sa pitié.

L'histoire de ma vie me prenant beaucoup moins de tems que n'en auroit exigé un Ouvrage dont j'aurois été chargée par un Libraire, j'en donnois beaucoup à la pro-

menade, & à d'autres plaiſirs innocens. J'allois ſouvent à la Bourſe, pour y avoir des preuves autentiques de l'avidité des hommes pour les richeſſes. Le remue-ménage que j'y voyois, ne ſervoit qu'à m'inſpirer du mépris pour les richeſſes, & à me dégoûter de la vie tumultueuſe qu'on mene dans les Villes où le Commerce eſt floriſſant.

J'étois un jour aſſis au milieu du bruit que font en ce lieu les Négocians, livré à mes réflexions, quand un Etranger vint s'aſſeoir à mon côté. Il me ſalua très-poliment, & je lui répondis du même ton. C'étoit un bon Bourgeois d'Aix-la-Chapelle, que la curioſité avoit conduit en Hollande. Il n'y avoit que deux jours qu'il étoit arrivé à Amſterdam, où il ne connoiſſoit perſonne. L'air étranger qu'il me trouva, l'attira de mon côté. Il avoit jugé que j'étois François, & le préjugé où il étoit en faveur de ma nation, lui avoit inſpiré de me joindre. Je me fis un point d'honneur de l'y confirmer, & il ne m'eut pas plutôt appris qu'il ne connoiſſoit perſonne dans cette Ville, que je lui offris ma compagnie. Il l'accepta, diſant

qu'il n'étoit pas aſſez ennemi de lui-même pour la refuſer.

Sortant de la Bourſe je le priai à dîner à mon Auberge, où je le traitai avec franchiſe, n'ayant fait que doubler ma portion. Il en fut plus content que ſi je m'étois mis en frais pour faire ſervir un dîné délicat & ſomptueux. C'eſt ainſi, me dit-il, qu'il faut vivre quand on veut ſe voir ſouvent & ſans contrainte. Son humeur ſimpatiſoit fort avec la mienne. Cette conformité lia d'abord entre nous une amitié ſincère. Je lui donnois tous les jours l'après-dînée entière, & ſouvent une bonne partie de la matinée. Nous mangions enſemble où dans ſon Auberge où dans la mienne, en un mot nous ne nous quittions preſque pas.

La pâleur de mon viſage lui donna lieu de me demander, comme nous nous promenions enſemble, ſi je relevois de maladie. Je lui répondis que je m'eſtimerois heureux d'en relever, mais que je n'avois point cette eſpérance. Je ſuis continuellement incommodé depuis quelque tems, lui dis-je; j'ai beau faire uſage de tout ce qu'on me preſcrit pour

combattre mon mal, je n'en reçois que de foibles ſoulagemens. Vous ſavez, me dit-il, que nos Eaux d'Aix ſont merveilleuſes contre les maladies de langueur; je ne doute pas qu'elles ne vous fiſſent du bien ſi vous veniez les boire ſur le lieu. Je vous offre ma maiſon, ajouta-t-il, j'y ſuis maître, à moins que vous ne veuilliez en diſpoſer. Cette politeſſe qui m'étoit faite de bon cœur, me tenta. Il n'eſt point d'offre qu'un Malade n'accepte, lorſqu'il la croit favorable à ſa ſanté. Il eſt naturel de ſoulager ſes maux, quand on en trouve l'occaſion.

Celle-ci étoit trop belle pour m'y refuſer, je le pris au mot ſans aucune minauderie. Ma franchiſe lui plût, & nous partîmes. Je ne vis jamais d'homme qui eût le cœur mieux placé. Il eut pour moi des attentions infinies. Son caractère généreux ne put ſouffrir qu'il m'en coutât un ſol dans ce voyage. Je fus témoin entre Maſtricht & Aix d'une des plus plaiſantes ſaillies qui puiſſe ſortir de l'eſprit de l'homme. Nous rencontrâmes un Cavalier que mon compagnon connoiſſoit. Il faiſoit notre route, il ſe joignit à nous, &

après les complimens ordinaires, il nous entretint des affaires du tems. Cette conversation, où il parla avec autant d'esprit que de vivacité, ne fut interrompue que quand nous arrivâmes à un carrefour à une lieue d'Aix, où des Missionnaires avoient planté une très-grande croix avec un crucifix proportionné. Notre Cavalier y jettant les yeux, rompit son discours pour nous dire, qu'il étoit fâché qu'un de ses ancêtres eut si fort maltraité cet honnête Gentilhomme, en parlant du Messie. Cette idée après m'avoir fait rire, m'en fit naître une, qu'il falloit que cet homme-là fût antiché de sa noblesse, puisqu'il prenoit occasion de nous insinuer que ses ayeux vivoient sous l'Ancien Testament.

Je ne me trompai pas. Etant arrivé à Aix, il prit congé & nous quitta. Il me tardoit qu'il nous eût laissé libres. Profitant du moment, qui est cet homme-là, demandai-je à mon compagnon ? Il m'apprit que c'étoit un Gentilhomme qui faisoit son séjour dans un Château à une lieue de cette Ville. Il s'appelle le Baron *de Ponce*, me dit-il ; son entêtement est qu'il descend de mâle en mâ-

le ſans interruption de *Ponce Pilate* ; & ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'il a une généalogie très-curieuſe, en bonne & due forme, & qu'elle eſt ſoutenue de Contrats & d'Actes qui prouvent qu'il eſt né en ligne droite de parens qui ont pris ſucceſſivement naiſſance de ce Préfet du Prétoire qui alla s'établir à Vienne en Dauphiné. Il eſt certain que ſa famille eſt ſortie de ce pays-là pour venir s'établir dans celui-ci, & qu'il y a plus de douze cens ans qu'elle s'y ſoutient ; mais je ne ſai ſi les Chartres qu'on produit ſont bien autentiques.

Cette prétendue généalogie me fit beaucoup moins d'impreſſion, que la ſaillie du Gentilhomme qui la produiſoit. J'étois accoutumé en France à voir une ſi prodigieuſe quantité de Houbreaux infatués de leur vaine nobleſſe, qu'une ſi fade ambition ne me touchoit point ; mais je n'avois jamais ouï de fanfaronnade ſi outrée que celle-ci. Elle me divertit, & m'inſpira en même tems du mépris pour la tête fêlée qui l'avoit conçue. Mon compagnon de voyage, que je nommerai mon ami avec beaucoup de raiſon, donna dans mon ſens.

A notre arrivée, il me conduiſit dans l'appartement qu'il m'avoit deſtiné, & après m'avoir dit obligeamment que je devois me regarder comme chez moi, il me pria de l'occuper juſqu'à ce que ma ſanté fût entièrement rétablie. Il pria de ſes amis à ſouper pour me faire compagnie. Ses careſſes étoient ſi ſincères, & ſes manières ſi cordiales, que j'en fus pénétré de reconnoiſſance. Tant il eſt vrai que le hazard procure plus ſouvent de vrais amis, que tous les ménagemens dont on uſe pour s'en faire & pour les conſerver.

Son premier ſoin fut de me mener le lendemain chez le plus fameux Médecin du lieu, que je conſultai ſur ma ſanté chancellante, ſans lui cacher rien de tout ce qui l'avoit altérée. Il me parla en homme d'expérience & de probité. Il me détourna du deſſein que j'avois de boire les eaux, & de prendre les bains, dont il me dit que l'uſage me ſeroit pernicieux, & peut-être funeſte. Je fus attriſté d'avoir fait un voyage inutile pour ma convaleſcence, quoique je m'en trouvaſſe bien mieux que de la vie ſédentaire que je menois en Hollande. Les

mouvemens que je m'étois donné, l'agitation des voitures, le changement d'air, m'avoient donné de la couleur & des forces. Mes incommodités me donnèrent quelque répit, & je repris mon ancien enjouement. Je ne manquois pas d'occasions propres à le cultiver. On vit dans cette Ville avec une grande liberté. Le grand nombre d'Etrangers qui s'y rendent, s'y fréquentent aussi familièrement que s'ils s'étoient connus toute la vie. La nature & l'humanité y reprennent leurs droits, personne ne se contraint, tout le monde y agit avec une franchise & une cordialité digne des heureux siécles que le nôtre ne daigne pas imiter.

J'y passai quinze jours aussi agréables que j'en eusse passé de ma vie, j'y trouvai mon élément. Les conversations familieres, les promenades, le jeu, le bal, le spectacle, le doux commerce de la table, tout cela me faisoit renaître, pour ainsi dire. J'oubliai mon ancienne misère, & tous mes maux passés. Aix étoit pour moi un nouveau monde. Ce n'étoit pourtant pas la vie éternelle, je n'étois point chez moi : & quoique je ne pa-

ruſſe pas être à charge à mon généreux ami, mon cœur me le faiſoit craindre, & je ne pus lui réſiſter. L'occaſion ſe préſenta de le ſatisfaire. Un Seigneur Anglois avec qui j'avois fait connoiſſance, m'offrit avec beaucoup d'inſtances une place dans ſa chaiſe. Il étoit venu par Calais, & s'en retournoit par Rotterdam. Je l'acceptai, je partis avec lui, laiſſant mon ami véritablement touché de notre ſéparation. J'en ſentis toute l'amertume; mais je n'étois pas aſſez heureux pour que l'aimable Ville d'Aix fût deſtinée à être mon ſéjour.

Nous prîmes la route d'Utrecht, & nous la fimes fort heureuſement, avec beaucoup de plaiſir, & par le plus beau tems du monde, qui y ajouta un nouvel agrément. Milord *Derby* que j'accompagnois, étoit un homme d'eſprit & de bonne façon. Il s'y prit de ſi bonne grace pour me demander par quel ſort je faiſois mon ſéjour en Hollande, que j'aurois cru manquer à la franchiſe que je devois à la ſienne, ſi je n'euſſe pas ſatiſfait ſa généreuſe curioſité. Je lui fis le plan de ma vie, ſans lui en cacher aucune cir-

conſtance. Il fut touché de mes malheurs. Non-ſeulement il me plaignit, mais il me plaignit efficacement. Je ne pus me diſpenſer, quelque réſiſtance que je fiſſe à ſes offres, d'accepter le préſent qu'il me fit. Il m'engagea à recevoir une montre de ſon pays, qu'il avoit mis dans une bourſe avec trente guinées. Ce préſent étoit conſidérable des deux côtés, & pour Milord, qui avoit perdu beaucoup d'argent à Aix, & pour moi qui en avoit très-peu. Ses affaires exigeant qu'il ſe rendît à Rotterdam, il me quitta à Utrecht, où ma belle humeur commença à ſe ralentir.

Je ne laiſſai pas d'y ſéjourner huit jours, ſans y avoir néanmoins aucune connoiſſance. Cette belle Ville me plaiſoit infiniment, & je voulus profiter de l'occaſion pour la voir & pour en viſiter les dehors qui ſont des plus amuſans. Me promenant un jour dans un endroit aſſez écarté, je vis une Femme qui ſe promenoit ſeule à quelques pas de moi. Je me rappellai l'avoir déjà vue pluſieurs fois. Elle logeoit dans un appartement vis-à-vis du mien, de ſorte que je ne pouvois pas met-

tre la tête à la fenêtre que je ne l'apperçusse. Je me doutois bien qu'elle m'avoit remarqué plusieurs fois, & elle me le confirma dans la conversation que nous eûmes ensemble. Monsieur me paroît triste, me dit-elle, quoique, si sa phisionomie ne me trompe pas, je doive croire qu'il est d'une humeur enjouée.

Je lui répondis que j'éprouvois le sort des Etrangers, dont la vivacité étoit reprimée par l'air qu'on respiroit dans ce climat. Il est vrai, reprit-elle, que l'impression de l'air produit cet effet, mais il n'est pas certainement la cause de l'humeur sombre qui vous domine. Il y en a quelque autre, à laquelle je pense qu'elle doit être attribuée, vous avez assurément quelque chagrin. A la manière dont elle jugeoit de ma situation, je n'eus pas de peine à croire qu'elle étoit bonne phisionomiste ; & voulant rendre justice à son discernement, je lui avouai que le chagrin ne me quittoit pas plus que mon ombre. Elle me témoigna y prendre part, & me dit fort gracieusement qu'elle souhaiteroit pouvoir contribuer à le faire finir. Sa

politeſſe me conſola, & mérita une gracieuſe réponſe de ma part.

A juger de ſon âge par ſon embonpoint & & par les traits de ſon viſage, on lui auroit donné quarante ans ou environ. Elle avoit le teint beau, la taille régulière, ſon port étoit noble & impoſant, les graces accompagnoient ſes diſcours & ſes manières. Je pris beaucoup de plaiſir à ſa converſation. Nous nous y fîmes réciproquement pluſieurs queſtions, qu'une innocente curioſité inſpire en pareille occaſion. Nous nous trouvâmes de la même Province, & néanmoins à trente lieues l'un de l'autre. Le titre de compatriote autoriſa notre connoiſſance, & nous la liâmes avec d'autant plus de plaiſir, que nous allions réſider dans la même Ville. Elle devoit partir le lendemain. N'ayant rien qui me retînt à Utrecht, je lui dis que j'aurois l'honneur de lui faire compagnie. Elle en eut du plaiſir, je n'y fus pas moins ſenſible qu'elle.

Continuant notre converſation en revenant en Ville, je ne ſai à quel propos elle me dit qu'il y avoit quarante ans qu'elle étoit

ſortie de France. Ayant fait attention à cette époque, & m'étant rappellé qu'elle m'avoit dit quelques momens auparavant qu'elle étoit âgée de trente ans quand elle avoit quitté ſa patrie, le total de mon addition me donna ſoixante-dix ans. J'eus de la peine à le croire, & mon inquiétude m'excita à lui propoſer mon doute. Elle le leva bien vîte, en me diſant que j'avois calculé juſte, & qu'elle n'avoit pas moins de ſoixante-dix ans paſſés. Je voulus lui dire ſans faire le gracieux, qu'au coup d'œil on ne lui en donneroit pas trente. Il ſe peut, me repartit-elle ; mais outre que je ſuis d'un bon tempérament, & que je ſai me ſevrer de tout ce qui peut le détruire, je fais encore uſage d'une liqueur de ma façon, qui me conſerve en ſanté & dans l'embonpoint où vous me voyez.

On doit bien penſer que malade comme j'étois, je fus tout oreilles pour l'écouter. Je m'imaginai d'abord que le Ciel vouloit finir les maux que mes débauches m'avoient préparés. L'eſpérance que cette Femme pourroit bien être l'inſtrument dont il vouloit ſe

ſervir, éclipſa mon chagrin, & la ſérénité reparut ſur mon viſage. Elle s'en apperçut. Je ſuis charmée, me dit-elle, de vous voir beaucoup mieux que quand je vous ai rencontré. C'eſt le moindre effet, lui répondis-je, que puiſſe faire ſur moi votre préſence : & d'ailleurs, ajoutai-je, le bon cœur qui ſe manifeſte dans toutes vos manières gracieuſes, m'eſt garant que vous pouvez ſoulager les maux qui me rendent la vie ennuyeuſe.

Elle me repartit que je penſois juſte, ſi ſon pouvoir alloit de pair avec ſa bonne volonté. Je ne ſuis pas préſentement en état, reprit-elle, de ſeconder vos eſpérances. Le reſtaurant efficace dont je fais uſage, me manque, & c'eſt pour m'en refournir que je vais à Amſterdam. La liberté avec laquelle on y fait certaines opérations qui ſont ſuſpectes preſque par tout ailleurs, eſt le ſeul motif du voyage que j'y fais. Madame, repris-je, travaille donc ce reméde elle-même ? Elle me repartit que juſqu'alors elle l'avoit fait toute ſeule, & qu'elle ne ſe joindroit à perſonne, à moins qu'elle ne trouvât quelqu'un digne de ſa confidence. Heu-

reux Madame, repartis-je, qui trouveroit l'occasion de la mériter ! Elle me repliqua que celui qui s'en croyoit le plus éloigné, étoit souvent celui qui s'en approchoit se plus.

Arrivant aux portes de la Ville, je balançai à la quitter, de peur qu'elle n'eût quelque peine que j'y entrasse avec elle : mais ayant fait réflexion qu'étant étrangers, personne ne devoit le trouver mauvais. Je l'accompagnai à son logis, & ayant voulu la quitter à sa porte, j'en reçus une politesse ordinaire aux gens de ma nation. Elle me pria de monter dans son appartement. Dieu sait si je la pris au mot. Oui & de bon cœur je lui donnai la main, & je l'accompagnai dans sa chambre, où elle m'avança un siége. Elle me mit en train de parler ; & voulant mériter sa confiance, je voulus lui faire voir que je la jugeois digne de la mienne. Je lui dis qui j'étois, & je lui fis un détail de ma vie, sans en oublier aucune circonstance heureuse ou malheureuse.

Elle me donna toute son attention, sans laisser échaper aucun signe d'impatience ; &

voyant que je cessois de parler, voilà bien des traverses, me dit-elle. Il me paroît que vos peines l'ont emporté sur vos plaisirs. Il faut espérer que le Ciel, toujours juste, les conduira à une entière proportion. Je n'ai pas lieu de m'en plaindre, ajouta-t-elle; & si j'en ai éprouvé quelquefois les disgraces, il a eu la bonté de m'en indemniser; & saisissant l'occasion, elle me parla en ces termes.

» Je veux, dit-elle, payer votre confi-
» dence de la mienne. Mon pere, je ne sai
» s'il vît encore, étoit, reprit-elle, un bon
» Gentilhomme, qui faisoit son séjour dans
» une de ses terres à deux lieues de Lan-
» gres. Je n'ai que faire de vous dire com-
» ment les Demoiselles de campagne sont
» élevées, ni quelles sont leurs occupations.
» La charge du ménage, les soins d'une
» basse-cour en sont les principales. Vous
» n'ignorez pas qu'on vît fort noblement
» dans nos Provinces, quand on y a un pe-
» tit Château avec les terres qui lui sont
» attachées. Elles fournissent le pain, le
» vin, le bois, les légumes, joignez à cela

» la basse-cour, le colombier & la chasse.
» Avec ces secours on peut faire grosse
» chère, une famille nombreuse se soutient
» avec honneur. L'hospitalité est noble-
» ment exercée, une compagnie ne sort
» point qu'elle ne soit aussi-tôt remplacée
» par une autre. La nape est toujours mise,
» tout le monde est bien reçu, il semble
» qu'il n'en coute rien quand on a tout à
» prendre chez soi. Telle étoit la situation
» de mon pere & de sa nombreuse famille.

» Ma mere étoit depuis dix ans retenue
» au lit, par une paralysie qui la rendoit
» percluse de tous ses membres. Ma sœur
» aînée étant occupée à la servir, tout le
» ménage rouloit sur moi. Deux freres que
» j'avois étoient sans cesse à la chasse, pour
» que notre crochet fût toujours bien garni.
» On faisoit vendre dans la Ville une partie
» du gibier pour acheter de la poudre & du
» plomb. J'y trouvois même du bon, pour
» me donner certaines nipes qu'on ne nous
» fournissoit pas; de sorte que j'étois mieux
» mise que ma sœur, & de meilleur goût.
» Pour des Amans nous n'en voyions point,

» quoique la maison fût toujours pleine de » jeunes Cavaliers ; mais ils ne rendoient » hommage qu'au Dieu du vin.

» Mon âge nubile étoit déjà plus que doublé, quand un Cavalier étranger vint nous » demander l'hospitalité. Il fut réduit à faire » cette démarche, par un violent orage dont » il soutint l'impétuosité jusqu'à la nuit. Ne » trouvant ni Village ni Hameau, & ne sachant où aller, il alla prendre langue à » une chaumière un peu écartée de son chemin. On lui dit qu'il avoit encore deux » lieues à faire pour trouver une mauvaise » Auberge. Il se mit à rêver sur le parti qu'il » avoit à prendre ; & comme la Paysane le » vit déterminé à se mettre à l'abri chez » elle jusqu'au jour, ne regrettant que son » cheval, qu'il ne pouvoit mettre à couvert » de l'orage, qui étoit encore violent & qui » dura toute la nuit, cette bonne femme le » tira d'embarras. Elle lui dit qu'il y avoit » un Château à une portée de fusil de la chaumière, où tout le monde étoit bien reçu. » Il s'informa de la route qui y menoit ; & » après l'avoir apprise, il fit ses libéralités

» à la bonne-femme, & s'en vint au logis.
» N'attendant personne par le vilain tems » qu'il faisoit, nous étions prêts à souper » lorsqu'il frappa à la porte de la cour. Les » gens de peine qui logeoient dans un corps » de logis tout auprès, furent lui répondre » & lui ouvrirent. Cependant un d'entre eux » étant venu avertir mon pere, il s'y en alla » au plus vîte; & voyant un homme de bon» ne mine, & bien monté, & à la fleur de » son âge, il n'attendit pas la fin de son » compliment. L'ayant prié d'entrer, disant » qu'il lui faisoit beaucoup d'honneur, il » l'introduisit dans la sale, où nous étions » ma sœur, mes freres & moi. Nous y reçû» mes des politesses, qui nous paroissoient » d'autant plus particulières, que nous y » étions moins accoutumés. Vous venez à la » bonne heure Monsieur, lui dit mon pere, » nous étions sur le point de souper, vous » me ferez s'il vous plaît l'honneur de man» ger avec nous la fortune du pot. Il ne » lui convenoit pas d'user de façons, aussi » n'en fit-il point. Le hazard voulut que je » me trouvasse occuper une place vis-à-vis

» de la fienne. Nous ne pouvions ouvrir les » yeux fans qu'ils fe rencontraffent. Je ne » fai fi je ne lus point dans les fiens quelque » chofe de tendre pour moi : mais foit par » retour, ou par aventure, j'en fus éprife. » C'eft ainfi que l'amour décoche fes fléches » à la fourdine. Cet aimable traître bleffe » lorfqu'on y penfe le moins.

» Cependant la converfation fut toujours » générale ; & s'il me dit quelque chofe, » ce ne fut que par les yeux. Mon pere qui » étoit charmé de fa converfation, auffi fpi- » rituelle qu'amufante, ne lui laiffoit épui- » fer un fujet, que pour le mettre fur un au- » tre. Il fatisfit à tout avec une éloquence » naturelle & enjouée. Il nous donna à en- » tendre qu'il avoit parcouru toute l'Euro- » pe, & beaucoup de climats des autres par- » ties du monde ; mais nous ne pûmes jamais » favoir d'où il étoit, il ne toucha jamais » là, & nous n'eûmes point l'impoliteffe de » nous en informer.

» Trouvant un moment vuide, il deman- » da qu'elle étoit la maladie de ma mere ? » Il s'étoit apperçu que mon pere avoit re-

» proché à ma sœur, qui se plaisoit à l'en-
» tendre, qu'elle oublioit ma mere, & qu'il
» étoit tems de lui donner son bouillon. On
» lui dit la nature du mal qui la retenoit au
» lit depuis si long-tems. Il demanda à la
» voir, disant qu'il pourroit peut-être lui
» rendre la santé. L'espérance qu'il nous
» donnoit, fit que dès qu'on fut hors de ta-
» ble, nous l'introduisîmes dans sa cham-
» bre. Il s'approcha de son lit, & après lui
» avoir fait un compliment très-court, il la
» flata de sa convalescence. Ce n'est rien,
» lui dit-il, Madame; c'est à l'ignorance
» des Médecins qui vous ont traitée, que
» vous devez attribuer votre état; ils n'ont
» la plûpart qu'une routine qu'ils tiennent
» de leurs Maîtres, où qu'ils se forment
» dans des Livres pleins d'erreurs; ils la
» suivent scrupuleusement, & tuent impu-
» nément tous les Malades que la nature &
» la force du tempéramment ne peuvent gué-
» rir. Il n'eut pas achevé de parler qu'il ti-
» ra une bouteille de sa poche, & ayant
» demandé du meilleur vin que nous eussions
» dans la maison, il en mit également dans

» deux verres. Je l'obſervois exactement.
» Il ne mit que ſix goutes de ſa liqueur dans
» chacun, & après en avoir bu un, il lui
» préſenta l'autre. J'ai bu, lui dit-il ſans be-
» ſoin, & j'en ſerai beaucoup mieux. Imi-
» tez-moi Madame, ajouta-t-il, & je vous
» garantis votre ſanté.

» Ma mere qui s'ennuyoit dans ſon lit,
» où elle attendoit tous les jours la mort,
» prit le parti d'une femme d'eſprit & de
» courage; & s'étant fait mettre ſur ſon
» ſéant, elle prit le verre de la main de l'E-
» tranger & le but. Voilà qui eſt bien, lui
» dit-il, tranquiliſez-vous, & j'aurai de-
» main l'honneur de vous voir au point du
» jour. Mon pere & mes freres le ramenè-
» rent dans la ſale, & nous demeurâmes ma
» ſœur & moi auprès de ma mere. Ma ſœur
» eut beau me dire que je pouvois m'aller
» coucher, j'étois trop curieuſe pour ne pas
» examiner les effets du reméde. Je pris
» donc la réſolution de paſſer la nuit dans
» la chambre de la Malade. Ma ſurpriſe ne
» fut pas médiocre, lorſqu'ayant pris un
» flambeau, j'ouvris ſes rideaux. Je lui vis
» un

» un visage charmant, mais humecté d'une » rosée de bon augure. Elle dormoit d'un » sommeil doux & profond. Je priai ma sœur » de tenir mon flambeau; & ayant glissé » doucement la main sous les couvertures, » je sentis qu'elle étoit dans une moiteur » universelle.

» Ayant entendu l'Etranger dans la sale » qui s'entretenoit avec mon pere, j'y cou- » rus aussi-tôt pour lui rendre compte de ce » que je venois de voir. Il m'écouta, me re- » gardant de l'air du monde le plus tendre. » J'avoue que ses coups d'œil me mirent » dans un désordre qui ne lui fut pas incon- » nu. Cependant je ne laissai pas de lui dire » en finissant mon rapport, qu'il ne nous » avoit point prévenu que son reméde feroit » suer la Malade. Il est vrai, me répondit- » il, que je vous ai fait espérer la santé de » Madame votre mere, sans vous expliquer » la manière dont mon reméde la lui procu- » reroit. Ne le sachant pas moi-même, » comment pouvois-je vous le dire? Je lais- » se ces fanfaronnades aux Charlatans & aux » Imposteurs, & je me contente de donner

,, à un Malade ce qui peut le fortifier dans
,, le combat qu'il livre à ſon mal, afin
,, qu'il le ſurmonte & qu'il en ſoit victo-
,, rieux. Tout ce que je ſai, c'eſt, ajouta-
,, t-il, que la nature ſe ſert à propos du ſe-
,, cours que je lui donne. Elle chaſſe ſon en-
,, nemi par des voies qu'elle peut choiſir
,, elle ſeule. Il n'eſt point d'homme ſur la
,, terre qui puiſſe les déterminer. Dès que
,, vous m'apprenez que Madame votre mere
,, eſt dans une douce moiteur, vous m'en
,, dites aſſez pour que j'oſe vous aſſurer que
,, demain elle ſoupera avec ſa famille dans
,, cette ſale, & qu'elle y fera auſſi bonne
,, figure qu'elle ait fait de ſa vie. Cela étant
,, comme vous l'aſſurez, repris-je, vous ne
,, pouvez ce me ſemble vous diſpenſer de
,, lui faire compagnie. Aſſurément, dit mon
,, pere ſans lui donner le tems de répondre,
,, & je compte là-deſſus. Il ne fit ni minau-
,, deries, ni façon. Il ſe contenta de me
,, ſaluer en me donnant un coup d'œil des
,, plus vifs, & de répondre en même tems
,, à mon pere, qu'il étoit charmé de l'eſ-
,, pérance que nous lui donnions de boire

,, à table avec la Malade, comme il avoit ,, eu le plaisir de boire avec elle auprès de ,, son lit. Mais pourquoi, repris-je, ne ,, suez-vous pas comme elle, puisque vous ,, avez pris le même reméde ? C'est, repar- ,, tit-il, d'un air gracieux, parce que n'ai ,, point de mal, Mademoiselle, & que je ,, me porte parfaitement bien à votre ser- ,, vice.

,, Ces paroles qu'il m'adressa d'un air ten- ,, dre, me firent monter le rouge au visage. ,, Craignant que mon pere ne le prît dans ,, le sens que je les entendois, & qu'assuré- ,, ment il me les avoit dites, je fus si décon- ,, certée, que malgré le plaisir que me fai- ,, soit sa conversation, il fallut me retirer. ,, Cependant mon pere qui me tournoit le ,, dos, ne pouvoit s'en apperçevoir. Je ren- ,, trai dans la chambre de ma mere conten- ,, te de moi-même. Une fille a beau dégui- ,, ser, elle est toujours ravie d'être aimée ; ,, & quand elle en est persuadée, l'amour ,, qu'elle reçoit lui en fait naître de toute ,, nécessité. Je me trouvai dans le cas, & ,, mon sort me paroissoit doux. Le cœur est

,, un héros qui se glorifie de toutes ses con-
,, quêtes.

,, Cependant mon amour naissant n'éclipsa point ma curiosité. Je donnai également mon attention aux merveilles qui s'opéroient dans ma bonne mere. Sa moiteur continuoit encore, & elle dura autant que son tranquille sommeil, qui ne finit qu'au point du jour. Elle s'éveilla riante, & appella ma sœur qui s'étoit endormie. Je m'approchai pour lui répondre. N'étant pas accoutumée à recevoir de moi les petits services dont elle avoit besoin, elle fut surprise de me voir remplir la place de ma sœur. Est-ce toi Nanon, me dit-elle? C'est moi-même, lui répondis-je. Hé bien, ajoutai-je, comment vous trouvez-vous? Elle me repartit qu'elle étoit fort bien, & me demanda un bouillon. Je le lui fis chaufer aussi-tôt, & avant de le lui porter, je voulus la relever sur son séant, comme on faisoit ordinairement pour le lui faire prendre. Mais elle me dit qu'elle n'avoit pas besoin de moi, & se relevant elle-même à l'instant, j'eus

„ le plaisir de la voir se servir de tous ses „ membres. Sa langue, qui depuis son accident avoit toujours été embarrassée, étoit „ parfaitement libre ; elle n'avoit jamais si „ bien articulé, ni avec tant de rapidité.

„ Dès que j'eus payé le tribut qu'exigeoient de moi la nature & le sang, je ne „ pouvois décider si le plaisir que j'avois de „ la convalescence de ma mere, m'étoit „ plus sensible que celui de la réputation „ de l'Etranger. Mon cœur étoit également „ touché de la guérison de ma mere, & de „ l'habileté de celui que la lui avoit procurée. Je n'aurois su dire lequel des deux „ m'étoit le plus cher. Je n'ai jamais mieux „ compris qu'alors, que l'amour unit plus „ étroitement que le sang. Je conçus une „ admiration intéressée de l'équité de la nature.

„ Ma sœur s'étant éveillée au ton haut & „ fort dont ma mere avoit parlé, fut agréablement surprise, voyant qu'elle touchoit „ à l'heureux moment qui l'alloit délivrer „ de la pénible tâche de soigner ma mere. „ Hé mon Dieu ! dit-elle ; est-ce ma chère

,, mere qui parle ? Oui, oui, ma fille, lui
,, répondit ma mere d'un ton ferme, je me
,, porte mieux que jamais. Tous mes membres font libres, & je veux me lever tout
,, à l'heure. Hà, lui dis-je, ma chère mere! ne faites pas cela je vous prie; attendez, s'il vous plaît, les avis de l'Etranger qui vous traite; & la quittant brusquement, je courus à fon appartement
,, pour l'éveiller en frapant à fa porte. Que
,, l'amour eft ingénieux! n'eft-ce point lui
,, qui m'infpira de mettre cette occafion à
,, profit ?

,, Auffi aife de voir mon Etranger que de
,, lui demander fes avis, je montai pour fatisfaire mon efpérance. Mais je n'eus pas
,, la peine d'aller jufqu'à fon appartement,
,, je le rencontrai dans le corridor qui y
,, conduit. Je fus interdite en l'abordant.
,, Voyant que je ne parlois pas, il me prit
,, par la main, & me demanda comment
,, j'avois paffé la nuit. Cette avance me fit
,, recouvrer la parole pour lui répondre; &
,, lui ayant demandé à mon tour s'il avoit
,, bien repofé ? autant bien qu'il fe peut,

„ me repliqua-t-il, quand on a l'eſprit & le „ cœur remplis de vos attraits. Je ne lui fis „ d'autre repartie qu'une profonde réveren- „ ce, & je le priai de deſcendre dans la „ chambre de ma mere, qui ſouhaitoit lui „ parler. Je ne me ſuis point informé, re- „ prit-il, comment elle ſe porte. Je ne „ m'informe jamais de ce que je ſai, & je „ ſai qu'elle ſe porte mieux qu'elle n'a fait „ de ſa vie; & me prenant la main, que je „ ne pus lui refuſer, allons dit-il, Made- „ moiſelle, allons nous rejouir avec elle de „ ſa guériſon.

„ Dès que ma bonne mere l'apperçut, el- „ le fut ſaiſie de ſi tendres ſentimens de re- „ connoiſſance, qu'elle ne put d'abord les „ exprimer que par des ſanglots & des lar- „ mes. Elle lui prit la main & la tint avec „ tant de force, qu'elle la baiſa mille fois „ malgré lui. Ce ſpectacle touchant m'at- „ tendrit, & je ne pus lui refuſer des lar- „ mes. Mon pere & mes freres, qui com- „ me de concert entrèrent dans la cham- „ bre, furent également acteurs dans cette „ ſcéne. Leur reconnoiſſance égalant leur

,, surprise, ils se jettèrent tous ensemble ,, au cou de ce généreux Etranger. Des ,, manières si naturelles & si tendres, ne ,, pouvoient que le persuader qu'il n'avoit ,, pas obligé des ingrats.

,, Ma mere ayant recouvré la liberté de ,, parler, se contenta simplement de le re- ,, mercier, lui disant, qu'ayant été témoin ,, de la situation où l'avoit mise sa juste gra- ,, titude, il n'avoit pas besoin d'autre preu- ,, ve pour être convaincu qu'elle sentoit lui ,, être redevable de sa santé. Après avoir vu ,, & écouté toute cette scéne d'un air tran- ,, quille & serain, il dit qu'il remercioit le ,, Ciel de l'avoir conduit au logis, pour y ,, faire l'œuvre qu'il regardoit comme la ,, plus agréable & la plus précieuse de sa ,, vie. Et adressant la parole à ma mere, ,, vous êtes guérie, lui dit-il, Madame. Ce- ,, pendant vous avez encore une doze du ,, même remède à prendre pour confirmer ,, votre guérison. Vous êtes le maître, lui ,, répondit-elle, je suis disposée à faire tout ,, ce qu'il vous plaira. Il eut aussi-tôt recours ,, à sa petite bouteille, je l'avois assez bien

» remarquée

» remarquée pour la reconnoître ; & voyant
» qu'on ne lui apportoit qu'un verre, pour-
» quoi, dit-il, veut-on me priver de l'hon-
» neur de boire avec Madame ? Ce n'est pas
» dans cette vue qu'on en agit ainsi, lui dit
» ma mere, c'est uniquement pour vous mar-
» quer la confiance que nous avons tous en
» votre probité. Il n'est pas nécessaire, re-
» prit-il, de m'en donner d'autres preuves
» après celles que j'ai reçues ; & s'adressant
» à moi, je vous prie, me dit-il, Made-
» moiselle, de me faire aporter autant de
» verres que nous sommes ici de personnes.
» Je courus au plus vîte les chercher moi-
» même, & je les tins entre les mains pour
» avoir le plaisir de les lui présenter à me-
» sure qu'il me les demanderoit.

» Mon pere qui comprit son dessein, le
» prévint en le remerciant de sa liqueur, di-
» sant qu'il n'en prendroit certainement
» pas. Outre que je n'en ai pas besoin, dit-
» il, c'est qu'elle est trop précieuse pour la
» prodiguer. Mes freres & ma sœur qui haïs-
» soient infiniment tout ce qu'on appelle
» reméde, protestèrent tous d'une voix

» qu'ils n'en vouloient point du tout ; mais
» je ne les imitai pas. C'eſt, dis-je, parce
» que cette liqueur eſt précieuſe que je ſuis
» bien-aiſe d'en goûter, puiſque Monſieur
» me fait la grace de m'en offrir. Oui, me
» répondit-il, & du meilleur de mon cœur.
» Il doza la priſe pour ma mere, & en mit
» neuf goûtes dans ſon verre. Il en mit au-
» tant dans le ſien, & il n'en verſa que qua-
» tre dans celui qu'il me deſtinoit. Je me
» recriai ſur cette foible doze. Il ſe mit à
» rire, & dit qu'il en donnoit peu aux fil-
» les, pour ne pas les rendre trop amoureu-
» ſes. Toute la compagnie éclata, & je rou-
» gis ; mais m'étant remiſe, verſez-en donc
» davantage, lui dis-je. S'il eſt vrai qu'el-
» le produiſe cet effet, on n'en ſauroit trop
» prendre. Il reprit ſon ſérieux, & me dit
» que ſa liqueur priſe à une certaine doze
» ſans beſoin, éprouvoit trop le corps. M'é-
» tant donc contentée de ma doze, nous
» choquâmes les verres, & avalâmes notre
» liqueur.

» Ma mere ne l'eut pas plutôt priſe, qu'el-
» le en ſentit l'effet, elle s'endormit à l'inſ-

» tant. Mais ce reméde opéra chez moi tout
» le contraire, car je ne fus jamais si éveil-
» lée. Tout ce que je sentis d'abord, fut une
» douce chaleur vivifiante, qui s'étendit
» tout d'un coup depuis la plante des piés
» jusqu'au sommet de la tête. Je me sentois
» d'une force supérieure à mon tempéram-
» ment & à mon sexe; & deux heures après
» l'avoir prise, j'eus une faim dévorante.
» Ne pouvant y résister, je mangeai ex-
» traordinairement, & ce ne fut qu'une dis-
» position à manger encore mieux à dîné.
» Quoique je fusse charmée d'avoir cet offi-
» cieux Etranger dans la maison, je ne lais-
» sai pas d'avoir du dépit, que mon pere le
» possédât tout entier. J'avois beau faire la
» guerre à l'œil pour tâcher de l'entretenir
» à la place de mon pere, s'il venoit à s'en
» éloigner pour vaquer à des affaires journa-
» lières dont il ne manquoit point, je ne
» trouvai jamais le moment. Il sembloit que
» mon pere n'eut ce jour là rien à faire, ou
» qu'il négligeât ce qui l'occupoit ordinai-
» rement. Pour mes freres, outre qu'ils ne
» m'étoient point suspects, ils étoient allés

» à la chaſſe pour mieux régaler notre gra-
» cieux bienfaiteur. Laſſe de m'entretenir
» moi-même de cet aimable ſujet, je m'en
» allai joindre ma ſœur dans la chambre de
» ma mere, & je le mis auſſi-tôt ſur le ta-
» pis. Elle étoit aſſez indifférente, mais
» néanmoins j'eus la ſatisfaction de la trou-
» ver de mon goût ; ſans craindre qu'elle
» fût ma rivale. Elle avoit remarqué les
» qualités de ſon eſprit & de ſa perſonne.
» Elle les rehauſſa de ſon mieux, & m'a-
» voua qu'il méritoit d'être aimé. Je fus
» contente de cette approbation, il n'en
» falloit pas tant pour m'authoriſer à m'en
» aſſurer la conquête. Je la quittai par un
» certain preſſentiment où je fus, que je
» trouverois l'occaſion de lire dans ſon
» cœur ; & ne doutant pas qu'il ne fît pas
» un long ſéjour au logis, je me déterminai,
» malgré toutes les réflexions incommodes
» qui ſe préſentèrent à mon eſprit, & qui
» n'étoient fondées que ſur le préjugé d'une
» éducation pleines d'artifice, à ne rien
» ménager pour lui marquer du retour. J'é-
» tois même dans la diſpoſition à lui faire

» quelque avance, pour peu qu'il m'eût » marqué y devoir répondre. Je ne fus pas » sortie de la chambre de ma mere pour aller dans une autre afin d'y consulter le miroir, que je le vis par une fenêtre du corridor se promenant seul dans le jardin.

» Je courus vîte à la cuisine, & ayant » dit à la Cuisiniere que j'allois cueillir une » salade & de menues herbes pour l'assortir, je pris une serviette & un panier. Cet » équipage couvroit parfaitement bien mon » prétexte. Il me tournoit le dos quand » j'entrai dans le jardin. L'allée qu'il avoit » enfilée étoit fort longue, & craignant » avoir tout le tems de cueillir mes herbes » sans en être apperçue, l'amour m'inspira » d'éternuer, pour qu'il se tournât de mon » côté. L'expédient me réussit, il m'entendit. Je ne sai s'il ne pensoit pas alors à » moi; & m'ayant saluée profondement, & » avoir reçu ma révérence, il vint à moi » comme j'entrois dans un quarré garni de » toute sorte d'herbes propres à la salade.

» Après m'avoir demandé si ma chère mere dormoit encore, il ajouta pourquoi je

,, ne dormois point auſſi ? Je lui fis la même
,, queſtion. Il me répondit que quand on
,, étoit bleſſé au cœur, il étoit bien difficile
,, de prendre du repos. Hé quoi Monſieur,
,, repartis-je, me croyez-vous donc invulnerable, & à l'abri d'une bleſſure ſemblable à la vôtre ? Plût au Ciel, me repliqua-t-il, fuſſions-nous bleſſés tous deux
,, du même trait ! Hélas, repris-je, cela
,, ſe pourroit bien ! Et peut-être en ſerions-nous convaincus, s'il m'étoit permis d'entrer dans un éclairciſſement ſi délicat.
,, Nous ſuivîmes aſſez long-tems cette converſation, toujours ſur un ton fort équivoque, mais enfin il me parla clairement.

,, Je vous aime vivement, me dit-il :
,, j'oſe vous le dire, quoique je doive pour
,, de grandes raiſons m'attendre à vous voir
,, punir ma témérité de votre indifférence,
,, que je redoute plus que la mort. Je lui répondis qu'il n'avoit rien dit de trop, ſuppoſé qu'il dît vrai. Il m'approcha de plus
,, près, & me dit trois paroles ſeulement
,, que je ne répèterai de ma vie. Elles furent
,, ſi efficaces, que je lui dis en propres ter-

,, mes : Je m'acquitte de mes dettes, je vous
,, dois mon cœur & ma personne, je suis
,, prête à suivre votre sort. On doit bien
,, s'imaginer que je ne lui fis pas cet aveu
,, sans émotion ; mais le calme lui succéda
,, bientôt. Je sortis du quarré d'où je lui
,, parlois dans l'allée. Il me donna la main
,, pour m'aider à franchir la plattebande
,, sans la fouler aux pies. Il me serra même
,, si fort, que j'en eus le petit doigt disloqué. N'ayant pu m'empêcher de pousser
,, un petit cri : Voilà ma charmante compagne, me dit-il, l'unique mal que vous
,, aurez de votre vie. Il étoit écrit que vous
,, le souffririez tôt ou tard. J'ai voulu vous
,, le faire moi-même, pour finir dès à présent toutes vos peines. Il m'accompagna
,, jusqu'à l'entrée du salon, & sans perdre
,, le tems à me conter fleurettes, il me dit
,, que je me disposasse à partir le lendemain, mais qu'il me prioit instamment de
,, sortir du logis les mains vuides. Je suis en
,, état, ajouta-t-il, de vous tenir lieu de
,, tout. Il n'oublia pas de me marquer un
,, rendez-vous. Il avoit remarqué un vieux

„ & gros orme au milieu d'un taillis qui
„ bordoit un chemin que je connoiſſois, ce
„ fut-là où il me dit de l'aller attendre le
„ lendemain, & de m'y trouver à la pointe
„ du jour. J'acceptai tout ſans aucune réſiſ-
„ tance, & lui ayant ſerré la main je fus
„ porter mes herbes à la cuiſine.

„ J'en ſortis au plus vîte pour me retirer
„ dans ma chambre, une ſeule réflexion m'y
„ occupa. Je ne pouvois revenir de mon
„ étonnement, de ce que la pudeur, le
„ préjugé de l'éducation, & le ſot qu'en
„ dira-t-on, ne ſe révoltèrent point quand
„ je me livrai à mon Amant. Je demeurai
„ bien un gros quart-d'heure plongée dans
„ une profonde rêverie. J'en ſortis enfin,
„ en me rappellant les trois paroles qu'il
„ m'avoit dites dans le jardin : & s'il m'é-
„ toit permis de les révéler, il n'eſt point
„ de Lucrèce qui ne m'applaudît.

„ Je ne parlai plus de toute la journée à
„ mon aimable raviſſeur, mais je ne ceſſai
„ pas un moment de m'en occuper. J'eus ce-
„ pendant tout le tems de faire des réfle-
„ xions ſur la démarche que j'allois faire

„ pour le posséder. Je savois de sa propre „ bouche ce qu'il valoit, & j'assure avec „ vérité que toutes les couronnes n'auroient „ pu me dédommager de sa perte. Il avoit „ déja mon cœur, ma parole & ma foi. Ce „ n'étoit pas pour retirer tous ces gages de „ mon amour, que je me proposai de lui „ parler avant qu'il se couchât : je voulois „ seulement le tâter pour voir s'il ne pour- „ roit pas m'obtenir de mes parens, & „ m'épouser dans leur maison. L'ayant donc „ rencontré à la brune dans la basse-cour, „ comme il venoit de voir son cheval, je „ l'arrêtai pour lui faire ma proposition. Il „ me répondit que deux grandes raisons ren- „ doient la chose impossible. La premiere, „ c'est qu'il n'étoit pas de ma Religion, & „ qu'il professoit le Socinianisme. L'autre „ étoit le serment sage & prudent qu'il „ avoit fait, de ne jamais dire son nom à „ personne qu'à une femme s'il en prenoit „ une. Il m'en dit plusieurs autres, qui sans „ être aussi fortes, ne laissoient pas de ren- „ dre notre union impossible, si nous avions „ voulu la faire selon les loix & les usages

„ ordinaires. Voilà qui eſt fait, lui dis-je, „ je ſuis toute réſolue à me livrer entre vos „ bras. Vous le pouvez, me répondit-il en „ toute ſureté ; & pour fortifier ma confian- „ ce, il me répéta les trois paroles qu'il „ m'avoit dites dans le jardin. Elles répan- „ dirent un ſi heureux calme dans toutes les „ facultés de mon ame, que jamais plus je „ n'eus la moindre inquiétude ſur mon ſort. „ J'étois ſure d'être la plus heureuſe femme „ de la terre. L'évènement a juſtifié que „ mon aſſurance étoit fondée.

„ Le ſoupé fut ſervi preſque à l'inſtant, ma „ mere qui s'étoit levée à trois heures après „ midi ſans aucune aide, y prit ſa place. „ Elle mangea d'un appétit charmant, & el- „ le fut de la meilleure humeur du monde. „ Tâchant de l'imiter, je fis cent contes „ plaiſans pendant toute la table. On me „ trouva fort extraordinaire ; mais je jouois „ de mon reſte, je n'avois plus rien à per- „ dre. Vers la fin du ſoupé qui fut aſſez „ long, ma bonne mere voulant encore „ careſſer ſon ſauveur, le pria de lui don- „ ner encore le lendemain, & qu'il parti-

,, roit ensuite quand il lui plairoit. Mon pe-
,, re, toute la famille enfin, & moi-même,
,, nous joignîmes nos instances aux desirs de
,, ma mere. Mais en vain. Il allégua des rai-
,, sons si plausibles, qu'il y auroit eu une
,, extrême impolitesse à le presser davanta-
,, ge. Dieu sait si j'en fus bien aise. Oui cer-
,, tainement, le jour qu'on lui demandoit,
,, m'auroit paru plus d'un siécle, si l'on eût
,, reculé de ce tems-là ma félicité.

,, Il arriva ce jour si desiré, & je le vis
,, poindre avec une joie sans pareille. Les
,, premiéres lueurs de l'Aurore éclairérent
,, mes pas jusqu'à l'entrée du taillis où étoit
,, notre rendez-vous. Mon incomparable
,, Amant m'attendoit sous l'orme, mais il ne
,, m'y attendit pas long-tems. A peine avoit-
,, il eu celui de mettre pié à terre, afin
,, de disposer toutes choses pour me mettre
,, à cheval. Il me chaussa vîte une paire de
,, ses souliers, me mit ses bottines, me
,, coëffa d'une de ses perruques & de son
,, propre chapeau, se contentant de son
,, bonnet de nuit. Il m'enleva & me mit à
,, cheval; & ayant jetté son manteau sur

„ mes épaules en ſorte qu'il cachât mes ju-
„ pes, il marcha devant moi pour me gui-
„ der, ſon épée lui tenant lieu de canne ou
„ de bâton.

„ Il prit le chemin de Langres, d'où il
„ étoit ſorti l'avant-veille trois heures
„ avant la nuit; & il me mena ſi bon train,
„ qu'aſſurément nous y arrivâmes que les
„ trois quarts des habitans étoient encore
„ au lit. C'étoit le vrai moyen de dérouter
„ les plus fins eſpions. En arrivant à une
„ groſſe Auberge que je connoiſſois très-
„ bien, il me fit entrer dans la cour, &
„ ſous prétexte qu'il conduiſoit un Officier
„ malade, le valet d'écurie qui étoit le ſeul
„ témoin, ne s'étonna point de le voir m'en-
„ lever de deſſus mon cheval, & de me
„ porter tout de ſuite dans la chambre, où
„ il me mit auſſi-tôt ſur un lit. Il m'y laiſſa
„ & deſcendit ſur le champ pour pancer ſon
„ cheval à la place du Palefrenier, qu'il en-
„ voya vîte chercher une chaiſe de poſte,
„ en lui diſant que plus il ſeroit actif mieux
„ il ſeroit payé. Il aimoit ſans doute l'ar-
„ gent, car il revint très-vîte amenant

„ avec lui la chaiſe de poſte avec un Poſtil-
„ lon.

„ Mon Amant jugea à propos de profiter
„ du tems, & ſans avoir rien pris ni l'un ni
„ l'autre, nous partîmes en prenant la route
„ d'Orléans. Le Poſtillon n'ayant point d'or-
„ dre d'aller plus loin qu'à la premiére poſ-
„ te, il ne nous fut pas poſſible de le faire
„ paſſer outre. Mon Amant fut obligé d'a-
„ cheter la chaiſe, & d'en donner le prix
„ que l'eſtima le Maître de Poſte de ce lieu.
„ Mais ce n'eſt pas en de pareilles circon-
„ ſtances que l'épargne & l'économie ſont
„ de ſaiſon. Le cheval de mon Amant fut
„ apprécié, & il fit partie du prix qui fut
„ donné pour la chaiſe.

„ Si je fus au comble de la joie de nous
„ voir une voiture qui nous mettoit à l'abri
„ des Argus, & ſi favorable à mon évaſion,
„ je n'eus pas moins de plaiſir d'avoir la
„ compagnie de mon Amant dans la chaiſe.
„ Il m'y fit cent proteſtations d'un amour
„ éternel, & pour la premiére fois de ſa vie
„ il me demanda un baiſer, que je lui accor-
„ dai avec une tendreſſe ſans égale, & qu'il

,, prit avec un reſpect infini, qui me déplut ,, beaucoup plus que s'il en eût eu moins. Ce ,, furent-là les bornes de nos careſſes, aux- ,, quelles nous fîmes ſuccéder un entretien ,, ſur nos affaires. Il m'apprit ſon nom, ſa ,, naiſſance, ſes qualités. Je n'en ai jamais ,, parlé à perſonne, & quoiqu'il ſoit mort ,, j'en garderai le ſecret à ſes mânes. Je fus ,, très-ſatisfaite de connoître l'objet de mon ,, amour, & de ſavoir que je ne m'étois pas ,, meſalliée. Je comptois tout le reſte pour ,, rien, tant je trouvois en lui de quoi m'en ,, indemniſer au centuple.

,, Nous arrivâmes enfin à Orléans ſous ,, les auſpices de l'amour. Je ne déguiſai plus ,, mon ſexe. J'avois quitté les ſouliers, la ,, perruque, les bottines & le chapeau, & ,, j'avois repris mes hardes. En entrant dans ,, le Fauxbourg de cette Ville, mon Amant ,, fit arrêter le Poſtillon; & le payant, il lui ,, dit de s'en retourner ſans s'arrêter, pour ,, aller chercher ſa montre qu'il avoit ou- ,, bliée à l'Auberge d'où nous étions partis. ,, Il lui donna une lettre bien cachetée, ſans ,, autre écriture que l'adreſſe; & lui mit un

„ écu à la main, avec promeſſe de lui en
„ donner deux s'il lui rapportoit réponſe
„ avant midi à l'Auberge où la chaiſe étoit
„ arrêtée. Ce n'étoit, comme on le ſent
„ bien, qu'un prétexte pour dépaïſer le
„ Poſtillon, qui n'auroit pas manqué de dire
„ à tous ceux de l'Auberge où il ſeroit deſ-
„ cendu avec nous, que j'étois un ſecond
„ Tyréſias; qu'il m'avoit vu homme le ſoir,
„ & femme le matin. Le pauvre garçon con-
„ tent de ſon écu, & dans l'eſpérance d'en
„ avoir encore deux autres, tourna bride
„ ſur le champ, & nous laiſſa en pleine li-
„ berté.

„ Nous entrâmes dans l'Auberge, qui n'é-
„ toit ni bonne ni mauvaiſe, & peu nous
„ importoit; & après nous être fait ſervir
„ à déjeuné, nous envoyâmes chercher des
„ chevaux de poſte pour continuer notre
„ route. Je l'ignorois, & je n'en étois pas
„ inquiéte. Nous prîmes celle de Chartres,
„ d'où ayant gagné Calais nous paſsâmes en
„ Angleterre. Nous nous y mariâmes ſelon
„ les loix du pays, quoique nous nous en
„ embarraſſaſſions fort peu l'un & l'autre. La

„ cérémonie n'ajouta rien à notre amour ;
„ nos cœurs étoient déjà si étroitement unis,
„ que rien au monde n'étoit capable d'en
„ serrer plus fort les nœuds, non plus que de
„ les défaire.

„ Je vous ennuyerois s'il falloit que je
„ vous rendisse compte de mille circonstan-
„ ces du reste de ma vie, & sur tout des at-
„ tentions infinies qu'il avoit pour moi. Il
„ m'a communiqué tous ses secrets sans aucu-
„ ne réserve. Celui dont il fit l'application
„ à ma mere, en est un impayable ; mais il
„ n'est que la branche d'un tronc plus pré-
„ cieux. Je l'ai déja travaillé trois fois, deux
„ avec feu mon époux, & une depuis sa
„ mort. Il fut tué par un coup de méprise à
„ Vienne en Autriche. C'est donc pour la
„ quatriéme fois que je vais faire cette opé-
„ ration. Ma liqueur pourroit me manquer,
„ je veux prévenir le besoin que j'en puis
„ avoir. Je vous en promets Monsieur, ajou-
„ ta-t'elle, plus qu'il ne vous en faut pour
„ recouvrer une parfaite santé. C'est tout ce
„ que je puis faire pour votre service. „

Quelque étonné que je fusse d'entendre
une

une hiſtoire ſi ſingulière, j'en fus moins frappé que de l'offre gracieuſe que cette bonne Dame me fit de ſa liqueur ; je l'aurois préférée à toutes les richeſſes de la terre. Mais combien peu eſt agréable l'uſage qu'on en peut faire, lorſqu'on n'a pas la ſanté, qui eſt l'aſſaiſonnement eſſentiel de tous les plaiſirs de la vie ! Je lui marquai d'avance des ſentimens de la plus vive reconnoiſſance, & je lui offris de conſacrer à ſon ſervice les jours qu'elle avoit deſſein de me conſerver.

A notre arrivée à Amſterdam je lui procurai un appartement. Je ſouhaitois en trouver un près du mien, mais il me fut impoſſible. Elle fut même obligée d'en prendre un fort loin de chez moi. Mon aſſiduité à lui rendre mes devoirs, me fit auprès d'elle un certain mérite, que je ſoutins par de petits ſervices que je trouvois occaſion de lui rendre. Je ne manquois pas à lui faire ma cour tous les jours, elle m'en ſavoit bon gré ; & j'avois lieu de juger par ſes manières, qu'elle me tiendroit la parole qu'elle m'avoit donnée. Hélas ! j'y comptois, mais auſſi je ne comptois pas que la fortune

me dût éloigner du tout au tout de mon compte.

Elle commença ſon opération en ma préſence. Elle ſe cachoit même ſi peu de moi, que ſi j'euſſe été Artiſte, j'aurois découvert ſon ſecret. Je vis bien qu'elle ſe ſervoit d'antimoine, de vitriol, & d'une liqueur qu'elle avoit tirée des cailloux tranſparens avec le ſecours de différens ſels ; mais je n'étois pas aſſez initié dans cet art admirable pour retenir ſes opérations, ni pour connoître même pluſieurs autres drogues qu'elle y employoit.

Au reſte, j'eſpérois ſi fort d'avoir une certaine quantité de ſa liqueur, que je ne penſois pas à lui dérober ſon ſecret. Un ami qui m'attira à Leyde où je ne croyois ſéjourner que deux jours, me fit déchoir de mes eſpérances. Malheureux que je fus de n'avoir point tenu pié à boule à cette officieuſe femme ! Je ne fus pas plutôt arrivé chez mon ami, que j'y fus entrepris de tous mes membres ſans pouvoir m'en ſervir abſolument. J'écrivis à mon officieuſe Dame juſqu'à trois fois, ſans en recevoir aucune ré-

ponſe. Je n'en fus plus ſurpris à mon retour à Amſterdam, où j'appris de ſon hôteſſe qu'elle ne ſavoit point écrire. Ayant toujours demeuré à la campagne, on l'avoit plus occupée au ménage qu'à cette partie de ſon éducation.

Les ſoins que mon ami me fit donner par d'habiles Médecins, me mirent en état de retourner à Amſterdam après dix-ſept jours d'abſence. Il me reſtoit quelque lueur d'eſpérance de l'y trouver encore ; mais elle étoit partie après avoir été trois fois au logis pour s'informer de moi. Il n'eſt pas difficile de ſe figurer le triſte état où me jetta ſon départ ; la maladie dont je relevois en fut renouvellée ; & peu s'en faut qu'à préſent même que je le décris, la plume ne me tombe des mains. Aucun plaiſir n'eſt fait pour moi, le Deſtin ne me prépare que des peines.

Il devroit pourtant bien ſe laſſer de me pourſuivre avec tant d'opiniâtreté. Il m'a pris à tâche depuis la mort de ma chère couſine ma tendre épouſe, de l'incomparable Ferdinande. Ciel ! puis-je ſurvivre à

l'articulation du nom d'une ſi charmante perſonne ? Adieu fortune, plaiſirs ; adieu doux repos de ma vie ; tout cela eſt deſcendu avec elle dans le tombeau. J'en ai quelquefois eu de foibles lueurs, j'ai cru tenir la fortune entre les mains, je m'en félicitois ; & du même coup d'œil je l'ai vue s'envoler d'une aîle rapide, comme un moineau qui s'échappe des mains d'un enfant qui n'a pas l'aviſement de le retenir. Ma vie n'eſt plus qu'un tiſſu de chagrin & de peines ; aſſorti du regret amer du paſſé, & d'une deſeſpérante incertitude de l'avenir. Je n'ai plus d'autre agrément dans ce monde, que l'eſpérance de voir finir mes malheurs avec mes jours.

FIN.

LF
V2952m

[Varenne, Jacques de]
Memoires du Chevalier de Ravanne.
Vol.3.

438303

University of Toront
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 22 05 08 002 5